Revue du

Littoral

Témoin Schreber

N° 40
Juin 1994
Revue trimestrielle
E.P.E.L

Revue du *Littoral*

école
lacanienne
de psychanalyse

40.

Témoin Schreber

revue trimestrielle
29, rue Madame
75006 Paris

publiée avec le concours du Centre national du livre
publiée avec le concours du groupe E.P.C.

Revue du *L*ittoral n° 40

Comité de rédaction
Danielle Arnoux (direction)
Bernard Casanova
Marie-Magdeleine Chatel
Roland Léthier

Secrétariat
João Benedito Rubini
29, rue Madame, 75006 Paris
45 49 29 36 (le matin)

Administration
E.P.E.L., 29, rue Madame, 75006 Paris
télécopie de la revue 42 03 49 00

Abonnements *p. 197*
260 F pour abonnement 1994
360 F à l'étranger

Distribution
Distique, 5, rue de la Taye
BP 65, 28112 Lucé cedex
téléphone 37 34 84 84 – télécopie 37 30 78 65
Comptoir à Paris
13, rue Ernest-Cresson, 75014 Paris
téléphone 45 45 79 32

Diffusion
Claudine Guitton

Crédits photographiques
Archives Han Israëls
Éditions du Seuil

Couverture
Maquette
Pascal Vercken, 97, rue du Bac, 75007 Paris
Dessin : Xia Jia-nong

Fabrication
SA Transfaire, 04250 Turriers

TÉMOIN SCHREBER

Voix de Daniel Paul Schreber, une nosologie ? 7
Françoise Jandrot-Louka
De père en fils, une mission Schreber 29
Marie-Magdeleine Chatel
Qui après tout connaît le docteur Schreber ? 49
Janine Germond
La fabrique du Nom-du-Père 67
Roland Léthier
La fidélité infidèle 85
Jean Paira Pemberton
Hérésies, de Ferenczi à Lacan 101
Chawki Azouri

ACTUALITÉ

Thésaurus Lacan, volume I, annexe. Citations de publications de Lacan par lui-même dans l'ensemble de l'œuvre écrite 119
Denis Lécuru

APOSTILLE

Encore Emma. Sur Yvette Guilbert 139
Regina Andrade

LECTURE

Sándor Ferenczi, *Les écrits de Budapest* 149
Valérie Plard
Christian Laval, *Jeremy Bentham, le pouvoir des fictions* 153
Michael A. Soubbotnik

DOCUMENT

Une contribution à l'analyse de la réaction thérapeutique négative, traduction Jean-Paul Bucher 157
Joan Rivière
Résumés – Resúmenes – Abstracts 179
Abonnements 197

Daniel Paul Schreber

© Archives de Han Israëls

publié dans Han Israëls, *Schreber, père et fils*, Paris, Seuil, 1986

Voix de Daniel Paul Schreber
une nosologie ?

Françoise Jandrot-Louka

> *[...] La pensée est toujours représentée comme un édifice plus ou moins habitable, chacun parle de cet édifice de la pensée où se pressent les philosophes et leurs fidèles, tous plus ou moins agités, ne cessant d'entrer et de sortir. Mais on ne peut pas représenter la pensée. Pour moi, c'est cela, ma pensée : des vitesses que je ne peux pas voir.*
>
> *Perturbation*, Thomas Bernhard,
> Gallimard, « L'imaginaire », 1989, p. 196)

UNE LECTURE COMPARÉE du texte en allemand des *Denkwürdigkeiten eines Nervenkranken*[1] et de la traduction française des *Mémoires d'un névropathe*[2] de Daniel Paul Schreber – docteur en droit, président de Chambre à la cour d'appel royale du *Land* de Dresde –, a fait apparaître un certain nombre d'opérations pratiquées sur le texte par les traducteurs. C'est par cette découverte que je me suis trouvée engagée à suivre l'enseignement de Schreber.

Dans ses *Mémoires...*, Schreber s'adresse à la science et à des « autorités compétentes ». Nous lui reconnaissons pleinement la valeur scientifique de l'élaboration de son expérience délirante. Dans son analyse des phénomènes qui l'assaillent, il distingue rigoureusement, d'une part les voix et d'autre part les hallucinations. Nous nous intéresserons ici aux voix.

Il pratique une véritable étude des caractères distinctifs des voix qui vise une classification. Partant de notions très générales, il nous intro-

1. Daniel Paul Schreber, *Denkwürdigkeiten eines Nervenkranken*, Leipzig, Oswald Mutze, 1903.
2. D.P. Schreber, *Mémoires d'un névropathe*, traduit de l'allemand par Paul Duquenne et Nicole Sels, Paris, Seuil, 1975.

duit progressivement à la rencontre de leur extrême complexité. Nous nous proposons ici de suivre pas à pas sa démarche nosologique. Cette nosologie des voix se voudra notre façon de contribuer à porter au public l'inestimable vérité du témoignage de Daniel Paul Schreber.

Outre sa visée juridique – son élargissement de l'asile du Sonnenstein – les *Mémoires...* se présentent comme une énorme communication, résultat de sa construction issue de l'expérience vécue entre octobre 1893 et la fin de l'année 1901.

L'adresse au lecteur

D.P. Schreber a connu de 1863 à 1895 une brillante et rapide carrière de juriste. Son rapport à l'écriture ne s'est pas cantonné au domaine professionnel. Le livre *Schreber inédit*[3] publie des poèmes qu'il écrivit à l'occasion de petites fêtes de famille, avant l'internement de 1893, et au cours des années 1904 à 1907. Pendant cette période qui succède à sa libération de l'asile du Sonnenstein, Schreber participe aux grands événements familiaux. Dans le chapitre VI des *Mémoires*, alors qu'il s'efforce d'élucider ce qu'il décrit comme :

> la période la plus atroce de ma vie. Pourtant ce fut aussi le temps sacré de ma vie[4].

Il se tourne vers son passé et, en en appelant à ceux qui le connurent à cette époque, il se décrit comme :

> une personne de nature calme, sans passion, d'esprit clair et sérieux, et dont les dispositions individuelles allaient bien plus vers la critique raisonnable et froide que vers l'activité créatrice d'une imagination débridée.

Puis il ajoute ce détail sur son rapport à l'écriture :

> Je n'étais nullement ce qu'on a coutume d'appeler un poète, quoique je me sois essayé de temps à autre, lors de petites occasions familiales à des vers de circonstances[5].

Bien que le docteur Weber témoigne dans l'expertise médico-légale du 9 décembre 1899 de la place importante de l'écriture au cours du deuxième épisode délirant, elle est restée peu soulignée. Weber écrit :

---

3. Daniel Devreese, Han Israëls, Julien Quackelbeen, *Schreber inédit*, Paris, Seuil, 1986.
4. D. P. Schreber, *Mémoires, op. cit.*, p. 66.
5. *Ibid.*, p. 66.

> le patient n'évoque pas de vive voix ses idées de nature morbide ou, s'il le fait c'est seulement par allusions ; ces thèmes, il les livre tout uniment par écrit dans de nombreux témoignages de sa main[6].

Dans le texte des Annexes, intitulé *Exposés des moyens d'appel* Schreber repère la fonction de lestage de l'écriture dans sa confrontation au phénomène délirant :

> devant toute expression écrite de la pensée, les miracles sont impuissants[7].

L'importance de ce travail d'écriture pour Schreber se manifeste tant au niveau du temps consacré à l'écriture et lors des différentes reprises ou corrections effectuées à des époques successives sous forme de notes ou de compléments qui précisent minutieusement certains points, qu'au niveau de la détermination remarquable, époustouflante, dont il a dû faire preuve pour défendre sa publication. Sur ce point, l'*Exposé des moyens d'appel*, rédigé le 23 juillet 1901 au Sonnenstein, donne de précieuses indications. Dans ce texte, d'une construction et d'une argumentation dignes du juriste qu'il est, Schreber soutient – contre sa famille, les autorités médicales et juridiques – son intention de publier son écrit selon deux axes. Dans le premier, il énonce :

> Il n'y a rien d'insensé à ce que quelqu'un veuille faire connaître à un plus vaste public les *témoignages* de son activité intellectuelle.

Les juges ne sont pas habilités à prononcer un jugement sur la valeur d'une publication. Il localise la fonction de critique du côté du seul public. Il ne redoute pas les conséquences d'une telle publication et écrit :

> aux risques que je courrais en publiant mes *Mémoires*, au risque de me compromettre en « m'y montrant à nu », je le prends à ma charge en toute connaissance de cause et parfaitement tranquille. Le pire qu'il puisse m'arriver serait de passer pour mentalement dérangé, *mais de toute façon c'est ce qui se passe déjà*. Je n'aurai donc rien à perdre[8].

Dans le deuxième, il réfute d'exposer sa famille de manière inouïe ou de compromettre des personnes en vue.

Il s'adresse à la science, aux « autorités compétentes » et ne prétend pas faire une œuvre littéraire mais un travail scientifique, il écrit dans la note 63 :

---

6. D. P. Schreber, *Mémoires*, *op. cit.*, p. 305.
7. *Ibid.*, p. 305.
8. *Ibid.*, p. 340.

> D'ores et déjà, je considérais comme une grande victoire de ma subtilité dialectique de pouvoir, grâce au présent travail qui semble parti pour prendre les proportions d'un ouvrage scientifique, obtenir *un* résultat et un seul : celui d'éveiller chez les médecins le doute et celui de provoquer chez eux un hochement de tête ; se pourrait-il qu'il y eût, après tout, quelque chose de vrai, dans ce qu'on convenait d'appeler mon délire et mes hallucinations ?

Présentation des voix

Au fil des vingt-deux chapitres, des compléments, appendice, et annexes, Schreber développe finement sa présentation descriptive des voix et les effets qu'elles produisent en lui. Il construit son texte avec la rigueur scientifique et la rhétorique d'un avocat qui nous sollicite comme témoins. Si nous acceptons de le suivre dans son texte, nous venons occuper la position de secrétaire[9]. Voyons comment il nous introduit aux voix.

« Les voix qui me parlent »

La première référence à une présence parlante se trouve dans le premier chapitre. Schreber y fait le constat de l'incapacité des théories astronomiques à saisir

> toute la vérité sur le pouvoir dispensateur de lumière et de chaleur des astres et notamment du soleil.

Le soleil participe du pouvoir miraculaire du Dieu créateur. Schreber ne soutient jamais une argumentation sans une preuve à l'appui. La preuve – le mot est de Schreber – de cette importance du soleil est présentée ainsi :

> le soleil me parle depuis des années avec des mots humains.

Puis, apparaît une expression écrite entre guillemets – notons ici l'importance des signes graphiques dans l'écriture de Schreber – :

> « brancher un raccordement de nerfs sur ces gens » suivie de la parenthèse (ce sont les termes mêmes utilisés par les voix qui me parlent du dedans pour désigner ce processus[10].)

9. *Cf.* Jean Allouch qui a théorisé cette position de secrétaire dans *Marguerite, ou l'Aimée de Lacan*, Paris, E.P.E.L., 1990.
10. D. P. Schreber, *Mémoires*, *op. cit.*, p. 25.

Schreber utilise pour la première fois le mot « voix » au pluriel, sans autre précision que la relative « qui me parlent ». Expression redondante, elle est parfois remplacée par le pronom indéfini « on » en place de sujet avec les verbes appeler, désigner ou dire. Relevons l'expression « du dedans », qui localise les voix. Dieu parle la « langue de fond », expression encadrée de guillemets. Cette langue est comparée à une

> sorte d'allemand quelque peu archaïque, mais toujours plein de vigueur, qui se signalait notamment par sa grande richesse en euphémismes[11].

Dans le chapitre XII, Schreber donne d'autres détails sur la véritable « langue de fond », elle se distingue dans sa forme par l'élégance et par la simplicité. Jusqu'à une certaine époque elle sert à exprimer les sentiments authentiques des âmes.

Dans ce tableau peint par Schreber – selon ses propres termes – les dieux inférieur et supérieur lui sont désignés pour la première fois sous les noms d'Ariman et d'Ormudz par les voix, au début de juillet 1894. Cette date coïncide, nous dit Schreber, avec l'événement suivant, la dissolution du Royaume divin antérieur avec lequel il se trouvait en relation depuis la mi-mars 1894. Arrêtons-nous sur ces dates. A plusieurs reprises, Schreber donne des indications datées des événements vécus, particulièrement des temps de crises qui coïncident avec des transformations dans le délire minutieusement analysées par l'auteur[12]. Dans le chapitre II le récit se poursuit avec l'emploi répétitif du pronom indéfini « on » et de la formule déjà citée, « les voix qui me parlent ». Les voix sont pour Schreber un interlocuteur sachant. Elles lui transmettent un savoir sur les événements qu'il subit. Il écrit :

> Les voix qui me parlent dénoncent quotidiennement l'origine de la crise qui s'est déchaînée aux Royaume divin en ceci que logiquement, que ce soit d'un côté ou de l'autre, un meurtre d'âme a nécessairement dû être perpétré[13].

---

11. D. P. Schreber, *Mémoires, op. cit.*, p. 28.
12. Ce point contraste avec la remarque de Lacan au sujet de Marguerite Anzieu quand il écrit : « je m'apercevais, [...] dans l'observation même de ma malade qu'il est impossible de situer exactement par l'anamnèse la date et le lieu géographique de certaines intuitions, d'illusions de la mémoire, de ressentiments convictionnels, d'objectivations imaginaires qui ne pouvaient être rapportées qu'au *moment fécond* du délire pris dans son ensemble. » Jacques Lacan, *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 183.
13. D.P. Schreber, *Mémoires, op. cit.*, p. 36.

Elles sont la source des connaissances communiquées sur l'arbre généalogique de la famille Flechsig. Peut-on trouver plus belle illustration du savoir sans sujet ?

Les voix prononcent un certain nombre de locutions, telles que : « simplement une âme Schreber », ou des expressions telles que : « vestibules du ciel », « vie onirique », etc. écrites entre guillemets, pour lesquelles Schreber donne ces précisions dans la note 6 :

> Ce sont des expressions auxquelles *seul je ne serais jamais venu,* que jamais je n'ai entendues de la bouche de personne ; elles sont pour une part d'un emploi scientifique, et surtout de nature médicale ; j'ignore même si elles sont d'un usage courant dans le secteur correspondant de la science humaine[14].

Le chapitre II se termine sur l'évocation des « appels au secours » que Schreber localise dans le ciel. Ils sont le produit du sentiment de malaise infini de fractions de nerfs de Dieu. Schreber les entend toute la journée. Puis, dans la chapitre IV qui reprend l'histoire de la maladie de Schreber, il est fait mention de bruits responsables de ses insomnies. Ces bruits, encore entendus en 1900 au moment de la rédaction de ce chapitre, appelés « perturbations », « *Storingen* », par les voix, sont l'effet de miracles divins. Nous avons trouvé deux autres passages où Schreber utilise le terme de bruit, *Geraüsche*, et non pas de voix, *Stimmen*, pour désigner « ce phénomène remarquable » qui inaugure le redéclenchement de sa maladie. Suivons cette piste des bruits avant de poursuivre la description des voix.

« Les bruits »

A la fin du chapitre XVII, Schreber, reprenant le terme de phénomène – et non des moindres – pour signaler les manifestations qui escortent la contrainte à penser, écrit :

> tous les bruits qui parviennent à mon oreille, ceux notamment quelque peu prolongés, grondements des convois ferroviaires, vrombissement des vapeurs virant à la touée, musique d'éventuels concerts, tous ces bruits semblent parler, et parler soit avec les mots mêmes que les voix m'envoient par la tête, soit avec ceux que modulent de façon autonome mes propres nerfs et avec lesquels je formule mes pensées à moi.

14. D. P. Schreber, *Mémoires*, *op. cit.*, p. 28.

Puis il apporte cette précision :

> Contrairement à ce qu'il en est quand le soleil parle, et avec les oiseaux miraculeux, il ne s'agit naturellement ici que d'une impression subjective : le son de mes paroles ou des mots que je suis forcé de proférer se mêle aux sensations auditives que je reçois venues des trains, des steamers qu'on remorque sur la chaîne dans le chenal, de mes bottines qui crissent, etc.[15]...

Dans le complément IV daté de février 1901, titré : « Sur les hallucinations », Schreber revient sur ce terme de bruit dans la note 113 qui fait référence à sa lecture de Kraepelin. Il se range ici au côté de ce dernier pour distinguer impression subjective et voix quand il ne s'agit

> bien évidemment, que des bruits extérieurs sur lesquels viennent *se moduler et en quelque sorte s'inscrire* les voix perçues à travers l'ébranlement vibratoire des nerfs, en sorte que ce sont ces bruits extérieurs eux-mêmes qui paraissent restituer les mots qui en réalité sont prononcés par les voix. Il convient, au moins chez moi, de faire une distinction radicale entre cela, cette impression subjective, et les voix des oiseaux, du soleil, etc. qui eux parlent réellement[16].

Dans son approche de Brisset, Roussel et Wolfson, Foucault[17], comme le remarque Albert Fontaine[18], n'utilise pas le terme de voix mais celui de bruit. Le quatrième chapitre porte le titre de : « Le bruit des choses dites ». Comme Schreber, Foucault associe le mot au bruit en quelques phrases qui pourraient sortir des *Mémoires*. Citons par exemple :

> Un mot, c'est le paradoxe, le miracle, le merveilleux hasard d'un même bruit.

ou encore :

> [...] ce grand bruit répétitif qui est le mot en chair et en os. Le mot n'apparaît pas quand cesse le bruit[19].

Avec Foucault ne négligeons pas la distinction opérée ici par Schreber et que nous allons retrouver avec la suite de la présentation des voix.

---

15. D. P. Schreber, *Mémoires, op. cit.*, p. 195.
16. *Ibid.*, p. 248.
17. Michel Foucault, *Sept propos sur le septième ange*, Fata morgana, 1986.
18. Albert Fontaine, « L'implantation du signifiant dans le corps », *L'UNEBÉVUE*, n° 4, automne-hiver 1993, E.P.E.L., p. 81-100.
19. Michel Foucault, *Sept propos..., op. cit.*, p. 31-34.

« Les voix intérieures »

Le dernier paragraphe du chapitre IV commence par la phrase – parfaite illustration de ce que nous remarquions sur la rigueur de la construction du texte de Schreber qui par son art de la mise en scène nous place en témoin de son drame – :

> Le moment est venu d'entrer dans le détail à propos de la nature des *voix intérieures* qui depuis lors me parlent sans arrêt.

A quoi correspond ce moment, de février 1894, que Schreber prend la peine de souligner ? Il s'agit de ce qu'il vient de relater, son « effondrement nerveux », dit encore « effondrement spirituel », conséquence du voyage de quatre jours de sa femme à Berlin. Moment inaugural des premières manifestations de collusion avec des forces surnaturelles. Flechsig a effectué un branchement de raccordement de nerfs qui parlent par le truchement des nerfs de Schreber en l'absence de la personne de Flechsig. A partir de cette date, ce dernier vient occuper la place de persécuteur. Schreber l'identifie comme tel en fonction de son impression des intentions, pas pures, de Flechsig envers lui. Il trouve une confirmation, une preuve, dans le fait qu'à partir de ce moment-là, Flechsig n'osera plus le regarder dans les yeux.

Le chapitre V présente un long développement sur les voix intérieures. Ces voix intérieures sont distinguées de la parole humaine ordinaire. C'est

> une sorte de parler de nerfs, dont, en règle, l'homme normal n'est pas conscient.

Cette phrase n'exclut donc pas l'homme normal de cette expérience du parler de nerfs. Schreber le compare à la récitation en silence, ou encore, au procédé par lequel on grave dans sa mémoire un texte pour le réciter par cœur.

Les organes spécifiques de la parole (lèvres, langue, dents, etc.) n'interviennent pas ou seulement par accroc dans le parler de nerfs.

Par ces précisions Schreber prouve son véritable travail de clinicien, salué par Lacan qui écrit :

> On sent que le sujet a certainement plus médité sur la nature du surgissement de la parole que nous ne l'avons peut-être fait jusqu'à présent.

> Il se rend bien compte que la parole se situe à un tout autre niveau que la mise ne exercice des organes qui peuvent la matérialiser[20].

Aucun humain ne peut contraindre un autre humain à utiliser le parler de nerfs. Depuis son effondrement spirituel Schreber se trouve manœuvré par les rayons divins. Le terme d'« ingérence », l'expression « contrainte au jeu continu de la parole » présentifient la pression exacerbante qui le force à penser sans relâche. La liberté de « ne penser à rien » lui est refusée. Des âmes défuntes de plus en plus nombreuses s'adressent à lui en qualité de « voix ». Tant qu'elles possèdent en propre des pensées, les voix apparaissent détentrices d'un savoir dont la révélation captive hautement Schreber. (*Cf.* plus haut) Puis Schreber introduit un deuxième niveau de voix. Il écrit :

> A côté de ces âmes qui se donnaient là à connaître en tant qu'individualités distinctes, d'autres voix[21] se détachaient, bien que parlant en même temps que les autres, qui n'étaient autres, semblait-il, que celles de la toute puissance même de Dieu en ces instances toujours plus escarpées auxquelles toutes les âmes douées d'individualité paraissaient servir d'avant-poste[22].

Nous reviendrons sur ce point avec d'autres exemples de ce double niveau de voix décrit par Schreber.

Dans le complément IV Schreber précise que c'est l'ébranlement vibratoire de ses nerfs qui donne aux voix ce caractère d'un léger bruit de chuchotement modulant le son même de certains mots humains. Remarquons de nouveau l'association du bruit et des mots. Ce mode de manifestation des voix a connu une unique exception lors d'une nuit, située au début de juillet 1894. Cette nuit est décrite dans le chapitre X. C'est la nuit où la toute puissance de Dieu, le Dieu inférieur Ariman s'est manifesté à lui. Nous ne retiendrons ici que les informations propres aux voix et particulièrement à la parole de Dieu qui retentit devant les fenêtres de la chambre à coucher de Schreber en une puissante voix de basse. Cette voix ne résonne pas du tout sur un mode amical. Elle profère le mot « charogne », expression courante à la langue fondamentale. Elle vise à faire sentir la puissance et la colère divines à quelqu'un

20. Jacques Lacan, séminaire *Les structures freudiennes dans les psychoses (1955-1956)*, séance du 25 avril 56.
21. C'est moi qui souligne.
22. D. P. Schreber, *Mémoires, op. cit.* p. 57.

que Dieu veut anéantir. Schreber reconnaît ce caractère authentique que confère l'expression immédiate de sentiments véritables. Il ne s'agit pas de phrases apprises par cœur. Malgré la présence des âmes examinées l'effet sera bienfaisant. Autre phénomène caractéristique de cette nuit, les rayons divins ne falsifient pas les pensées de Schreber, mais les transcrivent en

> expressions parlées dans le mètre qui correspond aux vibrations naturelles des nerfs humains[23].

Dans le chapitre XIII, il est fait mention d'une nouvelle date importante, novembre 1895. Elle concerne un revirement de situation entre Ariman et Ormuzd. C'est la période du changement de position de Schreber vis-à-vis de l'éviration, il ne la conçoit plus comme une infamante humiliation. Concomitamment l'attitude du Dieu inférieur, jusque là en relation intime avec Flechsig, devient de plus en plus amicale et celle du Dieu supérieur de plus en plus hostile. Schreber reconnaît les voix selon qu'elles appartiennent à l'un ou l'autre camp. Elles présentent des différences quant à leurs modalités et à leur contenu. Le discours des voix qui viennent du Dieu inférieur se

> résume plutôt à une façon d'imbécillités neutres (on rabâche sans arrêt par exemple, David et Salomon, salade et radis, petit tas de farine, etc.[24]

Le contenu du discours des voix du Dieu supérieur s'accorde sur son changement de position, il s'agit d'injures ou de paroles blessantes.

> Les modalités sont moins importunes en ce qui concerne toujours le Dieu inférieur car ce verbiage se concilie plus adéquatement avec le droit naturel de l'homme de ne penser à rien ; à la longue, on peut s'accoutumer à l'intrusion dans sa tête de menus propos insensés[25].

« Les voix extérieures »

Le chapitre XV voit l'entrée en scène des oiseaux miraculeux. Dans ce chapitre, Schreber tire un certain nombre de conséquences du revirement de novembre 1895 qui l'amènent à ne plus mettre en doute que le genre humain s'est maintenu en vie, alors que ses impressions antérieures lui avaient donné un point de vue divergent. Ce nouveau point

23. D. P. Schreber, *Mémoires*, *op. cit.*, p. 122.
24. *Ibid.*, p. 154.
25. *Ibid.*, p. 154.

de vue suscite des questions sur les événements passés. Ainsi pour Schreber les expressions et les formules toutes faites telles que : *flüchtig hingemachte Männer*, « hommes torchés à la va vite[26] » ou « maudites malices », de même que des questions comme :

> que va-t-il advenir maintenant de cette maudite histoire ?

ou encore

> tout ce qui peut se raconter à propos d'hommes nouveaux faits d'esprit Schreber[27]

ne peuvent avoir germées toutes seules dans sa tête, elles y ont fait intrusion, parlées de l'extérieur. Il précise un peu plus loin à propos des appels « au secours » :

> L'impression acoustique qui frappe mes oreilles – plusieurs centaines de fois par jour – est tellement distincte, qu'il est hors de question qu'il s'agisse d'une hallucination.

Schreber trouve la solution à son impasse en prenant appui sur le contenu des propos qui lui sont tenus. Les manifestations de vie et les paroles des gens qui l'entourent sont déclenchées et commandées par les rayons. Pour rendre crédible son assertion Schreber pratique le « flash back » et renvoie au chapitre IX page 116, où effectivement il annonçait les oiseaux miraculeux et prévoyait plus tard d'autres précisions. Les âmes des gens ayant accédé à la béatitude, dénommées « vestibules du ciel » se présentent depuis quelques années sous les espèces de ces oiseaux pour lesquels Schreber précise dans la note 93b qu'il préfère l'expression d' « oiseaux parleurs » à celle d' « oiseaux miraculeux ».

> Depuis des années, je connais sans erreur possible chacun des nerfs que ces oiseaux recèlent en eux, j'ai appris à me familiariser avec le timbre de leur voix[28].

---

26. La revue *L'UNEBÉVUE* propose aujourd'hui une nouvelle traduction. L'équipe des traducteurs utilise : « hommes torchés à la va vite » en remplacement des « hommes bâclés à la six quatre deux », avancée en son temps par Pichon. Supplément gratuit n° 2 de la revue *L'UNEBÉVUE*, E.P.E.L., printemps 1993 : *S. Freud (1911), Remarques psychanalytiques sur un cas de Paranoïa* (Dementia paranoïdes) *décrit autobiographiquement.*
27. D. P. Schreber, *Mémoires, op. cit.*, p. 170.
28. *Ibid.*, p. 178.

De la part d'un musicien ce détail sur le timbre de la voix nous importe d'autant qu'il tranche avec ce que nous évoquions plus haut à propos du bruit. Nous sommes bien là confronté à deux niveaux de phénomènes qui se retrouvent tout au long du texte de Schreber, exprimés de différentes façons, comme par exemple par ces oppositions entre des voix intérieures et des voix extérieures, des paroles authentiques et des phrases apprises par cœur, ou encore, par moments, la superposition et/ou le chevauchement de phrases articulées, répétitives, – les fameuses phrases interrompues – avec des propos insipides sur un ton monocorde et sans âme évoquant l'orgue de Barbarie.

Le 25 janvier 1956, Lacan poursuit sa lecture du texte de Schreber et insiste auprès de son auditoire de la façon suivante :

> Il faut que nous nous rendions compte de la dimension que nous pouvons appeler dans l'ensemble, l'aliénation verbale.

Et quelques pages plus loin il reprend cette expression de l'aliénation verbale qu'il se propose d'appeler provisoirement hallucination verbale à partir de laquelle il s'intéresse à distinguer le point de vue analytique du point de vue psychiatrique. Pour Lacan, à la différence des autres cliniciens

> nous savons que cette parole est toujours là, articulée ou pas, elle est présente et enregistrante à l'état articulée, c'est-à-dire déjà historisée, c'est-à-dire déjà prise dans le réseau des couples et des oppositions symboliques.

Citons encore ces quelques phrases de Lacan qui éclairent notre lecture de Schreber :

> Ce que nous devons supposer si nous admettons l'existence de l'inconscient tel que Freud l'articule, c'est que cette phrase symbolique permanente qui recouvre de sa trame tout le vécu humain est quelque chose qui est toujours là, plus ou moins latent, qui est en quelque sorte un des éléments nécessaires de l'adaptation humaine. C'est que ça se passe sans qu'on y pense. [...] et que ce langage que nous pourrions appeler « intérieur » (ne me faites pas dire ce que je ne dis pas, c'est pour vous faire comprendre comme je l'entends), car justement le terme d'intérieur fausse déjà tout ; le monologue intérieur est en parfaite continuité avec le dialogue extérieur[29].

29. Jacques Lacan, *séminaire, op. cit.*, séance du 25 janvier 56.

Ce que Schreber énonce à sa façon dans le complément IV :

> Lorsque j'ai de la sorte réussi à réduire les « voix intérieures », alors, à l'occasion du rapprochement nécessaire des rayons, c'est de l'extérieur que des paroles de toute sorte résonnent à l'envi à mes oreilles, en provenance cette fois des oiseaux parleurs[30].

Le contenu formel des voix

Le contenu des voix s'exprime selon deux modalités, la première se caractérise par des mots ou des groupes de mots encadrés de guillemets, la deuxième concerne ces messages interrompus qui apparaissent dès le chapitre V et qui interviennent plus particulièrement dans les chapitres IX, XII, XIII, XIV, XV, XVII et XXII.

« Les phrases interrompues »

Dans ce récit Schreber écrit à la première personne, les phrases interrompues introduisent une ébauche de dialogue puisqu'il semble y avoir un incessant jeu de questions ou d'interpellations et de réponses entre Schreber et les voix. La tonalité, le mode allusif, leur confèrent une dimension toujours persécutive. Schreber parle de l'emprise du système du « couper-la-parole » qui s'est imposé à lui. Le choix de chaque mot : « un pouvoir extérieur qui s'exerce contre moi », l'emprise imposée, souligne la violence de son expérience. Couper-la-parole consiste

> en ce que les vibrations que l'on imprime à mes nerfs, et avec elles les mots qu'elles induisent, viennent à véhiculer non pas des pensées accomplies mais seulement des débris de pensée, dont c'est la tâche qui échoit en quelque sorte à mes nerfs de les faire aboutir au sens[31].

Avec ce terme de « sens » Schreber situe bien qu'il est aux prises avec le problème de la signification. La suite de ce passage l'illustre admirablement :

> C'est en effet un trait de la nature des nerfs de se mettre, chaque fois qu'on leur jette des mots sans lien ou des phrases tronquées, à chercher automatiquement ce qui manque pour faire une phrase aboutie qui satisfasse l'esprit humain.

30. D. P. Schreber, *Mémoires, op. cit.*, p. 250.
31. *Ibid.* p. 180.

Rappelons que Freud dans sa lecture du délire de Schreber opéra un pas de côté vis-à-vis de la lecture psychiatrique en faisant tenir la structure du délire au traitement grammatical de la phrase :

> Je (un homme) aime lui (un homme)[32].

Schreber analyse la structure grammaticale des phrases interrompues. Il repère les locutions conjonctives ou adverbiales conçues pour introduire des propositions subordonnées qu'il a la charge de compléter, telles que : « Pourquoi alors ? », « Pourquoi parce que », « Pourquoi parce que je », « Eu égard à son ». Il se montre plus linguiste que psychologue – qu'il sait à l'occasion moquer – car ce n'est bien sûr pas du sens qu'il s'agit dans ces phrases interrompues, mais comme nous l'avons déjà souligné plus haut, de la signification. Schreber insiste sur l'importance de la construction grammaticale pour la mise en jeu d'une signification quand il écrit :

> Aujourd'hui encore, un énoncé grammaticalement achevé ferait descendre droit sur moi les rayons qui, pénétrant dans mon corps (et bien qu'en l'occurrence, ils soient susceptibles de battre en retraite eux-mêmes) en porteraient au passage la volupté d'âme à un degré d'intensité accrue[33].

Ainsi donc, avec un énoncé grammaticalement achevé la jouissance prend le pas sur la douleur persécutive dans le corps de Schreber.

Le 2 décembre 1964, séance d'ouverture du séminaire *Problèmes cruciaux pour la psychanalyse*, Lacan lit deux vers en anglais à partir desquels il engage une discussion sur la chaîne signifiante et la structure grammaticale. Nous retiendrons ce passage :

> une chaîne signifiante engendre toujours quelle qu'elle soit, pourvu qu'elle soit grammaticale, une signification, et je dirai plus, n'importe laquelle[34]

qui est homologue à ce que nous venons de lire dans Schreber. Mais bien sûr, et Schreber le perçoit, cette signification est articulée à la dimension phonique du signifiant. Nous allons voir comment Schreber aboutit à ce constat. Alors qu'il s'interroge sur la formulation :

> Ce sont les rayons qui induisent dans mes nerfs les vibrations voulues[35]

---

32. *Cf.* l'article de Mayette Viltard, « *Scilicet* », *L'UNEBÉVUE*, n° 2, printemps 1993, E.P.E.L., p. 71-92.
33. *Ibid.*, p. 182.
34. Jacques Lacan, Séminaire *Problèmes cruciaux pour la psychanalyse (1964-1965)*, inédit, séance du 2 décembre 64.
35. D. P. Schreber, *Mémoires*, *op. cit.*, p. 183.

qui lui laisse un doute quant à sa capacité de pouvoir rendre compte de manière bien précise de la situation, il cantonne son propos à ce qu'il ressent et décrit l'étirement, comme de longs fils dans sa tête, des voix des oiseaux parleurs en tant que voix intérieures qui engendrent une sensation douloureuse. Nous sommes en présence de la manifestation, décrite plus haut, des deux niveaux de voix. Voici comment joue la sensation sonore :

> Mes nerfs ne peuvent se soustraire ni dans un cas ni dans l'autre (voix extérieures et voix intérieures)[36] à la sensation sonore des mots parlés, et c'est par – là même que se produit la stimulation qui, lorsque viennent des propositions interrogatives ou des pensées inachevées, forcent à prolonger la pensée[37].

La sensibilité musicale de Schreber contribue certainement à cette analyse, si fine, de son expérience qui l'amène a étudier l'évolution du tempo des voix.

« L'allongement du tempo »

A nouveau dans son analyse du phénomène, Schreber décrit le double niveau des voix, nous pourrions le qualifier de moebien, le niveau intérieur et le niveau extérieur que nous avons vu à l'œuvre dans la première partie. Véritable clinicien de son délire il en suit les transformations. Dans le chapitre XVI il introduit une première transformation qui joue sur l'obligation de prolonger la pensée en apportant une réponse aux questions posées, autrement dit en complétant les phrases tronquées. Cette obligation s'imposait à ses nerfs d'une façon douloureuse et inéluctable. Avec le temps, il est arrivé à opérer sur les mots ou les phrases interrompues ce qu'il appelle une « conversion ». Elles sont ainsi rendues inefficaces et par voie de conséquence accèdent à la catégorie du penser à rien. Il nous donne le détail de l'opération. Il agit par voie de répétition pure et simple. La répétition lente est ce qui permet, aux nerfs de Schreber, d'escamoter la stimulation qui les forçait à prolonger la pensée. Il procède de la sorte avec les locutions adverbiales qui doivent introduire des propositions subordonnées.

> Ainsi par exemple, aussitôt que j'entends un « pourquoi, parce que », ou un « n'était-ce », je répète ces mots aussi lentement que possible, sans me donner la peine de chercher le complément significatif qui les relierait aux pensées qui m'ont occupé l'instant d'avant[38].

---

36. C'est moi qui précise.
37. D. P. Schreber, *Mémoires, op. cit.*, p. 183.
38. *Ibid.*, p. 183.

Dans la page suivante il confirme, par d'autres exemples, sa capacité d'escamoter l'obligation

> de formuler jusqu'au bout en mots ce fatras d'idioties qui n'advient d'ailleurs que par contrefaçon de la pensée[39].

Pour cela, il répète lentement la phrase interrompue sans faire aucune adjonction. Suivant immédiatement la description de la répétition lente Schreber introduit une autre modification du tempo qui concerne les paroles des voix. Avec le temps, le tempo des voix est devenu de plus en plus lent. Alors que la répétition lente soulage Schreber, l'allongement du tempo des voix aggrave sa situation. A l'intention du lecteur, il présente un exemple de cet allongement en écrivant « mais certes » avec une notation musicale qui utilise les lettres comme des notes. Il écrit plusieurs fois la lettre M ou le phonème AI, etc., comme s'il s'agissait de notes de musique qui écriraient la durée du son[40]. Cette transcription[41] de l'étirement des sons fait partager au lecteur le sentiment de nervosité impatiente de Schreber. Pour se défendre contre ce phénomène insupportable Schreber use de différents procédés. Il a des moyens de défense, pour le jour, le piano, la lecture des livres et des journaux, et pour la nuit, la remémoration de poème ou la récitation à voix basse. Ce n'est pas la valeur poétique qui importe dans cet exercice, mais la rimaillerie. Cette indication souligne la finesse du savoir de Schreber qui repère que la musicalité signifiante sur laquelle joue la rythmique poétique peut lui servir d'appui au maintien d'une signification minimale.

Les expressions entre guillemets

L'utilisation importante des guillemets contribue à la recherche stylistique de Schreber pour nous transmettre son expérience. Tâche difficile, il évoque à plusieurs reprises ce problème,

---

39. D. P. Schreber, *Mémoires*, *op. cit.*, p. 184.
40. < mais certes > prononcé < M-m-m-m-ai-ai-ai-ais c-c-c-e-e-e-e-e-e-r-r-r-t-e-es >. p. 185.
41. Nous renvoyons à la distinction des trois opérations, transcrire, traduire, translittérer, effectuée par Jean Allouch. Retenons ici cette phrase qui se donne comme définition a minima : « Écrire se nomme transcrire quand l'écrit se règle sur le son, traduire quand il se règle sur le sens et translittérer quand il se règle sur la lettre. » Jean Allouch, *Lettre pour lettre*, Toulouse, Érès, 1984, p. 18.

> de transcrire en mots ce qu'il en fut des modifications car en effet il s'agit là de choses pour lesquelles on ne peut faire appel à aucune analogie prise à l'expérience humaine[42].

La première impression lorsque l'on se met à relever tout ce qui est encadré de guillemets provoque le tournis. Tournis devant le pullulement, la prolifération qui n'est pas sans évoquer l'expérience de Schreber avec les voix. Nous excluons de notre problématique l'usage classique réservé aux citations littéraires ou à l'emploi de mots étrangers ; Schreber encadre de guillemets un grand nombre de mots courants de la langue tels que : « punition », « perturbation », « diable », etc., de verbes à l'infinitif, « dessiner » et des constructions de type néologismes telles que : « vestibules du ciel », « laisser en plan », ou encore des phrases entières,

> « jeune fille alsacienne devant défendre son honneur contre un officier français victorieux ».

Une lecture attentive débouche sur ce constat, cet emploi présente des irrégularités, ainsi « vestibules du ciel » apparaît tantôt avec tantôt sans. Quel est donc le statut de ces expressions entre guillemets ?

Comme toujours Schreber nous livre des indications. Dans le chapitre I, la note 6 vient spécifier l'expression « vestibules du ciel ».

Ce n'est pas moi qui ait trouvé l'expression « vestibules du ciel » et comme toutes les *autres expressions qui dans ce travail sont mises entre guillemets* (ainsi plus haut, par exemple les « images d'hommes torchés à la va vite », « vie onirique », etc.) elle ne fait que restituer la dénomination que les voix qui me parlent emploient pour m'entretenir du processus en cause[43].

Dans le chapitre IV Schreber décrit son effondrement contemporain au voyage de sa femme en visite pendant quatre jours à Berlin (*Cf.* première partie). L'expression « hommes torchés à la va vite », entre guillemets apparaît dans le passage suivant :

> Les visites de ma femme cessèrent dès lors ; lorsqu'après un long temps, je la revis parfois, à la fenêtre d'une chambre en face, des changements

42. D. P. Schreber, *Mémoires*, *op. cit.*, p. 53.
43. *Ibid.*, p. 27-28. Comment lire cet usage différencié des guillemets avec ces indications de Schreber. Suivons-en une, la plus connue du texte schrebérien, »flüchtig hingemachte Männer«, « hommes torchés à la va vite », nous réglons notre lecture des guillemets sur l'édition allemande car la traduction française présente des disparités avec le texte original.

> si importants s'étaient produits dans mon entourage et en moi-même que je ne crus plus voir en elle un être vivant, mais seulement une de ces formes humaines dépêchées là par un miracle, « hommes torchés à la va vite[44] ».

Dans le chapitre IX cette expression est à nouveau utilisée mais sans guillemets. Schreber décrit le « système de prise de notes » autre expression attribuée aux voix, et qui ne porte pas tout le temps la marque des guillemets. Retenons donc ce passage qui met en scène ce double exemple pour approcher la règle d'usage des guillemets. Schreber introduit le « système de prise de notes » ainsi :

> C'est ainsi que l'« arrimage aux terres » devint une institution permanente qui subsiste encore, aujourd'hui, et qui a conduit à l'adoption entre autres conséquences du « système de prise de notes[45] ».

Huit lignes plus loin, l'expression réapparaît mais sans guillemets, citons :

> Quant au système de prise de notes, c'est une réalité de fait qui sera également extrêmement difficile à faire saisir à d'autres.

Puis vingt lignes plus bas, l'expression hommes torchés à la va vite revient sans guillemets :

> des êtres siégeant sur des corps célestes éloignés auxquels à l'instar des hommes torchés à la va vite, certes, il a donné une apparence humaine.

Multiplier les exemples n'apporterait aucun élément nouveau, les données du problème sont ici posées. Schreber suit une règle, laquelle ? Il est un excellent grammairien, et à de nombreuses reprises, comme nous l'avons déjà montré, il prend appui sur la grammaire pour décrire les phénomènes des voix. C'est donc d'un point de vue tout d'abord grammatical que nous tentons de lire ce qu'indique l'emploi ou le non emploi des guillemets pour les expressions imposées par les voix. Le *Grévisse* dit :

> Les guillemets s'emploient parfois au lieu des italiques pour un mot se désignant lui-même (autonymie), pour des mots ou des tours considérés comme ne faisant pas partie du langage régulier (néologisme, régionalisme, mots étrangers, mots ou tours populaires, voire simplement familier)[46].

---

44. D. P. Schreber, *Mémoires*, *op. cit.*, p. 51 de l'édition française.
45. *Ibid.*, p. 113.
46. Grévisse, *Le bon usage*, douzième édition refondue par André Goosse, Paris, Duculot, 1986.

Les exemples retenus ici ont bien statut de néologismes, mais ceci ne justifie pas l'usage irrégulier des guillemets. Beaucoup plus intéressant est pour nous l'usage autonymique. Le *Petit Robert* en donne la définition suivante : autonyme : qui se désigne lui-même comme signe dans le discours en parlant d'un mot ou d'un énoncé. Les exemples suivis hommes torchés à la va vite et système de prise de notes prennent la marque des guillemets lorsqu'ils sont autonymes. L'utilisation des guillemets par Schreber peut se lire comme révélant ce « rapport très particulier du sujet avec l'ensemble du langage » que décrit Lacan[47].

Dans cette même séance, Lacan distingue les deux types de phénomènes décrits par Schreber. Le premier concerne le néologisme, et le second la ritournelle. A propos du néologisme, Lacan précise :

> ces mots, et on le voit dans le texte de Schreber, serrent de près le phénomène lorsque vous êtes en présence de quelque malade que ce soit, c'est dans le langage délirant, ces mots qui vous arrivent ont ceci toujours de spécial, qu'ils ne s'épuisent jamais dans le renvoi à une autre signification, leur signification, si je puis dire, a pour propriété de renvoyer essentiellement à la signification. C'est une signification qui par certains côtés ne renvoie à rien qu'à elle-même.

Cette signification qui ne renvoie qu'à elle-même renvoie à une définition linguistique de l'autonyme. En 1958, Lacan rattache les néologismes au phénomène de code. Il écrit :

> Il s'agit de quelque chose d'assez voisin de ces messages que les linguistes appellent autonymes pour autant que c'est le signifiant même (et non ce qu'il signifie) qui fait l'objet de la communication[48].

Schreber fait, nous semble-t-il, le même usage que les logiciens des guillemets. Frege écrit :

> On s'étonnera peut-être de l'emploi fréquent des guillemets. Ils servent à distinguer le cas où je parle du signe lui-même de celui où je parle de sa dénotation[49].

---

47. Jacques Lacan, séminaire *Les structures...*, *op. cit.*, séance du 1er février 1956.
48. *Id.*, *Écrits*, *op. cit.*, p. 537.
49. Gottlob Frege (cité par Claude Imbert dans l'introduction), *Écrits logiques et philosophiques*, « L'ordre philosophique », coll. dirigée par F. Wahl, Paris, Seuil, 1971, p. 19.

Cette fonction de signe exclut de fait les articles du cadre des guillemets.

> Dans l'écriture logique les guillemets sont une marque déterminative qui indique que le signe lui-même vaut comme objet dénoté[50].

Allouch propose une lecture plus précise de l'interprétation délirante et de l'intuition délirante qui s'articule avec le repérage de l'intervention d'un déterminatif. La fonction du déterminatif est d'indiquer au lecteur comment lever une équivoque signifiante. C'est la fonction de la clef dans l'écriture chinoise. Le déterminatif signale qu'un sens se niche dans la simultanéité de deux traits. Dans l'intuition délirante le déterminatif vient donc

> désigner [...] une simultanéité littérale comme persécutive puisque signifiante... d'on ne sait quoi, sauf de ceci qu'il est su qu'on le sait et que là est la persécution[51].

Prenant appui sur cette fonction déterminative des guillemets nous conjecturons qu'il s'agit là pour Schreber d'intuition délirante. Le côté persécutif de cette simultanéité se lisait déjà dans la note 6 où Schreber précisant que ces mots, entre guillemets, lui étaient imposés, mentionnait qu'ils n'appartenaient pas au langage humain. La disparition des guillemets signale que ces mêmes mots ne fonctionnent plus à ce moment-là comme autonymes.

Contemporain de Frege, Schreber, aux prises avec la logique délirante, passe par le même procédé d'écriture que ce dernier qui croyait, lui, à un métalangage. Nous avons vu avec les guillemets que pour Schreber ce métalangage est porteur d'une dimension persécutive. Dans l'introduction, nous signalions des opérations pratiquées sur le texte par les traducteurs. L'une d'entre elles illustre la mise en jeu de la persécution dans l'écriture. En effet, dans le *Vorwort*, avant-propos, qui a pour Schreber une importance capitale, deux souscriptions apparaissent dans le texte allemand. La première, à gauche, mentionne le lieu et la date, traduits en français : Maison de santé du Sonnenstein, Pirna, décembre 1902 ; la deuxième, à droite, en italiques *Der Verfasser*, l'auteur, est supprimée dans la traduction française. Dans l'Exposé des moyens d'appel daté du 23 juillet 1901, Schreber engage à lire le *Vorwort*, en conclu-

50. Jean Allouch, *Lettre pour lettre, op. cit.*, p. 228.
51. *Ibid.*, p. 211.

sion de ses *Mémoires*. Cette invite correspond à ce qu'écrit Antoine Compagnon à propos de la fonction de la préface :

> Plus que la conclusion, la préface est une finition (non une finalité) de l'écriture, c'est un poinçon[52].

Cet effacement de « l'auteur » pourrait valoir comme effacement de ce qui à cette place aurait fait fonction de nom d'auteur. Là, est bien la question, qui est l'auteur des *Mémoires...*, Daniel Paul Schreber, les voix... ?

52. Antoine Compagnon, *La seconde main ou le travail de la citation*, Paris, Seuil, 1979, p. 345.

Portrait de famille

© Archives de Han Israëls

publié dans Han Israëls, *Schreber, père et fils*, Paris, Seuil, 1986

De père en fils, une mission Schreber

Marie-Magdeleine Chatel

Faire œuvre publique

LA RELECTURE de l'étude de Madame Tabouret-Keller[1] m'a incitée à faire un repérage dans la filiation masculine des antécédents de Daniel Paul Schreber. On trouve dans la leçon inaugurale à la nomination de Daniel Gottfried Schreber au titre de professeur d'économie de l'université de Leipzig en 1765, cette formule écrite en grosses capitales : « NOUS TRAVAILLONS POUR LA POSTÉRITÉ », le ton est véhément. Daniel Gottfried est l'arrière-grand-père de Daniel Paul, il est le fils de Johann David Schreber qui était un personnage public renommé pour ses écrits idéologiques à incidence morale.

Je fais l'hypothèse que la formule, « nous travaillons pour la postérité » est celle d'un mot d'ordre qui aurait circulé dans la filiation masculine, d'une génération à l'autre, de père en fils, dans la lignée des Schreber. Cette transmission aurait fonctionné jusqu'à Daniel Paul Schreber, et avec sa folie cette postérité se serait éteinte en tant que familiale, mais elle aurait changé de registre. Elle serait passée, par la paranoïa, à la postérité psychanalytique dans laquelle mon travail s'inscrit. Rappelons que Schreber avait affirmé lorsqu'il écrivit les *Mémoires* que son nom aurait un grand renom[2].

Je vais m'appuyer sur les différents textes biographiques parus en français, outre l'article de Madame Tabouret-Keller, les travaux de Han

1. « Une étude : la remarquable famille Schreber », *in Scilicet* n° 4, Paris, Seuil, 1973, p. 287-321. Le nom Tabouret-Keller n'apparaît pas dans l'article qui fut, selon le principe de la revue, non signé.
2. Daniel Paul Schreber, *Mémoires d'un névropathe,* Paris, Seuil, 1975 [traduction effectuée sur le texte original *Denkwürdigkeiten eines Nervenkranken,* paru chez Oswald Mutze à Leipzig en 1903].

Table généalogique de la famille Schreber

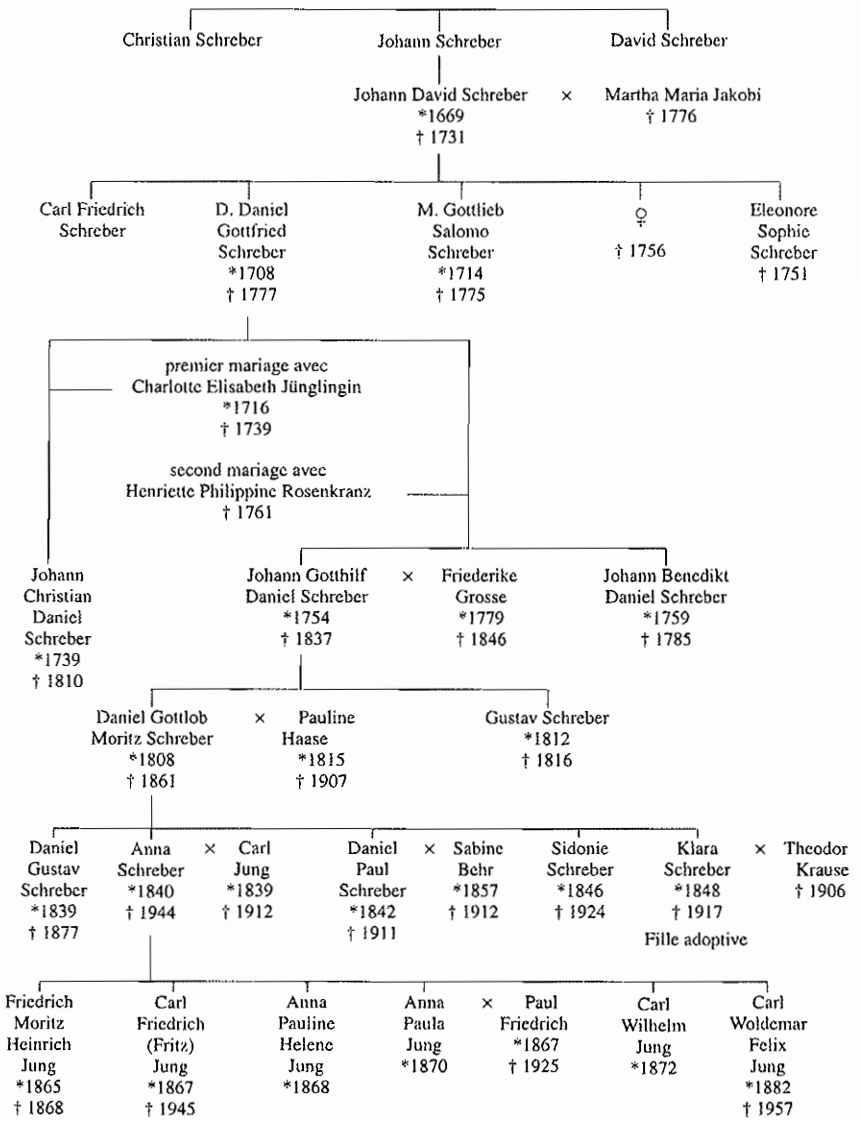


Table généalogique de la famille Schreber établie en 1985 par Han Israëls, se fondant essentiellement sur un arbre généalogique inédit dressé par Günther Friedrich, docteur en médecine (fils d'Anna *Paula* Jung), en 1932 et sur des renseignements recueillis au «Zentralstelle für Genealogie» (Bureau central de la généalogie) de Leipzig.
Schreber inédit, p. 20-21

Israëls[3]. Le « nous », du « nous travaillons pour la postérité », c'est le « nous » de ceux qui travaillent selon une idéologie mégalomaniaque, je suppose que c'est aussi « *nous les Schreber* », ceci jusqu'à Daniel Paul, qui n'aura pas de descendance.

Que veut dire travailler pour la postérité ? C'est laisser à la descendance élargie, c'est-à-dire aux générations suivantes – étendues à la dimension du peuple, de la nation – le bénéfice de son travail, un travail à incidence morale : sur les conduites morales. Il s'agit de « faire œuvre publique » pour la gloire de Dieu et aussi avoir une descendance. Distinguons deux directions qui sont conjuguées entre elles : *faire œuvre publique*, et *avoir une descendance*.

Faire œuvre, c'est publier une œuvre, une série d'ouvrages reconnus qui, articulés entre eux, constituent un ensemble qui présente une certaine cohérence et constitue alors une *œuvre*. Mais, *faire œuvre* c'est aussi offrir son travail pour le bénéfice d'autres, du plus grand nombre, avec la dimension du don, du dévouement. Dans cet esprit, l'*œuvre publique* est faite pour le bénéfice des intérêts de la communauté, de l'intérêt général public, de l'église, des États.

Enfin, *avoir une descendance*, c'est avoir des enfants et ainsi participer à la création divine.

Johann David Schreber

La généalogie qu'a étudiée Madame Tabouret-Keller démarre à la génération du père de l'arrière-grand-père, Johann David Schreber, éducateur réformiste, dont la dissertation doctorale eut un certain succès. Son premier livre *De libris obscoenis* (*Des livres obscènes)* est un écrit idéologique à l'occasion d'une nomination à des fonctions publiques pédagogiques. Dans ce livre, il s'agit en effet de détourner les oreilles et les yeux chastes des livres obscènes : « tous les livres dont les auteurs disent des choses lascives d'une manière ouverte, parlent avec pétulance des parties qui permettent la distinction des sexes, décrivent des actes impudiques des hommes salaces et impurs[4] ». Il dénonce les grands auteurs classiques : Ovide, Horace, Plaute, Térence, Aristophane...

3. Han Israëls, *Schreber, père et fils* et, avec Daniel Devreese et Julien Quackelbeen, *Schreber inédit,* Paris, Seuil, 1986.
4. Tabouret-Keller, « Une étude... », *op. cit.*, p. 289.

Il s'agit, dans une intention d'orientation morale, d'éloigner les « éduqués » du mal, de l'impur, pour les diriger vers le bien, le pur : là où doit aller le *vrai chrétien.* Johann David s'en prend aux auteurs qui parlent de sexe et « embrasent le désir ». Il dénonce les auteurs qui « descendent de trop près aux choses particulières ». Le « vrai chrétien repousse les livres obscènes ». « Il faut brûler ces livres plutôt que d'être livré soi-même aux flammes éternelles[5] ». Le feu, en l'occurrence, c'est la jouissance sexuelle, transmise par les livres obscènes, qui embrase le désir. Le livre publié peut avoir la fonction du mal, celle d'enflammer le lecteur. Seul le médecin peut avec respect décrire les parties de l'anatomie sexuelle, sans exagération, les parties de l'anatomie étant faites par la sagesse du Créateur. – N'oublions pas que le père de Daniel Paul Schreber sera médecin.

Le troisième livre[6] de Johann David traite des grands thèmes de la vie de l'homme dans ses rapports avec la foi et le culte. Ce livre écrit en latin est illustré par des versets de la Bible en allemand. Par exemple, sur le mariage on peut lire que la foi est « l'engendrement d'une descendance et l'aide mutuelle ». La conjonction de l'homme et de la femme pour « la propagation du genre humain » a également valeur d'éteindre le *désir mauvais.* « Union et procréation » sont les deux fins du mariage, seules conditions où la jouissance sexuelle vire au bien, sinon elle est mauvaise. Le verset de Tobie vient à ce propos : « Et à présent mon seigneur, tu sais que ce n'est pas pour la *jouissance mauvaise*[7] que j'ai pris ma sœur que voici pour épouse mais pour que je puisse *procréer des enfants*, de manière à ce que ton saint nom soit exalté et loué éternellement[8] ». La « jouissance mauvaise » c'est la jouissance sexuelle, lorsqu'elle est dissociée de son accomplissement procréateur, donc lorsqu'elle est dissociée du sens chrétien[9]. Le sens chrétien c'est participer humblement à la création divine.

Nous touchons là à l'enjeu essentiel des écrits de Johann David, soit : faire œuvre publique pour purifier la postérité du mal, pour l'éloigner du danger d'embrasement par la jouissance sexuelle non procréatrice qui précipite hors du saint nom de Dieu.

---

5. Tabouret-Keller, « Une étude... », *op. cit.*, p. 290.
6. *Ibid.*, p. 290.
7. Les termes allemands : »*böser Lust*«.
8. *Ibid.*, p. 291, c'est moi qui souligne.
9. *Ibid.*, p. 291, note 2.

Dans la famille Schreber, il semble que pour être un bon chrétien, il ne suffit pas aux hommes de se marier et d'avoir une descendance, ils sont de plus tenus, pour rester fils de Dieu, d'en rajouter, c'est-à-dire de *travailler à éloigner la jouissance mauvaise*. Ce n'est pas seulement la conscience chrétienne de chacun qui oriente un Schreber, mais il se doit de s'occuper de la conscience collective, c'est-à-dire de *faire œuvre publique*. Ainsi, nous avançons qu'il y a eu une *mission Schreber*. Un Schreber serait-il plus menacé qu'un autre du feu de la jouissance mauvaise ? Force est de constater qu'avec Johann David une telle mission Schreber est explicite.

A partir de lui, notons qu'à chaque génération, des fils porteront successivement le nom de Gott (Dieu) dans leur prénom. Et ce sont ces derniers, ceux qui comprendront Gott, qui auront une descendance. Ou, pour être plus exact, ce sont ceux qui ne porteront pas le prénom Gott, qui n'auront pas de descendance.

Dans leur nom la mission est inscrite et le nom Gott accroche la vocation morale et publique à la vocation de participer réellement, par la création de nouveaux êtres, à la création de Dieu, par le fait d'avoir une descendance.

Daniel Gottfried Schreber

Daniel Gottfried fils de Johann David est celui qui, comme fils, a formulé la mission « nous travaillons pour la postérité ». De formation juridique, il est Professeur d'Université, il est le promoteur des sciences économiques au bénéfice de tous. « Il dresse un tableau plein de sarcasmes des actes insensés, auxquels conduit la non-observation des principes d'une saine économie[10] ». Il annonce la réhabilitation des sciences délaissées de l'économie qui jouiront d'une juste faveur, « elles seront enseignées à l'école élémentaire et à l'université pour le plus grand bien de l'Église et des États chrétiens[11] ». L'économie même saine et juste ne peut se passer de la bénédiction divine. « La bénédiction divine dont tout dépend ne manquera pas, on ne trouvera plus de terres incultes ou désertiques, les fourrés, les marais, les régions montagneuses seront cultivés... ». « Le commerce ne sera plus gâté par la mauvaise monnaie, les juifs et autres ennemis... ». Daniel Gottfried travaille à la dimension de l'Église et des États chrétiens, l'économie est

10. Tabouret-Keller, « Une étude... », *op. cit.*, p. 293.
11. *Ibid.*, p. 293.

mise au-dessus de l'armée. « Combien plus grand est l'avantage d'être un père du peuple plutôt qu'un héros[12] », déclare-t-il.

L'assainissement par une saine, juste et rigoureuse économie est un moyen supérieur pour faire bénéficier la postérité des bienfaits. « Elle exalte les doux sentiments de l'amour et de la gratitude[13] ». C'est le moyen scientifique de purifier le mal et de recevoir la bénédiction divine.

Daniel Gottfried se mariera deux fois. De son premier mariage, il aura un fils unique, Johann Christian Daniel, qu'il s'associera comme collaborateur dans le cadre de son œuvre vivante et active. Il faut noter que ce fils aîné, Johann Christian Daniel (il ne porte pas le nom de Gott), aurait perdu sa mère la même année que sa naissance en 1739, peut-être était-ce *à* sa naissance ? Pendant un certain temps (quinze ans), il sera fils unique d'un père veuf. Dès l'âge de seize ans, Johann Christian Daniel publie des articles dans la collection paternelle, leurs noms sont publiquement associés. La mère est disparue, dès que le père se remarie, père et fils sont unis dans une collaboration pour faire œuvre publique.

Johann Christian Daniel fera une brillante carrière universitaire, il s'installera comme médecin, excellant dans beaucoup de matières, il est distant et sec. Il devient titulaire d'une chaire de sciences naturelles et d'économie, il étudiera particulièrement le chiendent. Son œuvre est très abondante, il sera élevé à la noblesse avant même la mort de son père. Il meurt sans descendance.

D'un second lit Daniel Gottfried aura deux garçons : Johann Gotthilf Daniel et Johann Benedikt Daniel. Ces deux fils, semble-t-il, ne contribuent pas à l'œuvre de redressement moral entreprise par leur père et grand-père pour la postérité. Ces deux fils sont en quelque sorte délaissés par leur père.

Johann Gotthilf Daniel Schreber

L'aîné du deuxième lit, Johann Gotthilf Daniel ne sera pas un « grand homme », juriste, il exercera comme avocat à Leipzig, une profession libérale considérée comme dévalorisée au regard des « nobles » professions du service de l'État. Il se dit « déshérité ». Il épousera une Friederike Grosse, ce nom a une consonance royale, celle de Friedrich der

12. Tabouret-Keller, « Une étude... », *op. cit.*, p. 293.
13. *Ibid.*, p. 293.

Grosse (Frédéric le Grand), le type même du monarque éclairé qui fit une politique de prospérité économique[14]. A plus de soixante-dix ans il écrit un texte *Brève histoire de ma vie*, à propos duquel Han Israëls dit que ces seize pages manuscrites sont « empreintes de toutes sortes d'apitoiements sur soi-même et d'une interminable énumération de divers maux qui accablent le bonhomme[15]... » Il aura deux enfants. Moritz, son fils, se souciera de sa maladie, il cherchera à soigner son père.

Une disjonction de la mission

Notons qu'à cette génération se passe ce que nous pouvons appeler une disjonction effective dans la mission. La mission créative va se disjoindre en ses deux directions avec les deux fils aînés des lits successifs. D'un côté, Johann Christian Daniel qui n'a pas Gott dans son prénom, publie avec son père, illustre le nom et contribue activement à une œuvre publique commune de redressement moral au nom de Dieu, mais il n'aura pas de descendance. De l'autre côté, Johann Gotthilf Daniel aura une descendance mais n'aura pas de notoriété publique, ni de fonction publique à la dimension de la nation et de l'État. Ce deuxième fils ne laissera pas d'œuvre.

A cet étage de la génération, quelque chose s'est passé, s'est précipité qui a produit cette disjonction du nœud de la mission Schreber. Est-ce peut-être la disparition de la mère de Johann Christian Daniel, qui serait la cause de cette cassure en deux de la mission chrétienne du « faire œuvre », entre faire œuvre publique, et avoir une descendance ?

Daniel Paul Schreber dans son délire affirme qu'il s'est passé quelque chose de décisif au XVIII[e] siècle, un événement entre les noms Schreber et Flechsig, et « avec eux le concept de *meurtre d'âme* allait tenir un rôle capital[16] ». Il évoque alors « en dehors du professeur Paul Théodore Flechsig, un certain Abraham Fürchtegott Flechsig et un certain Daniel Fürchtegott Flechsig qui avait dû vivre à la fin du XVII[e] siècle et devenir, par suite d'un événement assimilable à un meurtre d'âme, "diable auxiliaire"[17] », il ajoute que Daniel Fürchtegott Flechsig vivait sous le règne de Frédéric le Grand. Il est « l'instigateur de la première infraction à l'ordre de l'univers en détournant de son but premier un raccordement

14. Tabouret-Keller, « Une étude... », *op. cit.*, p. 295.
15. Han Israëls, *op. cit.*, p. 28.
16. Daniel Paul Schreber, *Mémoires...*, *op. cit.*, p. 35, et [22].
17. *Ibid*, p. 36, [23]

nerveux branché par Dieu[18]. » Voilà comment on peut imaginer, écrit-il « une conjuration montée contre la famille Schreber sans doute dans l'intention de refuser désormais à cette lignée toute postérité[19] ». Daniel Paul Schreber connaissait très bien l'arbre généalogique de la famille Schreber, en revanche il ne connaissait pas celui de la famille Flechsig. Il est intéressant de constater que le personnage « instigateur » de ce « détournement » et de cette « conjuration » fut un Flechsig qui porte le nom Gott dans son prénom et qu'il vécut à l'époque de Frédéric le Grand, c'est-à-dire l'époque de l'événement que nous avons relevé comme responsable de la disjonction de la mission. Et, la « conjuration » qu'imagine Daniel Paul Schreber visait à refuser toute postérité à la lignée Schreber.

Cet événement pourrait bien avoir été celui de la mort de Charlotte Elisabeth Jünglingin, au moment de la procréation, événement qui serait à l'origine d'une liaison rapprochée entre un père et son fils pour faire œuvre commune, cette fois sans descendance. Alors que celui qui aura une descendance, se sentant « déshérité » par son père, épousera, comme pour compenser, une femme d'une famille altière dont le nom évoque celui du monarque Frédéric le Grand. Il faut noter aussi que le nom Jünglingin contient le nom Jung, qui sera le seul nom à poursuivre la descendance de la famille Schreber, par le mariage de Anna (sœur de Daniel Paul) avec Carl Jung.

Nous avons déjà souligné que ceux qui ont une descendance sont ceux qui portent le nom Gott dans leur prénom. La mission de fécondité chrétienne serait inscrite dans le prénom Gott. Ceci jusqu'à Daniel Paul qui ne le porte pas et qui n'aura pas de descendance, pas plus que son frère Gustave. Avec lui se clôt la lignée du nom de Schreber.

La mission inscrite dans les prénoms peut se lire ainsi suivant la succession :
Gottfried (*paix de Dieu*)
Gotthilf (*secours, assistance à Dieu*)
Gottlob (*louange à Dieu*), puis Gottlieb (*amour de Dieu*).
On ne trouve pas de Fürchtegott (*crainte de Dieu*) dans la lignée Schreber[20].

18. Daniel Paul Schreber, *Mémoires...*, *op. cit.*, p. 37, [25].
19. *Ibid.*, p. 38,[26].
20. *Cf.* l'arbre généalogique, p. 30.

Daniel Gottlob Moritz

Johann Gotthilf Daniel aura deux fils, Daniel Gottlob Moritz (1808) et Gustav (1812), mort à l'âge de quatre ans. Moritz a huit ans à la mort de son petit frère Gustav. Moritz donnera le prénom Gustav à son fils aîné qui mourut lui aussi, adulte, suicidé sans descendance à l'âge de trente-huit ans.

Daniel Gottlob Moritz père de Schreber fut un homme célèbre, il fit œuvre publique comme ses ancêtres mais pas seulement au niveau de la transmission d'un message moral pour la gloire du nom de Dieu : son œuvre idéologique et politique est également une œuvre pédagogique d'efficacité pratique sur l'éducation, les comportements, le corps, l'orthopédie. Il n'a pas laissé qu'une œuvre écrite, il a laissé des inventions, jardins : instruments de redressement orthopédiques, des institutions. Beaucoup de villes allemandes comptent, grâce à lui, une *Schreber-Strasse* et plusieurs *Schreber-Garten*. La liste des noms qui comportent le nom Schreber est longue[21].

Moritz sera le promoteur de la gymnastique en plein air, des terrains de jeux pour enfants, du mouvement pour les jardins ouvriers. Il fut élevé dans l'atmosphère de grandeur aux intentions élevées qui étaient celles de sa famille maternelle. A dix-huit ans, il commence des études de médecine et met en pratique les principes de : *la santé par l'activité spontanée*, gymnastique, nage, cheval. Il fait de la gymnastique si bien « qu'à la sortie de l'université il avait distancié de loin les canons de la plastique masculine[22] ».

Puis, ses études de médecine achevées, il part accompagner en tant que médecin personnel un aristocrate russe . Il visite les villes d'eaux allemandes et russes et va parfaire sa formation à Berlin, Prague, Vienne. Il voit son aristocrate deux fois par jour et le reste du temps, il se donne du bon temps, il y a comme un air de vacances[23].

Il rentre à Leipzig, « il a grossi », il a des « plis de graisse » qu'il décrivit avec horreur. Saisi par cette vision de son corps relâché, il se décide à faire de la gymnastique en plein air tous les jours à la « grande stupéfaction de la populace interloquée[24] ». Maîtriser l'horreur d'un corps qui fout le camp doit, pour lui, se faire aux yeux du public, pour

21. Han Israëls, *Schreber, père et fils, op. cit.*, p. 273.
22. *Ibid.*, p. 37.
23. *Ibid.*, p. 38.
24. *Ibid.*, p. 38-39.

l'exemple. La question de la conquête de son propre corps est élargie à celle de tous. Il finira par montrer son corps dans une *beauté achevée* à l'âge de cinquante ans, son corps lui servira de modèle pour les illustrations des planches de ses livres.

Par des lettres à ses parents écrites pendant sa villégiature on comprend qu'il existait entre lui et ses parents des « liens d'affection étroits » et qu'il veille sur la santé d'un père qui se lamente continuellement de douleurs physiques. « Pour ce qui est de vos douleurs, cher père, pourquoi ne vous frictionnez-vous pas tous les soirs avec un peu d'eau de vie de blé ? [...]. Je vous supplie une fois de plus, cher père, de ne pas manquer de me tenir au courant dans chacune de vos lettres de l'état de votre pied, et de votre santé en général[25] ».

Le ressaisissement d'un « ancien délirant »

En 1837 il opère un ressaisissement de lui-même, un tournant dans sa vie. En effet, de retour à Leipzig, en même temps qu'il se reprend physiquement, il écrit son premier livre : *Le livre de la santé* qui sera publié en 1838.

Ce livre est donc écrit entre le retour de voyage avec l'aristocrate (1836) et son mariage (1838), et au moment de la mort de son père – Gottfried en effet meurt en 1837. Dans ce livre, en dehors de l'art et les conseils pour conserver un esprit sain dans un corps sain, on trouve un chapitre intitulé « Les confessions d'un ancien délirant ». D'après Niederland ce « récit pourrait fort bien être autobiographique[26] ». L'ancien délirant est décrit comme un homme qui a « une tendance à la mélancolie, aux impulsions meurtrières qui formaient un contraste des plus étonnant avec sa nature débonnaire[27] ».

On peut lire : « la folie grondait jour et nuit à travers mon cerveau. Il en résultait des maux de tête tout à fait particuliers et excessivement oppressants [...] et des compulsions à accomplir le mal [...]. Mon entourage remarqua certains signes de laisser-aller dans toute ma personne autrefois ferme comme le roc [...]. Cet état affreux se prolongea pendant plus de deux ans [...]. Finalement, je rassemblai les derniers vestiges

25. Han Israëls, *Schreber, père et fils, op. cit.*, p. 37.
26. W. Niederland, *The Schreber Case : Psychoanalytic Profile of a Paranoid Personality*, New York, Quadrangle/The New York Times Book Co, 1974, p. 64, et Han Israëls, *Schreber, père et fils, op. cit.* p. 53.
27. Han Israëls, *op. cit.* p. 53.

de mon énergie spirituelle et décidai, dans un immense effort de volonté, de réprimer dans l'œuf toute mauvaise pensée[28] ». Le malade recouvre l'amour de Dieu et la paix de l'esprit. A mon sens on peut associer en écho le livre-clé de Moritz *Le livre de la santé*, à *Des livres obscènes* de Johann David Schreber, son arrière-arrière-grand-père. Mais pour Moritz il y avait un enjeu plus décisif quant au risque de décomposition personnelle, c'est-à-dire corporelle. *Le livre de la santé* raconte comment un sujet après avoir sombré dans le mauvais se ressaisit, alors que *Des livres obscènes* indique le risque de certains livres de faire sombrer dans *la jouissance mauvaise*. Il y a un écart de trois générations entre ces deux livres.

En 1838, Moritz se marie, s'attache à Pauline Haase, femme d'une lignée solide socialement et intellectuellement. Il conclut ces « confessions » ainsi : « pleinement réconcilié avec Dieu, avec le monde et avec lui-même, [il] vit aujourd'hui heureux au sein de sa famille, jouissant, à raison de la fermeté et de l'intégrité de son caractère, du respect et de l'amour de tous ceux qui le connaissent de près ou de loin[29] ».

Tabouret-Keller dit que le procédé d'un témoignage personnel comme s'il l'avait reçu d'un autre est un procédé que Moritz utilisera à bien d'autres occasions. Il se ferait le témoin indirect de sa propre expérience intime. « Les confessions d'un ancien délirant » écrites en première personne se situent au retour du voyage itinérant, au moment de la maladie et de la mort de son père. Son mariage serait venu sceller son ressaisissement. A partir de ce moment-là Moritz redouble d'énergie positive et commence une carrière littéraire, il a femme et famille avec descendance et il fait œuvre publique.

Moritz Schreber passe tous ses moments de loisirs avec sa famille : musique, gymnastique, jeux, jardinage. On se lève tôt, on nage même dans la glace. Il est décrit comme tyrannique mais apparemment on l'aime. Ses principes : patience, maîtrise, endurance, sollicitude, piété. Schreber est d'une sévérité qui ne souffre aucune indulgence et d'une bienveillance prête à tous les sacrifices. La croyance des enfants en la véracité inébranlable des paroles de leur père leur fait accepter l'obéissance comme une évidence. L'éducation stricte de Moritz vise à réaliser une coïncidence rigoureuse entre la parole et l'acte. L'articulation de la parole à l'acte qui la prolonge ne souffrait aucun jeu, aucune équivoque,

28. Han Israëls, *Schreber, père et fils, op. cit.*, p. 54.
29. *Ibid.*

aucune marge. On obéit aux ordres avec une conscience scrupuleuse : le jeu de la punition corporelle doit accompagner la parole jusqu'à ce que celle-ci suffise et l'enfant puni doit tendre la main à celui qui l'a châtié. Le père reçoit amour et vénération. La saine éthique pédagogique s'effectue, se réalise, par la maîtrise du corps. Le corps sain qui aura atteint les formes du canon de la beauté antique aura alors valeur de signe d'un esprit sain. Il y a coïncidence entre le résultat d'une esthétique maîtrisée et les exigences de l'âme[30].

Moritz Schreber mettait au point des exigences pratiques et des instruments de contention pour maîtriser cette matière rétive qu'est le corps humain menacé en permanence par le plaisir.

Servir Dieu par la conquête de soi

La théorie de Moritz n'était pas explicitement celle d'un croyant, pour lui, servir Dieu venait de surcroît. Servir Dieu devait coïncider avec le résultat de la maîtrise, en quelque sorte Dieu n'était pas une autorité suprême, un au-delà de la volonté de maîtrise. Selon Moritz, maîtriser réellement le débordement du corps, c'est maîtriser la jouissance mauvaise, c'est cela servir Dieu.

Moritz a peu évoqué la religion dans son œuvre et mettait en garde contre une instruction religieuse trop précoce. On sait qu'il donnait à chacun de ses enfants un billet pieux intitulé « *Paroles paternelles* » pour leur confirmation, il les avait rédigées à l'avance puisqu'on raconte que certains les ont reçus de façon posthume[31]. Au nom de « *Paroles paternelles* » il dit à ses enfants ce qu'est la volonté de Dieu et comment la « pratiquer par les chemins de la conquête de soi[32] ». On dirait que Moritz intègre Dieu à ses propres directives plutôt que lui ne se soumettait à des commandements de Dieu. Ici, les termes sont inversés, Moritz se sert de Dieu pour étayer ses *paroles paternelles*. Ce serait plutôt Dieu à son image, que l'inverse.

Il faut noter qu'il y a une affaire du prénom de Moritz. On sait qu'on l'appelait couramment simplement Moritz, mais son prénom développé

30. Cette conjonction logique des exigences m'a évoqué ce qui est montré dans le film « L'architecture du chaos » : le nazisme était d'abord une esthétique de la saine forme du corps qui devait être réalisée par les médecins qui en étaient les maîtres d'œuvre. D'ailleurs le parti nazi comprenait 45 % des médecins allemands en 1936.
31. Han Israëls, *Schreber, père et fils, op. cit.*, p. 99.
32. *Ibid.*

à l'état civil était Daniel Gottlob Moritz, et qu'il se faisait appeler Daniel Gottlieb Moritz. Ce nom est inscrit sur nombre de publications et circulait dans sa famille. Lorsque Richter va rendre visite à Anna sa fille pour éclaircir ce point, celle-ci lui affirme que son père s'appelait Gottlieb, et pour lui en donner la preuve elle cherche dans les rayonnages de la bibliothèque et tombe sur un livre où son nom développé comporte bien Gottlob. Oh stupeur !

Le nom Gottlob qui inscrit la mission de louange est transformé en Gottlieb qui inscrit l'accomplissement de toute mission qu'est l'amour de Dieu. De plus parmi ses ancêtres le seul qui portait le nom Gott dans son prénom et qui n'ait pas eu de descendance fut un Gottlieb, son grand-oncle. L'amour de Dieu c'est l'accomplissement de toute mission. Or, pour Moritz, l'au-delà ce n'était pas Dieu, mais « la nuit mentale[33] ».

En 1851, Moritz reçoit une échelle sur la tête, il a quarante-trois ans, commence alors une longue période de réclusion où il souffre de maux de tête effroyables, il ferme sa porte à ses enfants et ne reçoit que sa femme dévouée et fidèle. En fait il attribuait ses maux de tête à une « dépression nerveuse grave ». Depuis cet accident, il vécut dans la crainte permanente de sombrer dans la « nuit mentale ». Il faisait part à Pauline de toutes ses idées, de tous ses plans, de tous ses projets. Il relisait avec elle les épreuves de ses livres. Elle fut une compagne intime et fidèle. La position de Pauline se resserre pour faire tenir Moritz hors de « la nuit mentale ».

On raconte une anecdote : par la fenêtre, elle avait vu la police disperser des enfants qui jouaient dans un terrain vague, il écrivit immédiatement son dernier essai « Les jeux des enfants et leur importance pour la santé et l'éducation[34] ». Il n'avait donc pas une attitude sadique à l'endroit des enfants, sa pédagogie était plutôt une mission éthico-esthétique.

Il n'a pas dû échapper à ses enfants qu'après le coup sur la tête leur père les a écartés. Il s'est gardé une sorte d'exclusivité de son épouse, leur mère, et s'est consacré à son œuvre écrite. Il s'était isolé, mais il était alors en communication avec les plus hautes instances publiques : ministères, États...

33. Tabouret-Keller, « Une étude... », *op. cit.*, p. 199.
34. Han Israëls, *Schreber, père et fils, op. cit.*, p. 103.

Fils d'un père indépassable

Quant aux fils de Moritz, Daniel Gustav se suicidera en 1877. Il avait écrit le matin même une lettre à sa mère Pauline pour lui dire qu'il était content que le mariage (« le parti ») prévu ne se fasse pas. Il touchait là son impossibilité de donner une descendance, pas de mariage, pas de procréation. On sait qu'il s'est suicidé alors qu'il était en poste au tribunal de district de Bautzen, après avoir été récemment nommé conseiller au tribunal de district de Dresde, et qu'il devait être nommé à un poste très élevé à Berlin[35].

En 1878, un an après le suicide de Gustav, Daniel Paul se marie avec Sabine Behr. Sabine appartient à un milieu artistique, elle ne sera jamais vraiment acceptée par sa belle-famille Schreber. Daniel Paul Schreber est prêt à faire œuvre publique et à avoir une descendance chrétienne, mais cela ne se produira pas.

On sait que c'est à propos de trois occasions où son nom Schreber sera mis en jeu de façon publique qu'il tombera malade, le nom est convoqué au niveau de sa consistance publique.

La première fois lors de sa candidature au Reichstag, il se présente comme libéral national contre le socialiste. Des affiches sont posées dans les rues où on peut lire en grosses capitales : « NE VOTEZ PAS POUR L'INCONNU SCHREBER ». Schreber est battu avec 25 % des voix, 60 % vont aux socialistes. Le lendemain de cet échec il part en cure. A son retour il entre pour la première fois à la Clinique des maladies nerveuses du Professeur Flechsig où il restera six mois.

Après la guérison de la première maladie « je passais, dit-il, avec ma femme huit années de bonheur à tous égards, comblées d'honneurs, assombries seulement passagèrement par la déception plusieurs fois renouvelée de nos espérances de voir un jour notre union bénie par la venue d'un enfant[36] ». Sabine fit quatre fausses couches dans cette période, elle en avait déjà fait deux avant la première hospitalisation. Il est clair que la descendance ne se fait pas.

Puis, c'est la nomination de Daniel Paul aux plus hautes fonctions de la cour d'appel de Dresde qui le précipita dans le délire, il a cinquante et un ans, c'est en 1893. Il passe six mois à la clinique universitaire de

35. Selon les propos tenus par Pauline sa mère, *in* Han Israëls, *Schreber, père et fils, op. cit.*, p. 170 et 172.
36. Daniel Paul Schreber, *Mémoires..., op. cit.*, p. 45, [35], Han Israëls, *Schreber, père et fils, op. cit.*, p. 191.

Flechsig, puis au Lindenhof du Dr Pierson puis à Sonnenstein, près de Dresde, où il sera soigné par le Dr Weber pendant huit ans. Le 1er janvier 1896, il est mis à la retraite. En 1900, il entame un procès réclamant sa sortie, il écrit ses *Mémoires* pour faire valoir sa cause, il gagne en 1902 en appel et il sort de l'asile. Il ira d'abord immédiatement chez sa mère, qui a alors 87 ans. Il publie les *Mémoires d'un malade des nerfs* chez Oswald Mutze à Leipzig en 1903.

Schreber sera réhospitalisé une troisième fois en 1907, et mourra en 1911. La troisième rechute se fait à l'occasion de litiges concernant les legs faits aux Associations Schreber après la mort de Pauline. Il était chargé de distribuer les sommes aux « authentiques » Associations et il fut assailli par les Associations qui ne faisaient pas partie de la Fédération qui, elle, bénéficiait de legs par le testament de Pauline. Il s'emmêla, il fut débordé. Il fut interné. En même temps, sa femme est atteinte « d'apoplexie, perd la parole pendant quatre jours[37] ». Il entra à la clinique de Dösen à Leipzig, d'où il ne sortira plus, il meurt en 1911.

Daniel Paul n'aura pas fait œuvre publique, au sens de ses ancêtres c'est-à-dire pas d'œuvre morale à incidence du tout public, ni n'a eu de descendance, malgré le souhait qu'il en avait.

Mission accomplie

La « mission Schreber » telle que nous l'avons repérée au XVIe siècle a trouvé d'une génération à l'autre à s'accomplir selon des versions différentes à chaque étage de la génération, avec Gottfhilf elle est menacée, avec Moritz elle est accomplie et avec Daniel Paul elle est achevée. Cette mission indexée par le nom de Gott dans certains prénoms masculins a subi selon nous, une disjonction en deux : œuvre publique/ descendance, chacune se considérant comme réalisation chrétienne. Mais Moritz, menacé de relâchement, a dû, pour se ressaisir, resserrer la mission sur les exigences corporelles réelles comme terrain où se mesure la possibilité de réaliser les exigences morales, celles de la filiation chrétienne. La maîtrise du corps a pris une place prévalente, le corps dans sa réalité de forme normée (suivant les canons de la beauté classique) a pris la place qu'avait l'exigence morale pour les générations précédentes. *Le livre de la santé* en tant que réponse-écho trois générations plus tard à *Des livres obscènes*, établit l'équation : « un

37. Han Israëls, *Schreber, père et fils, op. cit.*, p. 224.

esprit sain dans un corps sain ». Ce « corps sain » est obtenu grâce à la torture d'une maîtrise sans relâchement pour contenir le risque de la volupté (« jouissance mauvaise »). Dans cet écart de trois générations, il y a eu un changement de registre au niveau de l'accomplissement de la mission, du registre des exigences morales symboliques au registre des exigences réelles d'un corps sain.

La mission ainsi accomplie suivant un critère réalisé qui ne souffrait aucun au-delà, ses exigences ne pouvaient être transmises à la génération suivante. En ce sens Moritz était indépassable. Mais qu'est-ce qui est transmis d'une génération à l'autre dans la succession de père en fils ? Il y a certes une transmission du nom et avec le nom celle des exigences nécessaires à un fils pour qu'il s'inscrive socialement dans la succession selon des tournures différentes à chaque étage. A cela Freud a donné le cadre du complexe d'Œdipe où le père prend pour l'enfant la fonction d'interdire l'inceste, il est potentiellement agent de la castration. Il est par identification l'origine de la formation du surmoi.

Père-version

Lacan n'a cessé de modifier sa reprise du complexe d'Œdipe freudien, avec la métaphore paternelle, la fonction du Nom-du-Père, puis il a avancé « Les Noms-du-Père », pour finalement ne donner qu'une séance de séminaire, ils sont réapparus sous la forme de « Les non-dupes errent ». Et, après avoir trouvé le nœud borroméen comme chiffrant les trois registres du sujet, le père devient *père-vers ;* Lacan parle de « version du père » ou « père-version ». Il devient presque comique de se rappeler que la première affirmation de Freud avant d'abandonner la théorie de la séduction, était que tous les pères des névrosés avaient été pervers avec leur enfant. Dès lors, être soumis à l'empire d'une mission qui s'impose dans la succession est à situer comme une « père-version ».

Dans son commentaire du cas Joyce, Lacan dit :

> Freud a très bien vu quelque chose qui est beaucoup plus ancien que la mythologie chrétienne, c'est la castration. C'est que le phallus, ça se transmet de père en fils, et que même ça comporte quelque chose qui annule le phallus du père avant que le fils ait le droit de le porter. C'est essentiellement de cette façon qui est une transmission manifestement symbolique que Freud se réfère, que Freud se réfère dans cette idée de la castration[38].

38. Lacan, séminaire *Le sinthome,* séance du 10 février 1976.

Or, dans la mythologie chrétienne, le fils, le messie, rédempteur sera sacrifié pour l'amour du père, ce n'est pas les hommes que le Christ doit sauver mais Dieu[39], le phallus du père n'est certainement pas annulé par le sacrifice du fils pour qu'il ait le droit de le porter. A moins que le fils sacrifié ne soit lui-même en position de phallus du père, mais alors il n'y a pas de transmission. Le sacrifice du Christ serait là où la mission confinerait au degré zéro de la transmission symbolique.

Dans la même séance, Lacan avait affirmé :

> L'imagination d'être le rédempteur dans notre tradition au moins est le prototype de [...] la père-version. C'est dans la mesure où il y a rapport de fils à père et ceci depuis très longtemps qu'a surgi cette idée loufoque du rédempteur.

La lignée Schreber s'inscrivait dans la tradition chrétienne et l'idée du rédempteur est celle d'avoir pour mission de sauver la nation, le peuple pour l'amour du père, Dieu le Père. Faisant rapport de père à fils, l'« idée loufoque du rédempteur » viendrait-elle se loger dans les avatars de la transmission du phallus à la place de la castration, ou bien est-elle nécessaire à la castration ? Voilà une question. Notre tradition aurait cristallisé un mode père-vers du père, et pour le fils l'imagination d'être le rédempteur en serait la réponse prototype.

A propos de la père-version du père, Lacan avait affirmé :

> Il faut que n'importe qui puisse faire exception pour que la fonction d'exception devienne modèle [l'Œdipe]. Mais la réciproque n'est pas vraie. Il ne faut pas que l'exception traîne chez n'importe qui pour constituer de ce fait modèle. Ceci est l'état ordinaire avec le résultat de sa *Verwerfung* ou son rejet, dans la plupart des cas, par la filiation que le père engendre avec les résultats psychotiques que j'ai dénoncés[40].

Écrivons-le ainsi : entre le « n'importe qui » et l'« exception » nous écrivons d'un X l'opération qui les lie sous les termes de « faire » ou « traîne » qu'emploie Lacan. Et la réciproque de cette opération n'est pas vraie pour obtenir ce qui est attendu d'un père c'est-à-dire qu'il « devienne modèle ».

(n'importe qui) X (exception) ⟶ modèle

(exception) X (n'importe qui) ⟶/ modèle

39. Lacan, séminaire *Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 98, (séance du 8 mai 1973).
40. Lacan, séminaire *R.S.I.*, séance du 21 janvier 1975.

L'« exception » du père est à référer à l'écriture des formules de la sexuation, elle est la limite, la négation de la fonction phallique où « l'homme comme *tout* prend son inscription[41] ».

Il faut que le père soit n'importe qui pour qu'il soit assimilable, il doit être un père « tout simple » qui par l'opération de sa version puisse faire exception pour un sujet particulier. Il ne faut pas qu'il s'avance dans une fonction d'exception déjà affirmée dans le public, dans la loi sociale. « Rien de pire que le père qui profère la loi sur tout, pas de père éducateur partout, mais plutôt en retrait sur tous les magistères[42] ».

Le modèle de la fonction, c'est le caractère normativant du père, support d'identification pour que le fils puisse occuper à son tour cette fonction.

Lacan ajoute :

> le père n'a droit au respect, sinon à l'amour que si le dit amour, le dit respect, est, vous n'allez pas en croire vos oreilles, père-versement orienté, c'est-à-dire fait d'une femme, objet petit *a* qui cause son désir

et puis :

> les enfants auprès de qui le père pourtant intervient exceptionnellement, dans le bon cas, pour maintenir dans la répression, dans le juste mi-Dieu, si vous me permettez, la version qui lui est propre de sa père-version. Seule garantie de sa fonction de père, laquelle est la fonction de symptôme[...]. Pour cela, il y suffit qu'il soit un modèle de la fonction. Voilà ce que doit être le père en tant qu'il ne peut être qu'exception[43].

La père-version c'est le mi-dire du père concernant son désir, le désir sexuel qu'il a eu pour une femme, celle qui fut la mère, c'est sur ce terrain qui n'est pas l'inter-dit œdipien mais le mi-dire de la père-version, que Lacan situe la chance qu'un dit père puisse être n'importe qui, et de là fasse exception pour un sujet et de ce fait soit modèle. Ce mi-dire ne doit pas faire de lui un Dieu, mais « mi-Dieu ».

On remarquera que dès qu'on parle du père, on le coince dans des « il faut », « il doit », « il faudrait », comme s'il avait le choix de sa fonction de symptôme. Autant de questions qui sont à poursuivre.

---

41. $\exists x.\overline{\Phi}x$, $\forall x.\Phi x$, Lacan, séminaire *Encore, op. cit.*, p. 74, (séance du 13 mars 1973). C'est moi qui souligne.
42. Lacan, séminaire *R.S.I.*, du 21 janvier 1975. Cette affirmation réitère des propos semblables de Lacan en 1956.
43. Lacan, séminaire *R.S.I.*, séance du 21 janvier 1975.

A ce point je suis tentée de rappeler que comme Moritz Schreber, dans la question de transmission du nom, James Joyce s'est trouvé appelé à faire consister son nom en faisant une œuvre d'envergure, non sans le soutien d'une épouse. L'œuvre de Moritz et l'œuvre de Joyce furent habitées d'une *mission de rédemption*. Pour Moritz Schreber ; « un esprit sain dans un corps sain », pour James Joyce « illustrer l'esprit incréé de sa race[44] ».

44. J. Lacan, séminaire *Le sinthome*, séance du 18 novembre 1975.

Portrait probable de Sabine Schreber

© Archives de Han Israëls

publié dans Daniel Devreese, Han Israëls, Julien Quackelbeen, *Schreber inédit,* Paris, Seuil, 1986

Qui après tout connaît le docteur Schreber ?

Janine Germond

FREUD n'a jamais rencontré Daniel Paul Schreber. Il l'a pourtant fait passer à la postérité en le présentant comme cas à partir de la lecture de son autobiographie dont le titre, *Denkwürdigkeiten eines Nervenkranken*, fut mal traduit en français par *Mémoires d'un névropathe*[1]. Plus juste aurait été la traduction proposée par Nicole Sels et Paul Duquenne : *Geste mémorable d'un grand malade des nerfs*, mais elle n'a pas été retenue pour respecter la tradition psychanalytique, dit-on.

C'est par l'intermédiaire de Jung que Freud avait pris connaissance de ce texte, en 1903, après sa publication. En 1910 il rédige un article[2] qui sera publié dans le *Jahrbuch* un an plus tard, en 1911, année de la mort de Daniel Paul Schreber. Auparavant, Jung avait fait état lui-même de cette lecture (en 1906) dans son article »Über die Psychologie der Dementia praecox«, « Sur la psychologie de la démence précoce »[3].

En 1956, Lacan consacre une année de séminaire à l'étude des *Mémoires d'un névropathe*, puis, en 1957-58, il rédige « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », paru dans *La Psychanalyse*, vol. 4[4]. Il aboutit cette année-là à l'élaboration des no-

1. Daniel Paul Schreber, *Mémoires d'un névropathe*, Paris, Seuil, 1975, traduit par Paul Duquenne et Nicole Sels.
2. *Psychoanalytische Bemerkungen über einen autobiographisch beschriebenen Fall von Paranoïa (Dementia paranoides)*, 1911, édition bilingue, supplément au n° 2 de la revue *L'UNEBÉVUE*, Paris, E.P.E.L., 1993.
3. Nous renvoyons à l'article « Jung parle de Schreber » paru dans *L'UNEBÉVUE* n° 2, « L'élangue » Paris, E.P.E.L., 1993.
4. *La psychanalyse*, Vol. 4, Paris, PUF, 1958, paru ultérieurement *in Écrits*, Paris, Seuil, 1966.

tions de forclusion du Nom-du-Père et de la métaphore paternelle qu'il révisera dans le séminaire *R.S.I.* (1974-1975).

Mon titre reproduit une annonce dont l'existence est contestée, qui serait parue dans un journal à propos de la candidature du Dr Schreber au Reichstag, en 1884 :

> *Wer kennt schon den Dr Schreber ?*
> Qui après tout connaît le docteur Schreber ?

Cette annonce, citée par Niederland[5] est reprise également à la fin des *Mémoires d'un névropathe*.

Han Israëls, qui a fait des recherches très précises en Saxe auprès des descendants de la famille Schreber[6], nous dit ne pas avoir trouvé cette annonce malgré tous ses efforts, mais en revanche être tombé sur un placard publicitaire qui déclare :

> *Wählt nicht den Unbekannten Schreber*
> Ne votez pas pour l'inconnu Schreber

et qui continuait ainsi :

> qui a jamais entendu parler des services rendus par Herr Schreber pour le bien public[7] ?

Schreber était-il homme à supporter ainsi des coups bas, pourtant habituels dans une campagne électorale, adressés par des candidats rivaux ?

L'attaque qui lui était faite de n'avoir pas rendu de services ou plutôt qu'on n'ait pas entendu parler de services rendus par lui pour le bien public rencontra certainement un point sensible dans la famille Schreber. En effet, toute sa vie, son père, Daniel Gottlob Moritz Schreber avait cherché à être reconnu par la propagation de ses idées pédagogiques. Il jouissait de son vivant d'une certaine notoriété, certains de ses ouvrages furent bien accueillis, d'autres médiocrement malgré ses efforts. C'est après sa mort, avec la création des Associations Schreber et leur vocation de perpétuer son nom, qu'il acquit une large reconnaissance.

Peut-on faire l'hypothèse que son fils aurait pris ces injures à la lettre et n'aurait pu supporter la défaite qui est venue les corroborer ? Peu de

---

5. Contributions psychanalytiques de langue anglaise, *Le cas Schreber*, W. G. Niederland « Nouvelles données et événements mémorables sur le cas Schreber », Paris, PUF, 1979, p. 429.
6. Han Israëls, *Schreber père et fils*, Paris, Seuil, 1986 et Daniel Devreese, Han Israëls et Julien Quackelbeen, *Schreber inédit*, Paris, Seuil, 1986.
7. Han Israëls, *Schreber, père et fils, op. cit.* pp. 187-188, note 79.

temps après, il atteste d'un surmenage à l'origine de ce qu'il appelle sa première maladie.

Le rôle du père de Schreber dans la maladie de son fils a été maintes fois mis en avant par de nombreux auteurs, notamment par Freud et Lacan dont les textes font toujours référence, mais aussi par des auteurs anglais[8] qui ont souvent pris une position d'accusateurs vis-à-vis de Moritz Schreber. Sans négliger son influence, on peut s'interroger sur le rôle des femmes de son entourage dans le déclenchement de ses épisodes délirants. J'ai pris appui pour cela, sur les recherches, principalement de Han Israëls, qui nous apportaient de nombreux détails sur la vie privée des Schreber, donnant une image des femmes de sa famille qui n'avait pas été connue jusqu'alors.

Han Israëls, dès les premières lignes de l'introduction[9], révèle que le prénom du fils de Daniel Gottlob Moritz est Paul – et non pas Daniel Paul.

Pourrait-on établir un lien entre la place donnée aux femmes et la promotion de ce prénom simple ? Han Israëls ne l'a pas fait, mais il n'en reste pas moins que ce sont deux points sur lesquels il avance des découvertes, dans ce livre qu'il a pourtant intitulé : *Schreber père et fils.*

Daniel Paul ou Paul ?

La question se pose donc du prénom du président Schreber.

Han Israëls met en avant le prénom Paul, authentifié, dit-il, par les descendants ; c'est celui qu'il utilise dans son ouvrage et qu'il justifie ainsi :

> Son nom développé était bien Daniel Paul Schreber [...] quoiqu'il en soit, de son vivant, on ne l'a jamais appelé autrement que Paul Schreber[10].

Il est précisé ailleurs :

> que ce soit dans la vie publique et professionnelle ou au sein de sa famille[11].

Chawki Azouri critique cette position dans son dernier livre[12] :

> C'est ainsi que nous assistons, même chez H. Israëls et J. Quackelbeen à un nouveau baptême du président Schreber qui perd la première partie

8. Contributions psychanalytiques de langue anglaise, *Le cas Schreber, op. cit.*
9. Han Israëls, *Schreber, père et fils, op. cit.*, p. 7.
10. *Ibid.*, p. 24, note 1.
11. Daniel Devreese, Han Israëls et Julien Quackelbeen, *Schreber inédit, op. cit.* p. 23, note 1.
12. Chawki Azouri, *"J'ai réussi là où le paranoïaque échoue"*, Paris, Denoël, 1991.

> de son prénom, Daniel, prénom qui s'est transmis au fils depuis l'arrière-grand-père Daniel Gottfried. Car Daniel Paul se métamorphose avec eux en Paul, prénom qu'il tient de sa mère Pauline.

A y regarder de plus près, ni l'une ni l'autre des positions ne serait justement fondée, car il semblerait plutôt qu'il y ait eu fluctuation dans l'utilisation de son prénom par le président Schreber et son entourage.

Examinons les documents publiés par les auteurs H. Israëls, D. Devreese et J. Quackelbeen. La première lettre retrouvée du 5 décembre 1864 – Schreber a vingt-deux ans – est une lettre dans laquelle il demande à être inscrit pour participer à l'examen de pratique juridique.

Cette lettre est signée *Daniel Paul Schreber, Bacc. Jur.*

D'ailleurs, presque toutes les lettres faisant partie de son dossier personnel au ministère royal de la Justice à Dresde seront signées *Daniel Paul*, sauf une, signée, *Paul*[13]. Elle est datée du 23 mars 1865. C'est une demande de report de délai pour son rapport de stage qui consistait, à partir de pièces relatives à un procès-civil et à une instruction judiciaire, à rendre respectivement un jugement et pour l'autre un arrêt. Les termes dans lesquels est sollicité ce report demandent qu'on s'y arrête : « des obstacles de tous ordres »

> mais surtout l'impossibilité où j'étais de me soustraire aux tâches qui m'incombaient de par mes fonctions au sein du cabinet d'avocat qui m'employait.

Pourquoi a-t-il jugé utile de parler d'obstacles de tous ordres alors que le second argument aurait pu paraître valable aux yeux des examinateurs ? Ces *obstacles de tous ordres*, qu'il ne détaille pas ne pourraient-ils faire état d'une raison plus intime, d'ordre privé comme l'indiquerait la signature *Paul Schreber* ?

On connaît peu de détails sur sa vie privée à cette époque-là. Tout au plus pourrait-on relever que son père était mort guère plus de trois ans auparavant, le 10 novembre 1861. Supprimer Daniel, première partie de son prénom composé, n'aurait-il pas été une façon symptomatique de marquer la perte de son père, puisque ce dernier se prénommait Daniel Gottlob Moritz Schreber, Daniel étant transmis de père en fils ? D'autre part, hésitait-il à se lancer dans la vie publique, puisque le

13. Daniel Devreese, Han Israëls et Julien Quackelbeen, *Schreber inédit, op. cit.* p. 189.

rapport de stage, pour lequel il demandait un délai, devait lui donner accès à la vie professionnelle ?

Plus tard, il signe son grand ouvrage des *Mémoires* où il présente son délire : *Dr. Jur. Daniel Paul Schreber.*

La lettre qu'il adresse au début de cet ouvrage au professeur Flechsig, son médecin lors de sa première maladie et au début de la seconde, est signée *Docteur Schreber, président de chambre honoraire à la cour d'appel.* Cette lettre ne porte pas de prénom.

Le foisonnement des idées délirantes et la grandeur du texte des *Mémoires* du Président Schreber contrastent avec la pauvreté de quelques poèmes retrouvés par Han Israëls, leur style ampoulé. Ce sont des poèmes de circonstance qu'il écrit à l'occasion de quelque fête familiale : les noces d'argent de sa sœur Anna (1889) donc avant son grand internement, le baptême de sa petite nièce (1904), le quatre-vingt dixième anniversaire de sa mère dont il retrace toute la vie (1905), et le cinquantième anniversaire de sa femme (1907). Le texte des *Mémoires* est signé *Daniel Paul*, les autres sont signés *Paul.*

On pourrait penser que si effectivement le prénom de *Paul* pouvait être celui utilisé en famille pour le distinguer de son frère *Daniel Gustav* (on a retrouvé une lettre de celui-ci, signée *Gustav*, adressée à sa mère le jour de son suicide) celui de *Daniel Paul* aurait été réservé pour les démarches officielles, sauf une exception.

Cependant, outre la lettre citée plus haut, il y a d'autres exceptions.

On retrouve une autre occurrence publique du prénom *Paul*, lorsqu'il présente sa candidature pour les élections au *Reichstag* sous l'étiquette de l'Union des conservateurs et nationaux libéraux.

Dans le *Chemnitzer Tageblatt* du 12 octobre 1884 (journal local où il était vice-président du tribunal de grande instance), il y a un encadré[14] qui se poursuit par les grandes lignes de son programme et qu'il signe : *Paul Schreber, docteur en droit.*

Il est intéressant de trouver également, dans le même journal, quelques jours plus tard ce que Han Israëls appelle « le premier abrégé de la vie de Paul Schreber » et qui commence ainsi :

> Paul Schreber, docteur en droit, naquit à Leipzig, en 1842.

Il y est indiqué qu'il est le fils du médecin bien connu (le *bien connu Dr Schreber* venant s'opposer à l'*inconnu Dr Schreber cf.* ci-dessus) au-

14. Han Israëls, *Schreber, père et fils, op. cit.* p. 181.

teur de la *Gymnastique de chambre*[15] ainsi que de bien d'autres travaux médico-pédagogiques et directeur d'une clinique orthopédique.

Enfin, la notice nécrologique parue dans le Bulletin *Der Freund der Schreber-Vereine,* mentionne le décès de *Herr Dr. Jur. Paul Schreber*[16].

En mettant en série les occurrences des deux prénoms, on peut joindre celui de Daniel Paul à la réussite professionnelle, tandis que celui de Paul semble plutôt lié à la peur de l'échec (sa lettre de report de délai) à l'échec (aux élections), à la médiocrité de ses poèmes.

Pourrait-on aller jusqu'à y voir la marque d'une double personnalité à partir de ce que Schreber écrit dans les *Mémoires*[17] :

> [...] on s'adressait à moi pour me dire que par le passé avait vécu un autre Daniel Paul Schreber, intellectuellement plus doué que moi. Comme il n'y a jamais eu d'autre Daniel Paul Schreber que moi dans la généalogie de la famille, que je connais parfaitement, je me crois justifié de considérer que ce Daniel Paul Schreber là n'est autre que moi-même quand je suis en possession de mes nerfs au complet.

Ce « quand je suis en possession de mes nerfs au complet » ne pourrait-il être entendu comme : quand je suis en possession de mon nom au complet ? Nous remarquons en effet une distinction entre Paul, fragile, privé, et Daniel Paul, le juriste, l'homme capable et reconnu dans sa profession.

Si, selon notre hypothèse, le président Schreber dit qu'il est en possession de ses nerfs au complet quand son nom est complet (lorsque Daniel est compris dans son prénom), notons qu'il se rattache par ce Daniel Paul à la lignée paternelle. En effet, en examinant sa généalogie, on peut remarquer la répétition du prénom Daniel qui, à partir de Johan David (1669-1731) est porté au moins par un des fils de la génération. Si donc le prénom de Daniel Paul renvoie à son père, en revanche celui de Paul évoque sa mère, Pauline. Va-t-on trouver quelque rapport dans l'utilisation de ce prénom « incomplet » et la personnalité de Pauline Schreber ? Étant donné la place que tient le féminin dans le délire du fils, la nécessité d'être transformé en femme, qu'en est-il de la lignée maternelle, ainsi que des femmes de son entourage ?

---

15. D.G.M. *Gymnastique de Chambre,* Bibliothèque d'Ornicar ?, Lyse, Paris, 1981, première traduction en français, G. Masson, Paris, 1883.
16. Han Israëls, *Schreber, père et fils, op. cit.* p. 226.
17. Daniel Paul Schreber, *Mémoires d'un névropathe, op. cit.,* p. 73.

Un autre élément vient compliquer ce jeu de prénoms : c'est le fait que le prénom de Paul était porté également par le Professeur Flechsig, qui s'appelait, Paul Flechsig.

On trouve dans les *Mémoires d'un névropathe* la relation d'un rapport de rivalité entre les familles Schreber et Flechsig. Puis, Schreber écrit :

> J'ai eu dans le corps des fractions de l'âme de chacun d'eux[18].

dans tout un passage où il joue avec les prénoms Paul et Daniel.

Lacan dans « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose[19] » évoque un article de Niederland[20] où il note que ce dernier attire l'attention sur

> la généalogie délirante de Flechsig, construite avec les noms de la lignée réelle de Schreber, Gottfried, Gottlieb, Fürchtegott, Daniel surtout qui s'y transmet de père en fils [...].

Ne pourrait-on penser qu'il ressentait les deux prénoms dans son corps comme le divisant ?

Quelques repères préalables sur les moments de crise de Daniel Paul Schreber

Schreber situe la première de ses deux maladies nerveuses dans le courant de l'automne 1884, la deuxième au mois de novembre 1893 ; il les attribue chaque fois à un surmenage intellectuel, leur donnant ainsi une même origine. Nous n'avons pas de relation par Schreber de sa troisième crise, au mois de novembre 1907, qui se situe après la publication de ses *Mémoires*, en 1903.

D'après les dires de sa sœur Klara, il avait, dans sa jeunesse, des façons hâtives, inquiètes et nerveuses. Il pourrait y avoir déjà eu quelque expression de sa psychose avant ce qu'il appelle sa première maladie.

Plusieurs événements troublants ont déjà jalonné sa vie :
– en 1851, son père reçoit une échelle sur la tête puis, en est-ce la cause ou pas, il se renferme chez lui avec de très violents maux de tête et ne supporte alors que la présence de sa femme.

---

18. Daniel Paul Schreber, *Mémoires d'un névropathe, op. cit.*, p. 36.
19. J. Lacan, *Écrits, op. cit.*, p. 580.
20. *Le cas Schreber, op. cit.*, W. G. Niederland, « Trois notes sur le cas Schreber », p. 74.

– en 1861, au mois de novembre, le 10, Gottlob Moritz meurt, Daniel Paul a dix-neuf ans.
– en 1877, son frère, *Daniel Gustav* se suicide en se tirant une balle dans la tête. Après la mort de son frère il est le seul homme de la famille à pouvoir assurer une descendance à la longue lignée des Schreber et ceci après une longue retenue sexuelle. Voici ce que dit Daniel Paul dans les *Mémoires :*

> Peu d'hommes ont été élevés dans des principes moraux plus sévères que je ne le fus, et peu se seront imposé autant que je le fis, je peux le dire, et notamment dans leur vie sexuelle, une retenue aussi conforme à ces mêmes principes[21].

C'est quelques mois après qu'apparaîtront ses premières crises hypocondriaques au moment même de son mariage avec Sabine Behr, en 1878. Il a trente-six ans, elle en a vingt.

Ce qu'il évoque dans les *Mémoires* ne concerne d'ailleurs pas les toutes premières manifestations de sa maladie, puisque Baumeyer (médecin-chef dans un hôpital près de Dresde qui a pu, grâce à « d'heureuses circonstances », avoir accès au dossier médical de Schreber rendu public dans un article qui s'intitule « Le cas Schreber ») a écrit :

> Avant ses trois crises psychotiques, de toute évidence, depuis des années il souffrait d'idées hypocondriaques. Elles s'aggravèrent au moment de son mariage, en 1878, alors qu'il était âgé de 36 ans. [...] le diagnostic était celui d' « hypocondrie[22] ».

Lacan a critiqué cette formulation d'une hypocondrie qualifiée par certains de pré-psychotique. Pour lui ces manifestations hypocondriaques étaient déjà une révélation de sa psychose.

Sans nous attarder sur les circonstances de sa première et sa deuxième hospitalisation qui sont largement connues – en effet Schreber fait une relation détaillée dans ses *Mémoires* de tous ces événements et il a été largement commenté par un grand nombre d'auteurs – citons ce qui semble un moment déterminant dans le déclenchement de son premier épisode délirant.

En juin 1893, lui est notifiée sa nomination prochaine de Président de chambre à la Cour d'appel du *Land* de Dresde. Il dit que quelques rêves lui vinrent à cette époque, il n'y attacha pas d'importance, mais

21. Daniel Paul Schreber, *Mémoires d'un névropathe, op. cit.*, p. 229.
22. *Le cas Schreber, op. cit.*, p. 190.

un rêve malgré tout le trouble beaucoup (il se demande, à la page 46 des *Mémoires*, si c'est un rêve éveillé ou non) c'est l'idée que

> tout de même ce doit être une chose singulièrement belle que d'être une femme en train de subir l'accouplement,

S'agit-il d'un fantasme ou d'un « phénomène élémentaire » ? Ce sera le fondement même de son délire.

Les femmes de Schreber

Grâce aux travaux de Han Israëls, nous pouvons approcher la personnalité des femmes qui formèrent l'entourage du docteur Schreber.

Ses trois sœurs : l'aînée Anna et les deux plus jeunes : Sidonie et Klara

Anna mariée avec Carl Jung eut six enfants, quatre garçons et deux filles. Anna a toujours habité à côté de sa mère, sauf pendant sept années où elle s'est trouvée éloignée de Leipzig. Elle vécut jusqu'à cent quatre ans et il existe, grâce à elle, de nombreux documents, lettres et interviews qui nous donnent une idée de la vie de la famille. Elle admirait beaucoup son père. Ce qu'elle en dit, lors de conversations rapportées avec les présidents successifs des Associations Schreber, révèle une adoration quasi religieuse. C'est grâce à elle que nous connaissons des détails de l'enfance de Moritz. Tous les gens qui l'ont approchée sont d'accord pour lui reconnaître une personnalité d'une trempe exceptionnelle. Elle a gardé toute sa lucidité jusqu'à la fin de sa vie et était animée d'un profond sentiment religieux.

Sidonie, elle, n'était pas mariée. Elle vécut avec sa mère jusqu'à la mort de celle-ci. On se demande ce qui motive l'étiquette d'hystérique trouvée dans le dossier de Paul Schreber à l'asile de Leipzig-Dösen. On signale simplement que sa santé se détériora à la mort de sa sœur Klara, Sidonie avait soixante-treize ans. On connaît peu de choses d'elle. C'est elle qui a le plus souvent rendu visite à son frère lorsqu'il était à l'asile du Sonnenstein.

Klara, habitant dans une ville plus éloignée, n'allait pas voir son frère, cependant elle est considérée comme ayant été celle qui s'y intéressait le plus, car elle écrivait souvent au directeur de l'asile pour prendre des nouvelles de sa santé. Baumeyer qui a eu connaissance de ces lettres dit qu'elles manifestent un rapport affectueux avec Schreber et qu'elles sont, par leur forme et leur contenu, celles d'une personne

hautement cultivée. Elle s'était mariée, en 1888, à quarante ans, avec un collègue de son frère. Elle était de santé fragile, dit-on. C'était une artiste. On a retrouvé d'elle un tableau de la maison familiale, qui manifeste un don certain pour la peinture. C'est auprès d'elle et de Sidonie, dans la maison familiale, que Schreber viendra se réfugier lorsqu'il sentira venir les premiers signes de sa dernière crise.

La mère de Daniel Paul Schreber

Han Israëls a pu retracer certains traits et détails de la jeunesse de Pauline Haase, grâce au témoignage de la femme d'un de ses petit-fils, qui avait transcrit « de la bouche même » de la grand-mère de son mari, des anecdotes et récits que cette dernière lui faisait dans son grand âge. Nous pouvons penser que ces souvenirs étaient déformés, mais ils étaient le reflet de l'histoire mythique familiale à laquelle Paul avait été soumis.

Je m'appuierai également sur un long poème (435 vers) que Paul Schreber dédie à sa mère pour ses quatre vingt-dix ans, en 1905, et dans lequel il retrace toute sa vie[23]. Les citations qui suivent proviennent de ce texte.

Pauline naquit le 28 juin 1815, à Leipzig, peu après la défaite de Napoléon, dans un immeuble appelé « la Boule Rouge », où avaient vécu quelque cinquante ans auparavant, Goethe et son épouse, ce dont elle était très fière.

Son père était *Rector magnificus* de l'université de Leipzig et fut le maître de Moritz. Sa mère appartenait à une famille ancienne et fortunée et ses deux grand-pères avaient été professeurs également à l'université de Leipzig.

Pauline était très fière de sa famille et parlait souvent du train de vie qu'elle avait connu étant enfant et jeune fille.

Chez les Haase, il y avait outre Pauline, deux autres filles et deux garçons. Peu de renseignements sur les deux frères qui moururent célibataires, vers la cinquantaine. Ses deux sœurs se marièrent, l'une avec un médecin, l'autre avec un propriétaire terrien.

Dans son poème, Paul cite ainsi les lieux où vécut sa mère :

> Ces anciennes demeures [...] elles ont vu les jours heureux de ton enfance.

23. Daniel Devreese, Han Israëls et Julien Quackelbeen, *Schreber inédit*, *op. cit.*, « Eléments nouveaux sur Daniel Paul Schreber », p. 161.

Les enfants sont

voués à l'étude [*ils avaient un précepteur*] aux jeux et aux ris.

On apprend que Pauline a toujours aimé lire. Son fils fait également une description merveilleuse de la dernière demeure des Haase : *Maison princière, Fürstenhaus*. En lisant ce poème et en voyant quelle a pu être l'enfance heureuse de Pauline, on a du mal à l'imaginer soutenir la tyrannie de son mari pédagogue.

On recevait beaucoup chez les parents de Pauline. Ils étaient entourés d'intellectuels et s'intéressaient également à la musique. Mendelssohn, dont Pauline parlera toute sa vie, était vraisemblablement reçu chez les Haase. Elle allait également écouter Schumann et connaissait personnellement Clara Schumann.

Pauline avait 23 ans lorsqu'elle épouse un pauvre *privat dozent*, Moritz Schreber, le 22 octobre 1838.

Amour avait bandé son arc

écrit Paul. Les deux jeunes époux venaient de perdre leurs pères respectifs l'année précédente.

Le 27 juillet 1839 naquit Gustav, le 30 décembre 1840 naquit Anna.

Puis, la famille s'agrandit. La mère de Pauline venant de mourir, les jeunes mariés recueillirent chez eux la jeune sœur de Pauline, Fanny, qui avait quatorze ans. Elle se mariera dix ans plus tard.

Paul évoque ainsi sa propre naissance (1842), dans le poème à sa mère :

Tu avais mis au monde deux marmots,
Un garçon et une fille étaient nés,
Mais la cigogne eut l'audace de revenir
Avant même qu'on y songeât
Et j'apparus, en effet, en personne,
Moi qui compose aujourd'hui ces vers pour toi,
Bien peu digne, en vérité, de tes applaudissements,
Un fripon, qui promet plus qu'il n'en peut donner.

En 1844, Moritz Schreber reprit la clinique orthopédique du docteur Carus, institution privée, dans laquelle seront accueillis sept enfants, des pupilles, comme les appelait le docteur, et sa femme prit en charge leur entretien.

Toute la famille emménagea donc en 1846 dans une énorme bâtisse à la Zeitzer Strasse. Pauline allait y rester jusqu'à sa mort et ses filles,

Klara et Sidonie l'occuperont jusqu'à la démolition de la maison en 1915. Elle devint la maison familiale et le restera après la mort de Moritz. L'achat de la clinique, du terrain, et la construction d'une grande maison ont vraisemblablement été possible grâce à l'héritage dont bénéficia Pauline à la mort de sa mère, en 1841, car Moritz n'avait pas de fortune personnelle. L'année suivant l'installation à la Zeitzer Strasse, naît la dernière de la famille, Klara, le 25 janvier 1848. Contrastant avec les douze premières années de *bonheur parfait*, Paul dans son poème, s'adressant à sa mère, parle de souffrances et de renoncements, pour le *mal chronique* qui rongeait son époux. Puis alors qu'on voyait poindre la guérison :

> Tu fus cruellement frappée et le vis brusquement disparaître.

A propos du mal chronique de son père, il n'évoque pas du tout l'échelle de fer tombée sur la tête de celui-ci. Certains descendants évoquent la possibilité d'un état dépressif. Toujours est-il que Pauline eut affaire à la semi-réclusion de son mari. Sidonie et Klara déclarèrent :

> [...] notre mère sut rester sa fidèle compagne

et Anna :

> La seule à rester près de lui, lorsque les névralgies le torturaient était son épouse[24].

Les maux de son mari étaient si violents qu'elle avait renoncé à toute vie sociale pour assister ce dernier dans ses travaux et s'occuper de ses enfants.

> Père discutait de tout et de n'importe quoi avec notre mère : elle partageait toutes ses idées, connaissait tous ses plans et tous ses projets, elle lisait avec lui les épreuves de ses livres et était sa compagne intime et fidèle en tout[25].

Moritz meurt en 1861 d'une affection abdominale. Anna déclare :

> on peut affirmer avec suffisamment de certitude que la cause de la mort fut une appendicite aiguë[26].

Elle confia également au même interlocuteur

> qu'après sa mort, sa mère, dans sa douleur, détruisit tout ce qui pouvait le rappeler à son souvenir[27].

---

24. Han Israëls *Schreber, père et fils, op. cit.*, p. 101.
25. *Ibid.* p. 122, Han Israëls reprend un texte de William G. Niederland qui cite un témoignage d'Anna.
26. *Ibid.* p. 150.
27. *Ibid.* p. 150.

Pauline rachète à ses enfants leur part du terrain et de l'immeuble du 43-44 Zeitzer Strasse. Elle habitera dans un pavillon construit dans le jardin de cette grande maison.

En 1877, nouveau malheur : Gustav, qui avait trente-huit ans se suicide en se tirant une balle dans la tête. Il avait écrit à sa mère la veille pour lui dire qu'il se rendrait chez elle le lendemain. La cause du suicide, selon les journaux, vient d'une « forte tendance mélancolique ». Klara écrivant au psychiatre de son frère Paul, parle d'une « psychose évolutive » pour Gustav. On avait à l'époque envisagé un internement auquel il n'a pas été donné suite. Il venait d'obtenir à Berlin un poste important de juriste.

Dans le poème, Schreber avance l'épreuve douloureuse de la perte d'un fils et poursuit sans transition avec la maladie de ses enfants :

> Les enfants : malades, toi : fatiguée.

Anna a une maladie d'estomac – Klara passe pour maladive. C'est aussi la seule évocation de sa *grande maladie de nerfs* et de ses hospitalisations.

Pauline a toujours eu ses enfants à proximité. Gustav et Paul avant son mariage revenaient chez leur mère quand leurs fonctions le permettaient. Anna ne vécut que sept ans au loin à cause de la profession de son mari. Klara, mariée à quarante ans revint à la Zeitzer Strasse lorsqu'elle fut veuve. Sidonie ne quitta jamais sa mère. Cependant Franz Baumeyer ne trouve pas de lettre de Pauline dans le dossier de Paul à l'hôpital. Il pense qu'elle n'a jamais écrit à son fils pendant toute la durée de son hospitalisation. Elle n'alla lui rendre visite qu'une fois en sept ans accompagnée de Sidonie, elle était alors déjà très âgée. Herr Troitzsch rapporte comment Pauline avait raconté cette visite, *avec beaucoup d'émotion,* à sa propre mère à lui. Pauline était en villégiature à Wehlen avec sa fille Sidonie et c'est de là qu'elles se rendirent au Sonnenstein. Sur le chemin, son fils vint à leur rencontre, agitant les bras du plus loin qu'il les aperçut. C'était la première fois qu'ils se revoyaient depuis le début de sa maladie[28].

C'est vers sa mère que Paul se réfugiera en sortant de l'hôpital. Il y vivra une année environ avant de rejoindre sa femme à Dresde.

---

28. Han Israëls, *Schreber, père et fils, op. cit.*, p. 202-203.

Pauline demeura une femme active toute sa vie. A plus de quatre-vingts ans elle écrivit une lettre où elle se plaignait de ce qu'une exposition sur la musique allemande accordât trop peu de place à Mendelssohn.

Elle fut nommée membre honoraire de la première Association Schreber (1864). On peut penser qu'elle suivit de très près l'évolution de cette Association à Leipzig, à laquelle vint s'en adjoindre une autre en 1874. Elle rencontrait régulièrement ceux qui dans le cadre des Associations continuaient l'œuvre de son époux et perpétuaient son nom. et fut l'artisan de la mise en acte du désir que Moritz ne put réaliser, de voir ses méthodes d'éducation répandues dans tout le royaume

Sa dernière année fut difficile. Elle était malade et souffrait beaucoup. Elle mourut le 14 mai 1907 à 92 ans. Elle léguait aux Associations Schreber, qui faisaient partie de la Fédération, une somme confortable – 500 marks. Mais le legs était assorti d'une condition : les Associations légataires devaient s'engager à rappeler chaque année, en organisant des manifestations à sa mémoire.

> les services rendus par le docteur Gottlob Moritz Schreber, à la cause l'éducation[29],

C'est ainsi que se constitua l'hagiographie du bon docteur Schreber.

L'épouse de Daniel Paul Schreber

Sabine Behr épousa Daniel Paul Schreber en 1878. Je rappelle qu'elle avait vingt ans, lui en avait trente-six. Elle était issue d'un milieu d'artistes et pour la grande famille bourgeoise qu'étaient les Schreber et les Haase, c'était une mésalliance.

> Elle n'a jamais été acceptée dans la famille

écrit Han Israëls. Une petite fille d'Anna lui a dit qu'elle était persuadée que sa grand-tante venait des *milieux du cirque.*

Voilà ce qu'écrit Sabine dans une lettre, au moment où le projet de sortie de son mari se précisait :

> J'ignore si ma belle-mère souhaite sa venue. Je ne m'en soucierai pas davantage, car on m'attribue toujours de fausses raisons[30].

---

29. Han Israëls, *Schreber, père et fils, op. cit.,* p. 221.
30. *Ibid.* p. 201.

Plusieurs photos de Sabine montrent la transformation d'une jeune fille souriante aux yeux vifs, en une jeune femme au menton empâté. Une dernière photo de famille, où sont tous les Schreber sauf Daniel Paul (c'était vraisemblablement pendant son internement) révèle une femme vieillie.

Il est mentionné dans le dossier de son mari lors de son premier séjour en clinique que sa femme aurait fait deux fausses couches. Baumeyer avance qu'elle en fit quatre pendant leurs huit années de vie commune entre les deux hospitalisations.

Bien que, aux dires de certains petits neveux, elle paraisse de santé robuste, elle était diabétique.

Elle fut également soignée par le docteur Flechsig, médecin de son mari, dont elle conservait la photo sur sa table de travail.

En l'absence de son mari, lors de son séjour à la clinique du Sonnenstein, elle recueillit une fille, Fridoline, fille d'un chanteur d'opéra qu'elle connaissait. Pendant les quelques années où il vivra à son foyer, son mari sera très attentif à cette fille adoptive qui parle ainsi du comportement de son père adoptif :

> C'était une mère pour moi, plus que ma mère.

Baumeyer, signale encore que les lettres qu'écrivait Sabine au directeur de l'asile étaient loin d'avoir la tenue de celles de sa belle-sœur Klara. Elles étaient différentes en forme et en contenu. Voilà ce qu'il écrit :

> Son écriture quelque peu primitive, presque enfantine, est frappante[31].

On peut dire qu'elle a réagi à la maladie de son mari de façon apeurée. Au début, elle va le voir assez souvent. Dans les lettres qu'elle lui adresse, elle semble très préoccupée par l'argent et il y a eu des discussions à ce sujet. Il la menaçait de ne plus lui donner d'argent si elle ne venait pas le voir. Il l'a menacée aussi plusieurs fois de divorcer.

Puis, sous le prétexte d'une maladie de son père, elle va arrêter quelques jours ses visites, ce qui provoque une profonde régression chez son mari. Plus tard, c'est un accouchement de sa sœur qui l'empêche de le recevoir en permission. Elle est très effrayée chaque fois qu'il a une permission et le manifeste dans une lettre où elle demande au directeur de ne pas le faire sortir. Elle refusera de l'accueillir au moment de sa sortie du Sonnenstein et il ira passer une année chez sa mère.

---

31. Franz Baumeyer, *Le cas Schreber, op. cit.*, p. 186.

Elle eut une « attaque d'apoplexie » le 14 novembre 1907 et resta aphasique pendant quatre jours. Peu de temps après Paul manifestait des symptômes qui lui rappelaient sa crise précédente, insomnies, hallucinations. Il eut le sentiment d'être sur le point de faire une rechute et se réfugia chez ses sœurs avant d'être de nouveau hospitalisé jusqu'à la fin de sa vie.

Sabine écrivit au ministère de la Justice pour annoncer la mort de son mari (14 avril 1911) et demander une pension qui lui fut accordée.

Elle mourut au mois de mai de l'année 1912, ayant survécu peu de temps à son mari.

Les femmes dans le déclenchement des deux dernières crises

Schreber raconte dans les *Mémoires*, *l'effondrement nerveux* qui survint à la mi-février 1894 :

> Un effondrement nerveux ultérieur, et qui marqua dans ma vie une période importante, survint autour du 15 février 1894, lorsque ma femme, qui jusque là avait passé quotidiennement plusieurs heures à la clinique et déjeunait même avec moi, entreprit un voyage de quatre jours à Berlin chez son père, pour s'accorder quelque délassement dont en effet elle avait grand besoin. J'étais tombé tellement bas pendant ces quatre jours, qu'au retour de ma femme, je ne voulus la revoir qu'une seule fois, et donnai moi-même cette explication que je ne pouvais souhaiter qu'elle me vit sans cesse tomber plus bas. Les visites de ma femme cessèrent dès lors ; lorsque après un long temps, je la revis parfois [...] je ne crus plus voir en elle un être vivant, mais seulement une de ces formes humaines dépêchées là par miracle, « image humaine bâclée à la six-quatre deux[32] ».

Schreber parle à plusieurs reprises dans son délire du *laisser en plan*, traduction de *mich liegen zu lassen*, qui est la voie trouvée par les rayons divins pour se dégager promptement de la force d'attraction de ses nerfs, éventualité possible que Dieu le *laisse en plan* à cause d'aberrations dans lesquelles il est pris.

---

32. Daniel Paul Schreber, *Mémoires d'un névropathe, op. cit.*, p. 51. A noter que dans la traduction de *Psychoanalytische Bemerkungen über einen autobiographisch beschriebenen fall von paranoia (Dementia paranoides)*, traduction *L'UNEBÉVUE, op. cit.*, »flüchtig hingemachte Männer« est traduit par « des hommes torchés à la va-vite », p. 64 et non « bâclés à la six-quatre-deux ».

Si nous reprenons dans les *Mémoires* le récit que fait Daniel Paul Schreber de l'effondrement qui l'amène à ce grand épisode lors de son deuxième internement, il l'attribue à l'absence de sa femme pendant quatre jours, lorsqu'elle se rend à Berlin chez son père. C'est à ce moment-là qu'il bascule dans la stupeur hallucinatoire et que le monde des humains disparaît pour lui. Il ne reste plus que des hommes *torchés à la va-vite.*

Enfin, la dernière crise, nous l'avons vu, survient à la suite d'une attaque d'apoplexie de Sabine suivie de quatre jours d'aphasie. Elle ne peut plus parler. Schreber est très agité, très inquiet d'une rechute. Son état s'aggrave rapidement.

Remarquons qu'il n'y a pas eu d'épisode confusionnel lors de la *première maladie.* En revanche, on trouve ces deux événements juste avant les deuxième et troisième rechutes.

Dans ces deux cas, pourrait-on dire que Sabine l'aurait « laissé en plan » ? Mais est-ce là le même « laissé en plan », *mich liegen zu lassen* que Schreber craint de Dieu. Rien ne donne la preuve qu'il ait pu dire par exemple « ma femme m'a laissé en plan ». Pourtant je fais l'hypothèse que Sabine était là en mesure de pouvoir masquer le trou du *laisser* en plan de Dieu, le trou de la *Verwerfung.*

Le mois de novembre 1895 marque un tournant capital de l'histoire de sa vie dit-il et un peu plus loin :

> Or, désormais, indubitablement j'avais pris conscience de ce que l'éviration était, que je le veuille ou non, un impératif absolu de l'ordre de l'univers et, à la recherche d'un compromis raisonnable, il ne me restait plus qu'à me faire à cette idée d'être transformé en femme[33].

Par ailleurs, considérons la façon dont intervient le nom Schreber dans les événements qui, en deçà de l'aphasie de sa femme, ont accompagné Daniel Paul Schreber dans ses derniers jours de lucidité.

A la mort de sa mère, la lourde charge de veiller à la bonne exécution des clauses du testament lui incomba. Il était le seul homme, de plus homme de loi, il était donc normal, que cette tâche lui revienne. Il s'agissait pour lui, suivant le vœu de sa mère, de répartir une partie de cet héritage aux Associations fédérées qui portaient le nom de son père et devaient perpétuer ce nom. Certaines de ces Associations étaient réunies en une Fédération, légalement reconnue, d'autres étaient restées

33. Daniel Paul Schreber, *Mémoires d'un névropathe, op. cit.,* p. 150.

en dehors de cette Fédération. Ces dernières, attestant représenter aussi bien que les fédérés le nom de Schreber, réclamèrent donc un legs. Daniel Paul accepta alors de leur verser 200 ou 250 marks, mais il fut interpellé par le président de la Fédération, Siegel, qui lui reprocha d'avoir favorisé des Associations qui n'étaient pas reconnues, lésant ainsi les légataires.

Il répondit alors par une lettre ouverte, signée Dr. jur. Paul Schreber, avec une déclaration, où il tente de se justifier auprès du Président Siegel. On le sent mal à l'aise. Il sera interné quelques jours avant la publication de cette lettre.

Comment reçut-il cette mission où se trouvait mise en jeu la légitimité de porter le nom de son père pour des Associations qui allaient représenter la seule descendance légale puisqu'il était sûr alors de ne plus être père ?

Pauline Schreber avait mis en place sa succession de telle façon qu'elle assurait la promotion, la glorification du nom de Moritz Schreber. Le renom posthume de son mari serait la réalisation d'un désir de Pauline. Serait-ce au détriment de la santé de son fils ? Cette question d'héritage, de désignation des héritiers qui allaient perpétuer le nom de Schreber, renvoyant à la question insistante de Daniel Paul sur la procréation, constitue un facteur essentiel dans ce dernier épisode, au moment où il était « laissé en plan » par sa femme.

Dans les *Mémoires*, si la fonction paternelle, dans son éclatement délirant, nous semble tout à fait au premier plan, l'évocation de sa femme apparaît comme trame tout le long du texte. Quant à sa mère il n'y fait référence que comme lieu d'accueil. Il n'évoque jamais sa relation avec elle. Cependant, sorti de l'asile il lui dédiera un poème. Par ailleurs, retrouvés parmi des bouts de papier griffonnés, lors de son dernier internement, il y a ces quelques mots étranges que l'on a pu déchiffrer sur l'un d'eux :

> Je n'ai pu parler à mes sœurs parce que j'ai été [...] je vois bien avec cela que je (suis) innocent[34].

Les femmes auraient-elles joué un rôle dans le déclenchement des épisodes psychotiques du Président Schreber ?

---

34. Daniel Devreese, Han Israëls et Julien Quackelbeen, *Schreber inédit, op. cit.*, p. 117.

La fabrique du Nom-du-Père

Roland Léthier

EN JUIN 1956, Lacan a apporté un énoncé du transfert qui tient en une phrase[1] :

> Tu es celui qui me suivras

Cette phrase peut s'écrire grammaticalement de deux façons :

> Tu es celui qui me suivras – a, s
> Tu es celui qui me suivra – a

Selon que le verbe suivre, verbe de la proposition relative, s'accorde ou ne s'accorde pas avec le « tu », le sujet de la principale. Le fait qu'il y ait, ou pas, un « s » au verbe « suivra », indique si le verbe est à lire à la deuxième ou à la troisième personne. Cette question d'écriture, avec un « s » ou pas, va donc déterminer le degré de plénitude que le « tu » confère à l'autre. A la phrase : « tu es celui qui me suivras », Lacan donne la dimension d'une élection, d'un mandat, d'un investissement, d'un appel. Alors que dans la phrase : « tu es celui qui me suivra » il y a la tonalité d'une constatation, et même d'une constatation navrée.

La question en jeu dans cette analyse grammaticale concerne ce que Lacan appelle la « personnaison ».

> La présence du tu dans le suivra(s) intéresse la personnaison du sujet auquel on s'adresse[2].

Lacan pose que la relation au signifiant « suivra(s) » détermine l'accent que prendra pour le sujet la première partie de la phrase « tu es celui qui... ».

---

1. J. Lacan, *Les structures freudiennes dans les psychoses,* sténotypie du 13 juin 1956, publié sous le titre *Les psychoses,* Paris, Seuil, 1981, p. 307-320.
2. *Ibid.*

Pour suivre Lacan jusqu'à cette phrase nous allons reprendre le chemin du séminaire *Les structures freudiennes dans les psychoses* et de l'article « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose »[3].

Lacan lisant Freud et Schreber

Pour aborder la lecture du texte de Schreber[4] et de l'étude que Freud avait faite de ce texte[5], Lacan utilise les deux outils qu'il avait mis au point : sa conception du narcissisme appelée stade du miroir, et les trois catégories du symbolique, de l'imaginaire, du réel qu'il avait apportées le 8 juillet 1953. Dans sa lecture de Freud et de Schreber, Lacan ne se situe pas au même niveau, il n'utilise pas les mêmes outils de lecture que Freud[6], mais il conserve la méthode freudienne, la méthode du déchiffrement.

Le premier temps de la lecture de Lacan opère un déplacement par rapport à la lecture de Freud. Il ne s'agit pas de suivre le développement de l'histoire de la libido avec ses avatars : le refoulement, les fixations ; il s'agit de suivre l'histoire au niveau symbolique et le rapport du sujet au signifiant, le rapport de Schreber à la parole.

Nous allons citer trois exemples de ce rapport :

– Schreber est parfois assailli par des paroles qui n'ont pas de sens, pas d'à propos, qui ne sont que des formules, des ritournelles :

> Sacré lascar !
> Ah ! par exemple, fichtre[7]

Pour Lacan, ces paroles imposées, qui n'ont pas de sens, manifestent l'autonomie du signifiant.

– Lacan reprend le phénomène des oiseaux miraculeux que Freud avait identifiés à des jeunes filles[8]. Dans le serinage de ces oiseaux qui ne

---

3. J. Lacan, « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose » *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, pp. 531-583. La première version était parue dans *La psychanalyse*, volume 4, Paris, PUF, 1958.
4. D. P. Schreber, *Denkwürdigkeiten eines Nervenkranken*, Leipzig, Oswald Mutze, 1903. Traduction en français par Paul Duquenne et Nicole Sels : *Mémoires d'un névropathe*, Paris, Seuil, 1975.
5. S. Freud, *Remarques psychanalytiques sur un cas de paranoïa* (Dementia paranoïdes) *décrit autobiographiquement*, *L'UNEBÉVUE*, Paris, E.P.E.L., 1993.
6. J. Allouch, *Freud et puis Lacan*, Paris, E.P.E.L., 1993.
7. D. P. Schreber, *Mémoires d'un névropathe*, *op. cit.*, p. 174.
8. S. Freud, *Remarques psychanalytiques...*, *op. cit.*, p. 33. C'est en soulignant la proximité homophonique entre « jeunes filles » : *Mädchen*, et les « oies » :

comprennent pas le sens des mots qu'ils prononcent et qui sont doués d'une sensibilité naturelle à l'homophonie, Lacan relève, souligne la coordination phonématique propre au signifiant, la mise en équivalence d'éléments comme tels écrits, littéraux.

– Le troisième phénomène, dans le rapport de Schreber au langage, que Lacan analyse, est le phénomène des phrases interrompues et des mots qui manquent dans les phrases.

Pour que Dieu ne le prenne pas pour un idiot et ne le laisse pas en plan, Schreber est contraint de penser nuit et jour sans discontinuer. Il prononce des phrases imposées et interrompues :

– « N'avez-vous pas honte ?...*scilicet* », devant Madame votre épouse.
– « Pourquoi ne le dites-vous pas ? » *scilicet*, à haute voix.
– « Parlez-vous encore ? » *scilicet* « des langues étrangères »[9].

Du phénomène de ces phrases imposées, interrompues et ponctuées par *scilicet*, Lacan va extraire trois éléments :

– Lacan prend très au sérieux ce *scilicet* qui ponctue les phrases interrompues et il le restaurera en créant en 1968 la revue de l'École Freudienne de Paris avec pour titre *Scilicet*[10].

– Il souligne que ce phénomène des phrases dans lesquelles il manque quelque chose se repère au cours de l'histoire de la langue. Dans la langue française au XVII[e] siècle avec les Précieuses par exemple[11].

– Les mots qui manquent dans les phrases interrompues ne sont pas des mots refoulés, mais des mots jamais advenus. Voilà un point d'écart avec la théorie freudienne de la représentation. Il ne s'agit pas de représentation refoulée, il s'agit, dans l'histoire du symbolique, d'un accident, de l'impossible arrivée d'un signifiant, de l'exclusion d'un « signifiant primordial[12] ».

Gänsen, que Freud a fondé son rapprochement entre les oiseaux miraculeux qui répètent des phrases dénuées de sens et les jeunes filles de peu de culture auxquelles on attribue une « cervelle d'oiseau » : »*Vogelgehirn*«.
9. D. P. Schreber, *Mémoires d'un névropathe*, Paris, Seuil, 1975, p. 249, note 114. La traduction française a malencontreusement traduit par « entendez » ce qui avait été écrit : « scil. » par Schreber. Dans l'édition allemande des *Denkwürdigkeiten eines Nervenkranken*, il est écrit dans la note 114 de la page 317 : »*schämen Sie sich denn nicht« scil. vor Ihrer Frau Gemahlin ;*
10. M. Viltard, « Scilicet », *L'UNEBÉVUE* n° 2, Paris, E.P.E.L., 1993, pp. 71-92.
11. J. Lacan, sténotypie des 25 janvier 1956 et 1[er] février 1956.
12. Sténotypie du 15 février 1956.

Pour théoriser ce phénomène, Lacan utilise un mécanisme qu'il trouve « dans quelques recoins chez Freud[13] ». Ce mécanisme exprime le désir qu'une chose passée n'ait jamais existé, c'est une négation puissante qui porte sur le futur antérieur, c'est le « ne (ne discordantiel)...jamais (jamais forclusif) avoir...fait, vécu, existé » que Damourette et Pichon avaient analysé dans leur grammaire[14].

Cette *Verwerfung*, Lacan l'a d'abord traduite par rejet, exclusion, et à la dernière séance du séminaire, le 4 juillet 1956, il propose de traduire *Verwerfung* par forclusion, c'est-à-dire par son acception juridique comme en allemand.

Cette forclusion d'un « signifiant primordial » entraîne un certain nombre de conséquences dans le rapport du sujet au langage :
– Du fait de cette exclusion tous les mots peuvent se mettre à fonctionner de façon automatique sans référence au réel, c'est ce que Clérambault approchait avec la notion d'automatisme mental[15].
– Les mots se mettent à fonctionner entre eux par leurs connexions phonématiques, inévitablement littérales.
– Les mots désancrés de toute visée de signifier envahissent le sujet, ce sont les paroles imposées[16].

Nous avons maintenant les pièces de la machine. Nous utilisons cette référence à la mécanique tout simplement parce que Lacan formule ainsi son avancée :

> ... peut-être après tout, il vous semble étrange que je mécanise ainsi les choses[17]...

---

13. Solal Rabinovitch a fait une étude précise des occurrences de *Verwerfung* dans les textes de Freud, cette étude a été publiée dans les *Cahiers de lectures freudiennes*, n° 23 « Lettres de la folie », Paris, Lysimaque, 1993, p. 225-235.
14. J. Damourette et E. Pichon, *Grammaire et inconscient*, Paris, E.P.E.L., 1993, Supplément à *L'UNEBÉVUE* n° 2, p. 42.
15. D. Arnoux, « La rupture entre J. Lacan et G. Gatian de Clérambault » *in La revue du Littoral* n° 37, Paris, E.P.E.L., 1993, p. 90 et « Portrait de l'anidéisme en signifiant » (Colloque de Cerisy, août 1994). Lors du séminaire du 31 mai 1956, Lacan le formule ainsi : « Car enfin, bien sûr, tous les traits du mécanisme se lisent au niveau de ce que Clérambault a détaché sous le nom des phénomènes élémentaires de la psychose. »
16. J. Lacan, *Le sinthome*, séance du 17 février 1976 : « ...comment est-ce que nous ne sentons pas, tous, que les paroles dont nous dépendons nous sont en quelque sorte imposées ? C'est bien en quoi ce qu'on appelle un malade va quelquefois plus loin que ce qu'on appelle un homme normal ».
17. J. Lacan, sténotypie, séance du 13 juin 1956.

de plus, en introduction à la séance du 11 avril 1956, Lacan cite une phrase de Cicéron extraite de *De natura Deorum* :

> *Ad usum autem orationis, incredibile est, nisi diligenter attenderis, quanta opera machinata natura sit.*
> A propos de la pratique de la langue, il est incroyable, si vous vouliez prendre garde diligemment, à quel point sa machinerie est compliquée[18].

Lacan ajoute : « Il s'agit, en effet, de ce que Freud a laissé dans la structure des psychoses, c'est pour cela que nous les qualifions de freudiennes[19] ».

En particulier, il soutient la structure toujours maintenue par Freud du complexe d'Œdipe.

> Si le complexe d'Œdipe, qui est une chose dont l'ordre, le degré d'élaboration est essentiel à la normativation sexuelle, et c'est pour autant qu'il introduit, comme tel et nommément, le fonctionnement du signifiant comme tel dans la conquête du dit homme ou femme, si le complexe d'Œdipe n'est pas l'introduction du signifiant, je demande qu'on m'en donne une définition quelconque[20].

Par étapes

La transmission, par Lacan, de son avancée concernant *Les structures freudiennes dans les psychoses* va se faire en deux temps :
– La transmission orale au cours du séminaire de 1955-1956.
– La transmission écrite dans l'article « D'une question préliminaire... ».

En exergue de l'article (dans la deuxième version parue dans *Ecrits*) Lacan annonce :

> Cet article contient le plus important de ce que nous avons donné à notre séminaire pendant les deux premiers trimestres de l'année d'enseignement 1955-1956, donc le troisième en restant excepté. Paru dans *La Psychanalyse*, vol. 4[21].

Or la lecture « D'une question préliminaire... » ne confirme pas complètement l'annonce de Lacan :

---

18. Traduction au plus près de la littéralité faite aimablement par Madame Dudouyt.
19. J. Lacan, *Les psychoses, op. cit.*, p. 207. Séance du 11 avril 1956.
20. J. Lacan, établissement à partir de la sténotypie de la séance du 11 avril 1956.
21. J. Lacan, « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose » *Ecrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 531.

En effet des éléments importants apportés à partir du 11 avril 1956 (première séance du troisième trimestre) sont contenus dans l'article, notamment « nom du père[22] » arrive au cours de cette séance.

Pour essayer de situer ce que recouvre cet exergue, nous allons reprendre l'affaire en amont.

Dans le recueil *Écrits,* un seul article n'est pas de Lacan. Au cours du séminaire du 10 février 1954, Jean Hyppolite, à la demande de Lacan, a présenté un « Commentaire parlé sur la *Verneinung* de Freud[23] ». Ce commentaire est encadré par une introduction et une réponse de Lacan[24]. Le statut d'exception donné à ce commentaire n'est pas sans rapport avec son contenu. Jean Hyppolite analyse avec une extrême finesse le petit texte de Freud[25] et progressivement il en déplie la structure. Il commence par remettre en cause la traduction française du titre, tout en notant que cela lui a été soufflé par le Dr. Lacan[26]. Il arrive à cette formule frappante : « C'est là le résumé : on ne trouve dans l'analyse aucun "non" à partir de l'inconscient [...][27]. »

Dans sa réponse à ce commentaire de Jean Hyppolite, Lacan positionne la *Verwerfung.*

> Le procès dont il s'agit ici sous le nom de *Verwerfung* et dont je ne sache pas qu'il ait jamais fait l'objet d'une remarque un peu consistante dans la littérature analytique, se situe très précisément dans l'un des temps que M. Hyppolite vient de dégager à votre adresse dans la dialectique

---

22. Nous écrivons « nom du père » avec des minuscules car, à notre connaissance, l'apparition des majuscules date de l'article « D'une question préliminaire... ». Lacan avait écrit une première fois le *nom du père,* en italiques, dans le discours de Rome (*Écrits,* p. 278) : « C'est dans le *nom du père* qu'il nous faut reconnaître le support de la fonction symbolique qui, depuis l'orée des temps historiques, identifie sa personne à la figure de la loi. » Après l'article de 1958, le « Nom-du-Père » sera toujours écrit par Lacan avec des majuscules et des tirets, sauf une fois (*cf.* Annexe). On pourra lire une étude sur cette question de « La forclusion localisée » dans : Jean Allouch, *Lettre pour lettre,* Toulouse, Érès, 1984, pp. 228-239. Se reporter également à l'annexe en fin d'article.
23. J. Lacan, *Écrits, op. cit.,* p. 879.
24. J. Lacan, « Introduction au commentaire de Jean Hyppolite sur la *Verneinung* de Freud » et « Réponse au commentaire de Jean Hyppolite sur la *Verneinung* de Freud », *Écrits, op. cit.,* p. 369-380, et 381-399.
25. S. Freud, *Die Verneinung,* Imago, IX, 1925. Traduction française : Laplanche J., « La Négation » *in Résultats, idées, problèmes,* II, PUF, 1985.
26. *Écrits,* p. 879. *Die Verneinung* est à traduire « la dénégation » et non « La négation », d'ailleurs Lacan exploitera à plaisir ce »*ver*«, il ira ainsi jusqu'à Prévert !
27. J. Lacan, *Écrits, op. cit.,* p. 887.

> de la *Verneinung* : c'est exactement ce qui s'oppose à la *Bejahung* primaire et constitue comme tel ce qui est expulsé.
>
> [...]
> La *Verwerfung* a donc coupé court à toute manifestation de l'ordre symbolique, c'est-à-dire à la *Bejahung* que Freud pose comme le procès primaire où le jugement attributif prend sa racine[28]...

Pour appuyer sa thèse, Lacan va prendre deux exemples : l'hallucination et l'*acting-out.*

La mise en place de la *Verwerfung,* telle qu'elle est reprise dans ces deux exemples, est liée à la conception de l'analyse et à la part qui est donnée à l'analyste dans le transfert lorsque un signifiant primordial est *verworfen.*

L'étape suivante[29] dans le séminaire de 1955-1956, établit une jonction entre ce signifiant *verworfen* et le « nom du père ». Le développement repart de la question de l'hallucination. Lacan n'hésite pas à dire qu'il faut « collaborer à sa résistance » [celle du patient] (comme si collaboration et résistance étaient du même bord !). Il engage à essayer une « entreprise insensée » et il parle d'un cas de « délire à deux », mère et fille. Lacan fait le récit d'une de ses présentations au cours de laquelle il a réussi à faire dire à une jeune fille paranoïaque le fin mot de l'histoire : la jeune fille en croisant un « mal élevé » dans le couloir, lui avait dit « je viens de chez le charcutier » et il lui a répondu « truie[30] ». C'est le seul cas (ce cas de délire à deux) qui sera repris dans l'article « D'une question préliminaire... ».

A partir de cet exemple, Lacan développe les distinctions et les combinatoires entre : A, a, a', S.

Lacan reprend alors la connexion qu'il a faite la semaine précédente[31] entre la *Verwerfung* et le nom du père :

> Qu'est-ce qui se passe quand la vérité de la chose manque, quand il n'y a rien pour la représenter dans sa vérité, quand par exemple le registre du père, dans sa fonction essentielle, dans ce qui fait qu'il est pensé comme père avec toutes les connotations que ce terme implique [...], eh bien qu'est-ce qui se passe, si cela est pensable, un certain déficit, un

28. J. Lacan, *Écrits, op. cit.*, p. 387.
29. Séminaire du 11 avril 1956.
30. Séance du 7 décembre 1955.
31. Séance du 11 avril 1956. Cette date sera citée à deux reprises dans « L'étourdit », *Scilicet* n° 4, Paris, Seuil, 1973, pp. 15 et 40.

> certain trou, un certain manque s'est produit quelque part [dans ce registre du père][32] ?

Pour illustrer son propos, il utilise l'image du tabouret :

> Tous les tabourets n'ont pas quatre pieds. Il y en a qui tiennent debout avec trois. Je vous assure que pour la plupart des gens dans notre monde moderne, les points d'appui sont excessivement réduits. Dès qu'on est arrivé à des tabourets sur trois pieds il n'est plus question qu'il en manque un seul car les choses vont tout de suite très loin. C'est peut-être tout simplement de cela qu'il s'agit. Il s'agit de savoir ce qui se passe quand un sujet confronté à un certain carrefour de son histoire biographique avec une chose qui existe là depuis toujours – pour laquelle nous [nous] sommes, en suivant ces choses à la trace, contentés de la notion de *Verwerfung* – [à] savoir qu'il peut y avoir au départ pas assez de pieds pour le tabouret et puis qu'il tienne quand même un certain moment[33].

Dans sa façon de transmettre, Lacan mettrait-il concrètement en acte le contenu même de sa thèse en présentant un tabouret à deux pieds sur trois : « [...], donc le troisième en restant excepté » ?

Effectuation transférentielle

L'écriture de l'article qui reprend une partie du séminaire est datée (décembre 1957-janvier 1958).

« D'une question préliminaire... » arrive au moment où Lacan peut produire l'écriture mathématisée de la métaphore paternelle (15 janvier 1958). Si l'article comme l'énonce Lacan, « contient le plus important de ce que nous avons donné... », il en contient plus, il tient compte de ce qui a été avancé dans *La relation d'objet,* et dans le premier trimestre du séminaire *Les formations de l'inconscient.* De plus, en même temps, il en contient moins, puisque Lacan a précisé que le troisième (trimestre du séminaire) en restait excepté. L'hypothèse que nous allons développer concerne ce qui est resté excepté et qui donc n'est pas marqué de l'indice « préliminaire ».

A partir de là, et avec ce qu'il appellera sa « linguisterie[35] », Lacan va traiter de façon champollionesque et topologique les phrases :

---

32. Séance du 18 avril 1956.
33. *Ibid.*
34. J. Damourette et E. Pichon, *Grammaire et inconscient, L'UNEBÉVUE* n° 2, Paris, E.P.E.L., 1993, p. 67
35. Séminaire *Encore,* sténotypie du 19 décembre 1972.

Tu es celui qui me suivra partout
Tu es celui qui me suivras partout

Au cours de ces dernières séances du séminaire une question brûlante à traiter est « la question particulièrement présentifiée par la structure même et par la phénoménologie de la psychose, qui est ce qu'il faut nous représenter de l'autre, cet autre dont je vous ai montré jusqu'ici la duplicité entre l'autre imaginaire et l'Autre, grand A ».

Ces deux phrases vont être utilisées, triturées, planifiées (mises en plan), pour situer « les rapports du tu, comme corps étranger, et l'assomption ou non par le sujet, l'épinglage, le capitonnage, le poids, la prise du sujet par un signifiant ». En même temps ces deux phrases sont directement adressées au public du séminaire, elles énoncent ce que Lacan peut attendre de ce public, il les module de la « constance à la fidélité ».

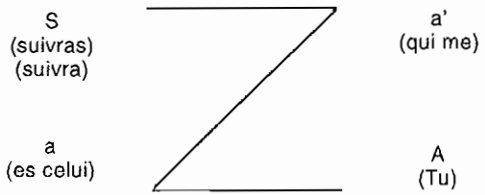
1er temps :
« Tu es celui qui me suivras partout » manifeste une « élection », un « mandat », une « dévolution », un « investissement », (registre du sacrement, de la délégation).
« Tu es celui qui me suivra partout » manifeste une « constatation », une « constatation navrée », (registre de la persécution).

2e temps :
Le rapport du sujet au signifiant, le rapport du « tu » au « suivra(s) » dépend du degré de présence qui est donné au « tu » dans le « suivra(s) », cette présence est « quelque chose qui intéresse la personnaison du sujet auquel on s'adresse ».
De plus, celui qui dit « tu » va être visé par la réponse de l'autre. [...]

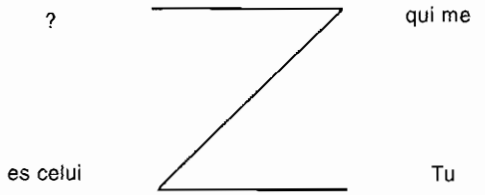
> L'importance de ces distinctions est celle-ci : le changement d'accent, c'est-à-dire [celui] que le « tu » donne à l'autre, qui lui confère sa plénitude, et qui est aussi bien celle dont le sujet reçoit la sienne, est essentiellement lié au signifiant.
> [...]
> « Que va-t-il se passer quand le signifiant dont il s'agit est évoqué mais fait défaut ? »

3e temps :
Cette question va, alors, être abordée avec le schéma $\mathcal{L}$:
« Il suffit maintenant de faire notre formule se recouvrir avec le schéma

que nous avons donné autrefois pour être celui de la parole, dans ce sens qu'elle va du S au A[36]. » Lacan définit les places ainsi :



« Que va-t-il se passer quand le signifiant dont il s'agit est évoqué mais fait défaut ? »



> C'est précisément dans la mesure où c'est ce signifiant qui est appelé, qui est évoqué, qui est intéressé, que surgit autour de lui l'appareil pur et simple de relation à l'autre, le bredouillage vide du « tu es celui qui me... », qui est le type même de la phrase qu'entend le Président Schreber, et qui est celui qui, bien entendu, nous produit cette présence de l'Autre d'une façon d'autant plus radicalement présente, et d'autant plus radicalement Autre, d'autant plus absolument Autre, qu'il n'y a rien qui permette de le situer à un niveau de signifiant auquel le sujet, d'une façon quelconque, s'accorde.
> [...] il se produit une véritable *Zersetzung*, il sera laissé à sa décomposition[37].

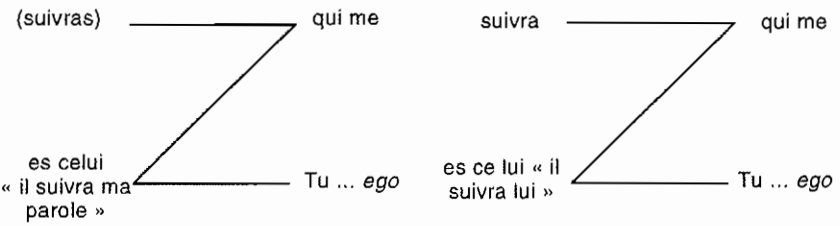
Avant d'arriver à formuler quelle est la signification que Schreber approche et qui va le plonger dans le crépuscule et la dissolution de son rapport à l'Autre, la décomposition va être effectuée par Lacan dans l'analyse de chaque terme de la phrase :

> « Tu es celui qui me suivra(s)[38] ».

36. Séance du 13 juin 1956.
37. Séance du 13 juin 1956.
38. Séance du 20 juin 1956.

1.– Le « tu » de celui qui énonce la phrase et qui, en retour, va lui revenir comme un positionnement de son « je » puisque c'est de celui qui reçoit la phrase que va dépendre le fait que « suivra » s'écrira avec un « s » ou pas. Le « tu » énonciateur est donc en suspens d'un « je » plus ou moins présent qui lui sera attribué. Le « tu » énonciateur est soutenu, dit Lacan dans cette même séance, par un *ego,* qui le formule, qui est au-delà de ce « tu », qui le soutient et en même temps « ne peut jamais être tenu pour complètement le soutenir ».
La combinatoire est un tantinet complexe, car de chaque positionnement va dépendre la suite de l'enchaînement : sa tonalité de « délégation » ou de « persécution », et le mode de présence des sujets.
La position de cet *ego* qui soutient le « tu » qui parle, le plus ou moins de présence, d'intensité de cet *ego* entraîne, a pour consécution le fait de donner à l'autre qui est appelé une présence, et même une existence différente.

Ces deux cas peuvent se dessiner ainsi :



Le positionnement du « tu » par rapport à l'*ego* qui le soutient, entraîne, l'écriture de « celui » ou « ce lui » et le mode d'existence du sujet, et même des sujets (c'est celui qui reçoit la délégation ou la constatation qui sanctionne l'allure de l'énonciation, ce qui soutient le « tu »[39]).

2.– La question de l'existence passe par la conception du verbe « être » dans la culture. Or le Dieu de la tradition judéo-chrétienne, n'est pas le même que le Dieu de la tradition grecque[40]. Le Dieu d'Aristote ne

39. Dans l'article « D'une question préliminaire... », Lacan remarque « [...] l'absence étonnante dans cette relation du *Du,* nous voulons dire du Tu, dont certaines langues réservent le vocable (*Thou*) à l'appel de Dieu et à l'appel à Dieu, et qui est le signifiant de l'Autre dans la parole » (Jacques Lacan, *Écrits, op. cit.*, p. 575-576).
40. M. M. Chatel, « De la déchéance, le tragique « moderne », et Marjolaine Hatzfeld, « Variations sur le thème tragique dans *L'éthique de la psychanalyse* » *in La revue du Littoral* n° 36, Paris, E.P.E.L. 1992.

s'annonce pas de façon verbale, il est quelque part dans la sphère étoilée, il est « celui qui est ».

Le fondement mental dans la culture judéo-chrétienne est lié à cette profération de Dieu : « Je suis celui qui suis[41] ». Ce mode d'existence de Dieu intéresse, marque autant l'existence de tout sujet que son rapport à l'Autre absolu puisque ce Dieu est un Dieu caché qui ne dévoile en aucun cas son visage. Le verbe « être » sous sa forme « tu es », ne peut être marqué que de perplexité autant pour celui qui l'énonce que pour celui qui le reçoit du fait de l'agrafage de l'existence à la parole proférée. La catégorie du signifiant, élément matériel du langage, élément dernier sans signification, sans image devient l'opérateur « mécanique » dans la structuration, la construction des rapports entre les sujets.

De ce fait, la question de la procréation, du signifiant « procréation » n'est pas liée à la réalité du « être mère »[...], « il faut que la notion être père ait été, d'une façon quelconque, portée à l'état de signifiant premier par un travail qui s'est produit ailleurs[42]... ».

3.– Cet ailleurs concerne ce qui s'opère dans la machinerie compliquée de la langue, et, en particulier, comment cette machinerie peut produire de l'autre et de l'Autre.

Dans la phrase « tu es celui qui me... », le « tu » pris en tant que signifiant, en tant que ponctuation qui « hameçonne » l'autre, fixe l'autre en un point de la signification. Dans la relation d'ostension que le « tu » provoque, l'autre peut être pris comme un « toi » parmi d'autres : « c'est toi qui... », moyennant quoi, le réglage imaginaire ainsi promu constitue une relation d'exclusion réciproque :

Cette relation a été exemplairement décrite par l'inventeur de la méthode de la paranoïa critique.

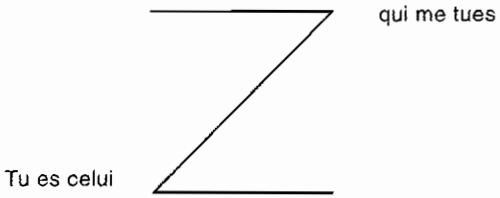
Durant l'été 1929, Paul et Gala Eluard rendirent visite à Salvador Dalí à Cadaquès. Dalí venait de peindre *Le jeu lugubre* et il avait entrepris *L'accommodation des désirs*. En septembre, les amis surréalistes de Dalí étaient repartis à Paris, Gala était restée seule à Cadaquès.

> Gala commençait à faire des allusions répétées à « quelque chose » qui devait se passer entre nous « inévitablement », quelque chose de très décisif, de très important pour nos rapports. Mais pouvait-elle compter sur mon état nerveux qui, loin de se normaliser, se paraît de tous les

41. Ancien testament, Exode, III – 14.
42. Sténotypie du 20 juin 1956.

oripeaux les plus voyants de la folie ? D'ailleurs mon état la gagnait et entamait aussi son équilibre.
Au cours d'une promenade en face de la mer, Dali demanda à Gala :
– Que voulez-vous que je fasse ?
L'émotion l'empêchait de parler [...] Alors, desserrant ses dents, elle me dit d'une petite voix enfantine :
– Si vous ne voulez pas le faire, vous ne le direz à personne !
[...] Je rejetai en arrière la tête de Gala, la tirant par les cheveux, et lui commandai hystériquement :
– Dites-moi maintenant ce que vous voulez que je vous fasse ?
– que vou-lez-vous-que-je-vous-fas-se ?
L'expression de son visage devint dur et tyrannique.
– Je veux que vous me fassiez crever !
Aucune interprétation au monde ne pouvait changer le sens de cet appel qui disait exactement ce qu'il voulait dire.
– Allez-vous le faire ? demanda-t-elle encore.
– Allez-vous le faire ?
Je la serrai dans mes bras et répondis solennellement :
– Oui !
Et je l'embrassai de nouveau violemment pendant qu'une voix intérieure répétait en moi : « Non, non je ne la tuerai pas ! ».
[...]
Gala me détacha de mon crime et guérit ma folie. Merci ! je veux t'aimer. Je t'épouserai[43].

Ce registre de la « tutoïté » ne produit pas de l'Autre comme tel, c'est le plan « où notre moi c'est l'autre » et où l'objet de notre amour n'est que nous-mêmes, c'est le « tu es celui qui me tues »[44]. »



Ce niveau de relation a été commenté par Freud dans le registre de la relation homosexuelle.

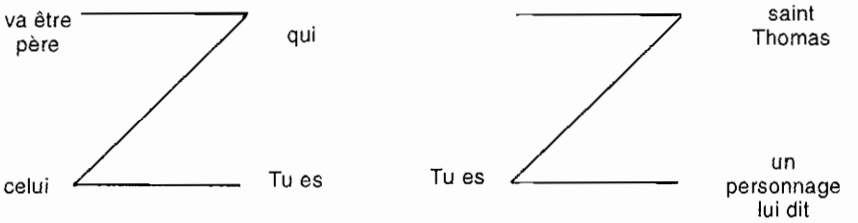
A ce moment-là (27 juin 1956), le chemin sur lequel avance Lacan est balisé par ce qui a été reconnu chez Schreber de sa descente à

43. S. Dalí, *La vie secrète de Salvador Dalí*, Paris, La table ronde, 1984, p. 187-191.
44. Sténotypie du 27 juin 1956.

l'étage de la relation duelle, mortelle, à l'étage de « l'assassinat d'âmes ».

Une présentation de malade va permettre de boucler la question.

> J'ai montré dans une de mes présentations de malade, un antillais qui montrait dans son histoire familiale la problématique de l'ancêtre originel. C'était le français qui était venu s'introduire là-bas, qui avait eu une vie extraordinairement héroïque – une sorte de pionnier – mêlée de hauts et de bas extraordinaires de la fortune, qui était devenu l'idéal de toute la famille. Ce personnage lui-même très déraciné, du côté de Détroit, où il menait une vie d'artisan assez aisé, se voit littéralement un jour en possession d'une femme qui lui annonce qu'elle va avoir un enfant. On ne sait pas s'il est de lui, mais on sait très exactement que c'est dans le délai de quelques jours qu'éclatent, à ce moment là, les premières hallucinations de ce personnage. C'est dans la mesure où on lui annonce « tu vas être père », que quelque chose se produit, qu'un personnage apparaît qui lui dit : « tu es saint Thomas ».



La démarche de Lacan, le 27 juin 1956, consiste à repérer ce qui fait passer de l'étage triangulaire à l'étage de la relation duelle évanouissante pour le sujet. Avec la tradition portée par la culture et avec la théorisation de Freud, il élabore ce mécanisme en deux temps :

1.– Le signifiant « être père » est appelé à un endroit où il est irrecevable, car *verworfen*, par structure.

2.– Cet appel renvoie le sujet à l'étage inférieur, à l'étage de la relation duelle imaginaire et là se développent les phénomènes liés à la nudité du signifiant : l'automatisme mental, qui confirme le rapport privilégié du signifiant à la structure.

Lacan reprend cette présentation (le 4 juillet 1956) pour confirmer cliniquement sa thèse. Il reparle de ce personnage :

> Tout le monde, justement, était pour lui suspendu dans une sorte d'état d'artifice dont il définissait fort bien, en effet, les coordonnées exactement comme ça. Il s'était aperçu que le signifiant dominait de beaucoup l'existence des êtres et qu'après tout son existence à lui paraissait en fin de compte beaucoup moins certaine que n'importe quoi d'autre qui se

présentait devant lui avec une certaine structure signifiante. Il le disait tout crûment, carrément, comme ça. Vous avez remarqué que je lui ai posé la question : « Quand est-ce que tout ça a commencé, pendant la grossesse de votre femme ? Il a été un petit peu étonné pendant un certain temps, après il a dit : « Oui, c'est vrai, je n'y avais pas pensé ».

La présentation dépliée de cette partie du séminaire (celle « exceptée » de la publication, non marquée par l'indice « préliminaire »), permet d'apercevoir que :
– Le schéma $\mathcal{L}$ s'avère trop rigide pour recevoir, pour situer les productions de la folie.
– L'inscription de la phrase « tu es celui qui me suivra(s) » sur ce schéma qui laisse embrouillées les places de S et A, ouvre à ce qui s'appellera « transfert psychotique[45] ».

Pas sans suite

La « forclusion du Nom-du-Père » n'est pas un concept mais aura été un temps d'écriture qui a permis :
– d'isoler l'autonomie et le fonctionnement littéral et automatique du signifiant,
– de caractériser la particularité structurale du champ des psychoses tout en lui donnant une portée générale,
– de porter le procès de subjectivation sur le plan de l'inscription transférentielle et non plus dans une évolution de la relation objectale.

Il se trouve que Lacan ne s'en tiendra pas à cet énoncé dont le caractère religieux a parfaitement fonctionné puisque cette formule est devenue pour un grand nombre un véritable commandement :

« la psychose c'est la forclusion du Nom-du-Père ».

Lacan fera travailler littéralement cette formule.

Le 20 novembre 1963, il l'écrit : *Les Noms-du-Père*, un pluriel pour une séance unique, il fait alors jouer le pluriel et le singulier. Il n'y a eu, en effet, qu'une seule séance du séminaire intitulé *Les Noms-du-Père*[46].

---

45. J. Allouch, « Il y a un transfert psychotique », *Littoral* n° 21 – Identité psychotique, Toulouse, Érès, 1986.
46. « Cette place du Dieu-le-Père, celle que j'ai désignée comme le Nom-du-Père et que je me proposais d'illustrer dans ce qui devait être ma treizième année de séminaire (ma onzième à Sainte-Anne), quand un passage à l'acte de mes collègues psychanalystes m'a forcé d'y mettre un terme, après sa première leçon. Je ne reprendrai jamais ce thème, y voyant le signe que ce sceau ne saurait être encore levé pour la psychanalyse. » J. Lacan, « La méprise du sujet supposé savoir », *Scilicet* n° 1, Paris, Seuil, 1968, p. 39.

En 1973, il écrit *Les non-dupes errent.*

Le 11 février 1975, dans le séminaire *R.S.I.*, Lacan situe les Noms-du-Père comme la quatrième consistance du nœud borroméen à quatre[47].

> C'est bien parce que des choses m'intéressaient depuis longtemps, quoique je n'avais pas encore à cette époque trouvé cette façon de les figurer, que j'ai commencé *les Noms-du-Père.* Il y a en effet plusieurs façons d'illustrer, d'illustrer la manière, la manière dont Freud, comme c'est patent dans son texte, ne fait tenir la conjonction du symbolique, de l'imaginaire et du réel que par les Noms-du-Père[48].

Cette nouvelle formulation propose un arrimage, non plus articulé par le signifiant et au moins un déterminatif, mais par une configuration à plusieurs.

La difficulté, pour tout sujet, d'élaborer la localisation, la place de l'altérité, à propos de laquelle Lacan avait situé la raison avec le mécanisme de la « forclusion du Nom-du-Père » est ici autrement lue et résolue.

Dans le même mouvement, avec la chute des majuscules le père a perdu ses lettres de noblesse, il est passé du singulier au pluriel, et Lacan propose des ficelles techniques[49]. La place de l'analyste est alors élaborée topologiquement et suppose une fabrique.

Enfin le 13 avril 1976, avec *le sinthome*[50], Lacan libère de façon paradoxale le Nom-du-Père :

---

47. Entre le 13 janvier 1975 et le 11 mai 1975, Lacan a nommé la quatrième consistance de 16 façons différentes.

48. J. Lacan, *R.S.I.*, séminaire inédit du 11 février 1975, sténotypie.

49. Conformément au titre de cet article, il y a une fabrique à faire : Au bazar, prendre quatre fils pour scoubidou, trois de vingt centimètres et un de trente centimètres. Les prendre de couleurs différentes. Au tabac acheter un petit briquet. Avec les trois fils de vingt centimètres, faire trois cercles en soudant les deux extrémités avec la flamme du briquet. Superposer les trois ronds ainsi obtenus en les décalant légèrement et en les disposant comme une étoile à trois branches. Les trois ronds étant superposés ainsi,

– _____1 (vert)
– _____2 (bleu)
– _____3 (rouge)

avec le quatrième fil (noir), faire l'opération suivante : passer sur le vert, sous le rouge, sur le vert, sous le bleu, sur le vert, sous le rouge, sur le vert, sous le bleu et souder les deux extrémités du quatrième fil avec la flamme du petit briquet. Vous obtenez le nœud à quatre tel que Lacan l'a refait le 18 février 1975, car le 11 février il s'était trompé.

N.D.R.L. Il est possible de ne pas faire cela, comme il est possible de croire au Bon Dieu.

50. J. Lacan, *Le sinthome*, séminaire du 13 avril 1976.

> Supposer le Nom-du-Père, certes, c'est Dieu. C'est en cela que la psychanalyse, de réussir, prouve que le Nom-du-Père, on peut aussi bien s'en passer. On peut aussi bien s'en passer à condition de s'en servir.

Le cheminement du Nom-du-Père dans l'élaboration de Lacan n'est pas continu ni homogène.

ANNEXE

Liste chronologique des écrits de Lacan dans lesquels on trouve « nom du père » et « Nom-du-père »

Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse

Conférence prononcée au congrès de Rome les 26 et 27 septembre 1953. Publiée dans *La Psychanalyse I,* Paris, P.U.F. 1956, et dans *Écrits,* Paris, Seuil, 1966, p. 278.

« C'est dans le *nom du père* qu'il nous faut reconnaître... ».

Le mythe individuel du névrosé

Collège philosophique de Jean Wahl, 1953.

Texte corrigé par J. A. Miller et revu par Lacan, publié dans *Ornicar ?* n°17-18, 1979.

« Il faudrait que le père ne soit pas seulement le *nom-du-père,* mais qu'il représente dans toute sa plénitude la valeur symbolique cristallisée dans sa fonction. »

D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose

Article publié dans *La Psychanalyse IV,* 1958, et dans *Écrits,* 1966, pp. 553-556-557-558-563-575-577-578-579-580-582-583.

A chaque fois écrit « Nom-du-Père ».

Propos directifs pour un congrès sur la sexualité féminine

Université d'Amsterdam, 5-9 septembre 1960.

Publié dans La psychanalyse VII, 1964, et dans *Écrits,* 1966, p. 729.

« [...] de leur provenance que suppose le Nom-du-Père. »

Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien

Communication au colloque de Royaumont sur « La dialectique » du 19 au 23 septembre 1960.

Publiée dans *Écrits,* p. 812 et note 1.

Du »Trieb« de Freud et du désir du psychanalyste

Colloque « Technique et casuistique », Université de Rome, 7-12 janvier 1964.

Publié dans *Archivio di Filosofia Tecnica,* Padova, Cedam, 1964, et *Écrits,* p. 852.

« Mais Freud nous révèle que c'est grâce au Nom-du-Père que l'homme ne reste pas attaché au service sexuel de la mère ».

La science et la vérité

Leçon d'ouverture du séminaire *L'objet de la psychanalyse,* le 1er décembre 1965.

Publiée dans *Les cahiers pour l'analyse* n° 1, janvier 1966, et dans *Écrits*, pp. 874-875.
« Nous avions mis en réserve le Séminaire que nous avions annoncé pour 1963-64 sur le Nom-du-Père... ».

D'un syllabaire après coup

Petit texte daté de 1966, placé à la suite de l'article « Sur la théorie du symbolisme d'Ernest Jones » rédigé à Guitrancourt, janvier-mars 1959 et publié dans *la Psychanalyse V*, 1960, puis dans *Écrits* (p. 722).
Nous trouvons là, par écrit, la seule occurrence après 1958 de « nom du père » écrit en minuscule et sans tirets : « la mort, le désir, le nom du père. ».

La méprise du sujet supposé savoir

A l'institut français de Naples, le 14 décembre 1967.
Publié dans *Scilicet 1*, 1968, p. 39.
« Cette place du Dieu-le-Père, c'est celle que j'ai désignée comme le Nom-du-Père... »

L'étourdit

Beloeil, le 14 juillet 1972
Publié dans *Scilicet IV*, 1973, pp. 14-16.
« C'est là que le Nom-du-Père, a faire lieu de sa plage, s'en démontrait le responsable selon la tradition. »

L'éveil du printemps

1er septembre 1974.
Publié dans le programme du Festival d'automne, *A propos de l'éveil du printemps*, Paris, Christian Bourgois éditeur, 1974, dans *L'éveil du printemps, tragédie enfantine*, Paris Gallimard, 1974, dans *Bulletin de l'association freudienne* n°2, 1983, dans *Ornicar?*, n° 39, 1986.
« [...] : soit de leur dire que parmi Les Noms-du-Père, il y a celui de l'homme masqué. »

P.S. : l'établissement de cette liste a été grandement facilité par l'étonnante machine de Denis Lécuru, *Citations d'auteurs et de publications dans l'ensemble de l'œuvre écrite*, Paris, E.P.E.L., 1994 (Thésaurus Lacan, vol. I), ainsi que par Joël Dor, *Nouvelle Bibliographie des travaux de Jacques Lacan*, Paris, E.P.E.L., 1994 (Thésaurus Lacan, vol. II).

La fidélité infidèle

Jean Paira Pemberton

One day God's Son looked down at the earth and said to his father: "I would like to go down and visit mankind." [...]
"Take my advice," said God. "Stay here. Mankind cannot teach you anything. Mankind thinks it knows everything. It knows everything but the Truth." [...]
"The Truth," said God finally," is this. The Truth is that I was those Worms... The Wood Pigeon and the Partridge. The Goat, the Badger, the Hedgehog, the Hare. Yes, and the Hedgehog's Flea. I am each of these things... And each of these things is Me. It is. It is. That is the Truth."

Ted Hughes,
What is the Truth? London, Faber and Faber, 1984.

EN 1991, arrivèrent quelques nouveaux épisodes du feuilleton vieux de bientôt trente ans intitulé *Sylvia Plath*. Ces articles étaient occasionnés par la parution presque simultanée de deux nouveaux livres biographique ou critique[1]. Ces nouveaux venus, arrivant eux-mêmes peu de temps après deux autres biographies récentes (en 1988 et 1989 respectivement), ont suscité comme toujours des échanges journalistiques et l'inévitable lettre aux journaux soit de la belle-sœur, Olwyn Hughes, soit de celui qui depuis trente ans n'en finit pas d'être le veuf de Sylvia Plath. Le 28 juin voit la réponse d'Olwyn Hughes au « profil » de Plath paru le 24 dans le *Guardian*. Je traduis :

> Le profil de Catherine Bennet donne faussement l'impression que les « faits » concernant la vie de Sylvia Plath ont été censurés par les res-

1. Ronald Hayman, *The Death and Life of Sylvia Plath*, London, Heinemann, 1991. Jacqueline Rose, *The Haunting of Sylvia Plath*, London, Virago, 1991.

> ponsables de la succession (*The Estate*). dans les *Journals* de Smith College quelques passages seulement ont été censurés, surtout les allusions injustes et diffamatoires qu'elle fait à des personnes allant de sa mère à des collègues à l'époque où elle enseignait au collège.

Je fais remarquer au passage que le mari Ted Hughes, s'il doit figurer parmi ces personnes ainsi protégées, se situerait quelque part dans le silence compris entre la mère et les collègues. Elle dit encore :

> Ceci excepté la seule chose que ces responsables ont essayé de censurer, généralement sans grand succès, ce sont les fantasmes effrénés et nuisibles de certains des biographes et des critiques de Plath. Ms Bennet affirme que j'accuse les amis de Plath (apparemment tous) « d'induire en erreur les biographes ». Deux seulement se sont permis d'agir de la sorte. Il s'agit d'Élisabeth Sigmund et de Clarissa Roche dont l'amitié peu substantielle avec Plath se basait sur quelques rencontres seulement mais qui, depuis des années, se font les publicitaires du mythe de Plath.

Un peu plus loin se trouve une lettre de Ms Sigmund illustrant ce qu'Olwyn appelle la publicité du mythe :

> Malgré le poids écrasant d'opinion, de distorsion, d'analyse, de fiction plus ou moins factuelle (en anglais *faction* et de friction autour du caractère et du comportement de Sylvia Plath, il reste un élément sans ambiguïté : sa poésie. David Holbrook[2] a beau vouloir protéger les enfants de l'école en leur évitant d'y être exposés, un puissant courant d'opinion considère que cette poésie est de la première importance. Existe-t-il des personnes qui seraient d'avis qu'un monument serait une réponse appropriée à son talent ? Une telle suggestion serait-elle vue par les sensibilités des responsables de la succession comme une attaque contre Ted Hughes ?

Qu'est-ce qu'un fait ?

Deux choses ressortent d'emblée : d'une part que pour ou contre Plath s'interprète comme pour ou contre Hughes, d'autre part, et beaucoup plus sérieusement : qu'est-ce qu'un fait ? Où se trouve la frontière entre le fait et le fantasme si l'on ne veut pas tomber dans le piège qu'Olwyn Hughes se tend à elle-même ? Est fait ce que je décrète tel, le reste – le vécu des autres – c'est du domaine du fantasme. Et constamment ce feuilleton, ce genre de guerre menée à force de procès, de menaces de refus de citation ou de lettres aux journaux, côtoie le mélodrame le plus scandaleux et le plus embarrassant.

---

2. David Holbrook se fonde malheureusement sur la psychanalyse pour argumenter sa condamnation de Plath.

Je connais assez bien l'endroit où est enterrée Sylvia Plath : ce village de Heptonstall où vivaient les parents de Ted Hughes au moment de son mariage. Ted Hughes est originaire de cette région où le paysage de *Wuthering Heights* est traversé d'une longue et lourde histoire industrielle liée à la laine au Moyen Age et aux textiles du XIX[e] siècle. Paysage fascinant et désolé, souvent menaçant, comme le dit Ted Hughes lui-même : « Tout y est un peu déplaisant. Rien n'y trouve tout à fait le chemin du bonheur[3]. » C'est là, dit-il, qu'il trouve ce qu'il appelle la matière de sa poésie. « Ce qui excite mon imagination, c'est la guerre entre la vitalité et la mort » et il considère sa poésie comme « la célébration de la solidité de mon illusion du monde. » Pas étonnant qu'il ait décidé justement d'enterrer là, dans ce lieu où la vie et la mort se retrouvent intimement liées, celle qui était si remarquablement vivante et si évidemment vouée à la mort. La première fois que j'ai rendu visite à cette tombe, elle était certes un peu négligée mais marquée d'une pierre où, sous le nom : Sylvia Plath Hughes et les dates réduites à l'année de sa naissance et à celle de sa mort, figuraient les mots suivants :

> Même parmi les flammes ardentes le lotus d'or peut être planté.

Quand j'y suis retournée, il y a deux ou trois ans, il n'y avait plus de pierre et une nouvelle correspondance dans le *Guardian* et dans *The Independent* en expliquait la raison. Tout simplement certains inconnus, offusqués d'y voir figurer le nom de Hughes, vandalisaient régulièrement la pierre pour l'en effacer et pendant un certain temps la tombe est restée non marquée. Dans sa lettre au *Guardian* du 20 avril et pour se défendre à ce sujet, Hughes dit que

> la vérité tend simplement à produire davantage de mensonges. La fantaisie à propos de Sylvia Plath est plus nécessaire que les faits

et en réponse à l'affirmation d'un des biographes « les faits n'appartiennent à personne[4] », il réplique,

> J'espère que chacun d'entre nous possède les faits de sa propre vie – *I hope each one of us owns the facts of her or his own life*[5].

---

3. Geoffrey Summerfield (ed.), *Worlds*, London, Penguin, 1974. Hughes, décrivant son enfance à l'ombre d'une sombre falaise, dit : « l'ombre oppressante de ce rocher exerçait son pouvoir sur tous les esprits. J'ai entendu dire que la vallée est connue pour le nombre de ses suicides... », p. 126.
4. Hayman, *Independent*, 19 avril 1989.
5. *Independent*, 20 avril 1989.

Il est intéressant de noter, comme le fait Jacqueline Rose, l'ambiguïté de ce mot "own" ici répété. Comme adjectif, il signifie : « propre », « à soi » ; comme verbe : « posséder » mais aussi « avouer ».

On voit bien qu'il s'agit ici de savoir à quel point on peut établir les faits, faire la distinction entre fait observé et interprétation (je cite encore Hughes[6]) et plus encore savoir à quel point on peut contrôler l'image ou la représentation de soi chez les autres.

De la vie de Plath

Sylvia Plath est née le 27 octobre 1932 à Boston. Elle est morte en février 1963 à Londres. Elle n'avait publié qu'une seule collection de poèmes, *The Colossus*, paru en 1960 à Londres et le roman, *The Bell Jar*, également à Londres mais sous un pseudonyme, juste avant sa mort en 1963. Voici en bref les événements de sa vie. C'est d'abord la mort de son père alors qu'elle est âgée de huit ans. Vivant alors au bord de la mer, qu'elle aimait, elle est déracinée quand sa mère déménage avec Sylvia et son frère Warren pour retourner près de Boston. Élève modèle, elle entre à Smith College où elle écrit et publie déjà : des poèmes et des récits. En cours d'études elle fait une dépression nerveuse, est fort maladroitement « soignée » par électrochocs, après quoi elle fait une tentative de suicide tout à fait sérieuse. Pendant que sa mère regardait à la télévision, chez une voisine, le couronnement de la reine d'Angleterre, Sylvia force le coffre où sa mère enferme à clef les somnifères prescrits, se cache soigneusement dans un recoin de cave sous la maison et les avale. Ce n'est que deux jours plus tard que Warren, son frère, entend gémir et la découvre dans son réduit, encore à moitié inconsciente. Elle s'est blessée dans ses mouvements de réveil et en portera désormais la marque sur sa joue.

Elle passe un peu plus de trois mois aux frais d'une bienfaitrice dans le célèbre hôpital McLean. Traitements d'électrochocs et à l'insuline sont quand même accompagnés cette fois-ci d'échanges de paroles avec une jeune femme psychiatre. « Guérie », Sylvia retourne terminer brillamment ses études et part ensuite à Cambridge en Angleterre avec une bourse Fulbright. Elle écrit toujours et publie parfois dans des magazines et revues diverses.

---

6. "Stick to observed facts...", "avoid interpreting", *Observer*, 29 octobre 1989.

C'est à Cambridge qu'elle rencontre le jeune poète Ted Hughes, tombe amoureuse et l'épouse en juin 1956, d'abord secrètement – craignant la réaction de ses professeurs à une étudiante mariée. L'intensité de la relation est telle que Sylvia écrit à sa mère, « Je suis tombée terriblement amoureuse et cela ne peut qu'amener une grande souffrance ». Le couple vit d'abord en Angleterre, ensuite aux États-Unis, où ils enseignent et écrivent. Quand ils reviennent en Angleterre, fin 1959, Sylvia est enceinte. Ils s'installent à Londres où une petite fille naît en avril 1960. Un garçon naîtra en janvier 1962.

En attendant, Ted Hughes a plutôt plus de succès qu'elle. Son premier livre de poèmes publié en 1957 (*The Hawk in the Rain*) à été bien reçu, succès confirmé par *Lupercal* qui sort en 1960 juste avant la naissance de Frieda. Le dernier poème de ce recueil, intitulé justement *Lupercalia*, anticipe terriblement sur la mort de Sylvia et ce qui fut sans doute le dernier poème de Sylvia semble y faire écho[7]. C'est après avoir quitté Londres pour s'installer à la campagne dans le Devon, que les premiers signes de mésentente apparaissent. Ted Hughes passe de plus en plus de temps hors de la maison, Sylvia comprend vite qu'il a une liaison, elle apprend de qui il s'agit et souffre, jusqu'au délire, de jalousie et d'un sentiment d'abandon. Hughes la quitte, elle finit par s'installer avec ses deux petits enfants à Londres. Au cours du très rude hiver de 1962 à 1963, sans aide et mal préparée à engager cette sorte de lutte contre le froid, Sylvia ne pouvait faire face. Seul un couple d'amis et sans doute tardivement son médecin praticien, devant l'incohérence de ses propos, se sont rendus compte de sa détresse et de l'urgence. Trop tard. Entre le 10 et le 11 février, après avoir ouvert la fenêtre de la chambre des enfants, mis du lait et du pain auprès de leur lit et calfeutré la porte de la cuisine, elle se donne la mort, par le gaz.

Voilà les « faits », si on ajoute un mot sur ses origines. Son père est arrivé adolescent en Amérique, ses études furent payées par un oncle à condition qu'il devienne pasteur. Otto Plath sait qu'il n'a pas la vocation (*the call* – très littéralement « l'appel ») et s'oriente vers l'ensei-

7. *Le faucon dans la pluie.* Ted et Sylvia se sont rencontrés à Falcon Yard – « la cour du faucon » – à Cambridge. Le faucon joue un rôle significatif dans leur mythologie commune. Chez Sylvia, on lit : *The woman is perfected. / Her dead / Body wears the smile of accomplishment.* Chez Hughes : *This woman's as from death's touch: a surviving / Barrenness: she abides; perfect, / But flung from the wheel of the living...*

gnement. Cela lui vaudra d'être rejeté par sa famille. Linguiste et scientifique, il publie un ouvrage magistral sur les abeilles. La mère, Aurelia Schober, est d'origine autrichienne mais née aux États-Unis. L'allemand était sa langue maternelle, elle ne l'abandonna qu'à l'âge scolaire. Elle épouse en Otto Plath un professeur d'université de vingt ans plus âgé qu'elle. A la mort de son mari en 1940 à la suite d'un diabète obstiné-ment non soigné, elle travaille pour subvenir aux besoins de ses deux enfants. Le statut d'immigré n'est pas indifférent au souci constant de « réussir », doublé d'idéalisme et de conscience protestants.

> *I have such a puritanical conscience that it flays me like briars...*[8]
> J'ai une telle conscience puritaine qu'elle m'arrache la peau comme avec des ronces...

Ces faits portent en germe toute une sorte de mythologie complexe qui habite la poésie de Plath et qui permet ce trafic entre le corps, les émotions et la tête, sous le contrôle d'une longue habitude de la technique et de la forme qui est la marque de la très grande poésie, de « cette chose licorne : un vrai poème [9] ».

La poésie de Sylvia Plath

J'ai commencé à lire cette poésie avec la parution de son premier volume en 1957, mais c'est surtout *Ariel*, publié après sa mort, qui reste en mémoire. J'ai eu d'abord beaucoup de réticences – la violence, la note d'hystérie et puis l'obscurité même du propos rebutent. Poésie extrême, « extrémiste ». Ce mot a été inventé, apparemment par Alvarez, pour désigner sa poésie et celle de Robert Lowell, son professeur aux États-Unis. La réaction de Philip Larkin, se retournant avec « un sentiment d'horreur et de douleur » est typique. Pour lui, l'exagération et la distorsion sont délibérés (*wilful*). Ce même terme est utilisé par Hughes dans sa préface aux *Journals* avec la même connotation d'une perversité morale. Mais peu à peu d'autres tons, d'autres voix se sont fait entendre. Sylvia Plath n'est pas une visiteuse confortable, c'est un fantôme. On s'aperçoit que ses mots nous hantent, on ne peut les oublier.

---

8. Sylvia Plath, *The Journals of Sylvia Plath*, ed. Ted Hughes and Frances Mc Cullough, New York, Ballantine, 1982, p. 116.
9. Sylvia Plath, *Johnny Panic and the Bible of Dreams and other Prose Writings*, London, Faber and Faber, 1979.

Un livre est paru récemment (1988), écrit par un certain Al Alvarez. Le titre est curieux : *Feeding the Rat* (donner à manger au rat). C'est ainsi que Mo Anthoine, le héros du livre, grimpeur comme l'auteur, exprime ce qui pousse les grimpeurs à « rechercher régulièrement l'inconfort ».

> Choisir entre le défi et l'option facile – chaque année il faut purger le système, souffrir un peu. Cela vous fait beaucoup de bien... Dans les situations difficiles on découvre qu'on n'est pas du tout aussi bien qu'on le pensait... Le rat, c'est toi-même, l'autre toi-même, et celui qui le nourrit c'est celui que tu crois être... Quand ils se rapprochent l'un de l'autre, c'est super. A ce moment-là, le rat, il mange bien et tu t'en vas avec un sentiment sensationnel. C'est rare, mais il faut le nourrir régulièrement, simplement pour avoir l'esprit tranquille.

Remarquez que pour être grimpeur en Angleterre la première condition, c'est un prénom monosyllabique. Si vos parents vous ont baptisé polysyllabiquement : Christian, Douglas, Nicholas ou Jonathan – dépêchez-vous de raccourcir cet appendice inconvenant. Pour le public, vous serez Chris Bonington, Doug Scott, Nick Eastcourt ou Jon Tinker. Donc *Al* Alvarez. Mais Alvarez, pas encore Al, est connu depuis longtemps. Avec une modeste initiale, il signe des poèmes et de la critique littéraire. Dans les dernières années de la vie de Sylvia Plath il était l'éditeur littéraire du journal *The Observer* et y avait publié de ses poèmes. Il connaissait déjà Ted Hughes de réputation et avait salué *Lupercal* à sa parution dans un texte fort élogieux. Le journal lui demande alors de rencontrer le poète et de « faire son profil ». Il raconte son introduction auprès de Ted et de sa jeune femme. Ted descend sortir la voiture d'enfant, Sylvia reste seule avec Alvarez et le bébé qu'elle habille.

> Tout à coup Sylvia se tourne vers moi. « Je suis si contente que vous ayez choisi ce poème-là. C'est un de ceux que je préfère mais les gens ne l'aiment pas d'habitude. » Pendant une seconde mon esprit reste vide – je ne voyais pas du tout de quoi elle parlait. Elle s'en est aperçu et m'a aidé. « Celui que vous avez mis dans l'*Observer* il y a un an – *L'usine la nuit* (*The Night-shift*). » Oh, mon Dieu, Sylvia *Plath.*

En effet, Mrs Hughes, la jeune mère, n'était autre que le poète Sylvia Plath. « Comment », m'a-t-on aussi demandé à la même époque, « devient-on poète quand on est mère de famille ? »

Comme un jet de sang

C'est en 1971 que A. Alvarez publie ce livre qui a eu un grand retentissement : *The Savage God* (*Le dieu sauvage*) – une étude du suicide en rapport avec la littérature. Le livre s'ouvre avec un chapitre consacré à Sylvia Plath et se termine avec le récit de la tentative de suicide de l'auteur lui-même lors de l'échec de son mariage. En conclusion il dit,

> je pensais que la mort serait comme cela, une solution au problème, une vision synoptique de la vie, crise par crise, brusquement tout serait expliqué, justifié, racheté... Je n'ai eu qu'un trou dans la tête, un zéro tout rond, rien. On m'avait escroqué. »
>
> Une fois que j'eus accepté qu'il n'y eût pas de réponse, même dans la mort, je trouvai à ma grande surprise que cela me devenait indifférent que je sois heureux ou pas... Et c'était déjà le début du bonheur[10].

Alvarez était aussi la seule personne à qui à la fin de sa vie Sylvia confiait cette poésie qui sortait d'elle "like a blood jet" – comme un jet de sang. Il raconte :

> « J'aimerais te lire quelques-uns des nouveaux poèmes », me dit-elle et elle tire une masse de papiers du sac posé à terre à côté d'elle. « Volontiers », lui dis-je, « fais-voir » et je tends la main. Elle secoue la tête : « Non, je ne veux pas que tu les lises pour toi en silence. Il faut les lire à haute voix. Je veux que tu les *entendes*. » Et assise en tailleur sur le plancher peu confortable, elle lit[11].

Il y a eu plusieurs séances de ce type. Alvarez lui demandait parfois de répéter, cela le déconcertait, l'horrifiait parfois. Mais il en reconnaissait le génie, malgré « la brutalité initiale » qui s'alliait à une « étrange élégance ». Il existe encore des traces de cette voix sous forme d'archives de la BBC, de cette beauté violente aux accents parfois un peu traînants de la Nouvelle Angleterre. Ici nous sommes contraints au silence de la page et à la traduction. *Dame Lazare* figure parmi les derniers poèmes que Sylvia apporte à Alvarez. Elle les qualifiait de « légers » – "some light verse". La seule traduction publiée en français est malheureusement peu fiable. Une omission en particulier fait disparaître l'allusion à la vocation – cet appel littéral que le père n'a pas

10. Alvarez, *The Savage God*, London, Penguin, 1971, p. 305-308.
11. *Ibid.*, p. 30.

Herr Dieu, Herr Lucifer	Herr God, Herr Lucifer
Prenez garde	Beware
Prenez garde.	Beware.
De mes cendres	Out of the ash
Je ressuscite avec mes cheveux rouges	I rise with my red hair
et je dévore les hommes comme l'air.	And I eat men like air[12].

Post mortem

En effet, la vie de Sylvia Plath ne se termine pas avec sa mort, loin de là. Sylvia Plath est morte sans testament et non divorcée de son mari. Tous les droits d'auteur reviennent automatiquement à Ted Hughes. Cela n'aurait pas d'importance si elle avait déjà publié son œuvre. Aucun des poèmes les plus originaux n'a été publié de son vivant sous forme de livre – et à peine une demi-douzaine dans des magazines. Or, il existait en plus de la poésie, une masse de documents divers : récits et nouvelles, un brouillon de roman (cent trente pages, semble-t-il), des lettres et le journal qu'elle tenait depuis l'enfance. Beaucoup de ces documents sont déposés dans deux bibliothèques américaines, mais, si on peut les consulter, les documents non publiés ne peuvent être cités qu'avec le consentement de la famille Hughes c'est-à-dire jusqu'à tout récemment celui de la sœur de Ted Hughes[13]. Quelques documents ont « disparu » (*disappeared* – le mot est de Hughes). Il s'agit de l'avant-dernier volume du *Journal* et du brouillon de roman basé sur les dernières années de son mariage, ceci « autour de 1971[14] ». Le dernier volume du *Journal* a été détruit par Hughes. « Je ne voulais pas que les enfants aient à le lire, » dit-il. De quelle obligation s'agit-il ? C'est en ces termes qu'il explique cette destruction, toujours dans la préface au *Journal*. A cette époque, l'oubli lui semblait indispensable à la survie. Il faut encore noter que si les lettres, en tant qu'objet matériels, commercialisables même à la rigueur, appartiennent évidemment au récipiendaire, le copyright reste à l'auteur ou à ses héritiers. C'est le cas des lettres écrites à Aurelia Plath. Par conséquent, l'accès à l'œuvre de Sylvia Plath depuis bientôt trente ans a été contrôlé et filtré par Hughes et sa sœur Olwyn.

---

12. *Collected Poems*, 1981. La traduction doit beaucoup à la généreuse collaboration de Guy Le Gaufey. Elle donnera peut-être à ceux qui n'ont pas accès à l'original une idée de ce qu'entendait Alvarez jusqu'à ce dernier Noël de 1962.
13. Comme par hasard, secrétaire de son état au moment de la mort de Sylvia.
14. Voir la préface de Hughes au *Journal*.

Voici brièvement la situation qui en résulte. A sa mort Sylvia avait laissé un manuscrit déjà mis en ordre pour la publication sous le titre d'*Ariel* (les lecteurs attentifs n'auront pas manqué de noter l'allusion aux perles de la *Tempête* dans le poème cité). En 1965, un livre paraît sous ce titre. Mais nous savons aujourd'hui que l'ordre en a été changé, que seize poèmes ont été carrément omis, dont certains déjà publiés pourtant, et que douze autres ont été rajoutés à la fin, puisés à d'autres sources non publiées. L'équilibre de l'ensemble s'en trouve évidemment modifié.

The Bell Jar publié de son vivant sous un pseudonyme, ne l'a été qu'en Angleterre, vraisemblablement par égard pour Aurelia Plath[15]. La première édition américaine date de 1971.

Deux volumes de poésie (des sélections donc) paraissent également en 1971. De petites éditions de luxe existent aussi dont deux au moins produites par la Rainbow Press, gérée par Olwyn Hughes. Ce n'est qu'en 1981, presque vingt ans après sa mort que paraît *Collected Poems*[16]. Il s'y trouve tout ce qui date d'après 1956 avec une sélection de ce que Ted Hughes appelle *Juvenilia*. On ne peut s'empêcher de remarquer que 1956 coïncide justement avec la rencontre avec Hughes, d'où daterait cette maturité poétique.

En 1975 paraissent les *Letters Home*[17], comprenant surtout les lettres adressées à Aurelia Plath et éditées par elle, sous le contrôle de Hughes. C'est déjà un très gros volume, mais il y a beaucoup d'omissions. Nouvel effet d'oscillation, après l'optimisme soutenu et enthousiaste des lettres à la mère, une sélection du *Journal* paraît aux États-Unis en 1982 sous le titre *The Journals of Sylvia Plath*. Les deux derniers volumes en sont exclus par la force des choses, (disparus ou détruits). J'ai découvert à mes dépens qu'il n'y a pas eu d'édition anglaise, comme c'est généralement le cas. Et s'il n'est pas interdit de vente en Europe, il n'est stocké par aucune des grandes librairies spécialisées auxquelles je me suis adressé aussi bien en Angleterre qu'en France.

---

15. Sylvia Plath, *The Bell Jar*, London, Heinemann, 1963.
16. *Id.*, *Collected Poems*, London, Faber and Faber, 1981, édition révisée et corrigée, 1989.
17. *Id.*, *Letters Home*, London, Faber and Faber, 1976, première édition anglaise.

Dans les *Notes* qui précèdent la préface de Ted Hughes, Frances McCullough dit avoir, entre autres, coupé les "nasty bits" – les parties déplaisantes dues à la langue acerbe de Sylvia Plath.

Johnny Panic est sorti auparavant en 1977, suivi par une édition révisée en 1979, d'autres manuscrits ayant « émergé » entre temps, comme dit Hughes, qui ici aussi préface l'édition. On notera l'impersonnalité des termes : des textes émergent ou disparaissent, comme mus d'eux-mêmes. Cette édition contient déjà quelques extraits du *Journal* tenu à Cambridge, s'arrêtant juste au moment de la rencontre avec Hughes : "some of the more harmless bits" – quelques-uns des morceaux les moins nuisibles. La traduction française (en deux volumes) omet les divisions imposées par Hughes : "The more successful short stories and prose pieces" et les autres. Le comparatif « plus réussi » exclut fort habilement la catégorie du « réussi ».

Le matériel non publié porterait lui aussi les marques de la censure. Jacqueline Rose fait état de parties recouvertes à l'encre noire, d'autres pages comportant littéralement des trous découpés aux ciseaux. Deux enveloppes scellées attendent la mort d'Aurelia et du frère de Sylvia.

Biographies

Avec les tentatives de biographie, la cause est entendue : on ne peut écrire librement dans ce domaine miné. Edward Butscher a commencé son travail croyant que la biographie « officielle » allait paraître sous peu. Cela permettait aux proches « de ne pouvoir l'aider ». La biographie « officielle » n'ayant jamais vu le jour, Butscher édite *Sylvia Plath : The Woman and the Work* en 1977 aux États-Unis[18]. Il faudra dix ans encore avant *Sylvia Plath, A Biography* par Linda Wagner-Martin (1987[19]). Une citation du *Sunday Times* sur la couverture parle d'un « document révélateur du féminisme littéraire ». Linda Wagner-Martin, une américaine, se serait ouvertement disputée avec Olwyn Hughes qui l'aurait accusée d'être « grossièrement féministe »... par quoi il faut sans doute entendre un parti pris en faveur de Plath. Le *Guardian* du 20 juin 1991 la cite : « Dès que je suis arrivée à la relation avec Hughes, rien n'obtenait son approbation » – précisons, celle d'Olwyn. Wagner-Martin

18. Edward Butscher, *Sylvia Plath: The woman and the work*, New York, Dodd, Mead and Company, 1977.
19. Linda W. Wagner-Martin, *Sylvia Plath, A biography*, London Chatto and Windus, 1988, première édition anglaise.

finit par enlever un grand nombre de pages de citation et publie sans l'approbation de l'*Estate*. « Arrêtez la distribution. Procès imminent » est la réponse d'Olwyn Hughes. Mais malgré ces menaces, aucun tribunal ne sera saisi.

Invitée par Olwyn, Anne Stevenson prend le relais. Anne est de la même génération que Sylvia, américaine mais vivant en Angleterre depuis longtemps. Poète elle aussi. Elle publie *Bitter Fame* en 1988[20]. La rédaction est pratiquement double et elle aurait voulu que le livre paraisse sous deux noms, associant celui d'Olwyn Hughes au sien propre. Olwyn refuse mais dicte une note d'auteur, faisant état des « contributions de Ms Hughes au texte ». Une autre note précise encore que les interprétations des derniers poèmes sont d'Olwyn. Deux « annexes », souvenirs de Sylvia par de soi-disant amis, sont d'une venimosité rare. Cela n'évitera pas à Anne Stevenson d'être désavouée aussi bien par la presse que par Olwyn, sans que puisse être reconnue l'honnêteté de son travail.

Restent les deux livres dont la parution en 1991 a provoqué Olwyn, les journalistes – et cet article. L'un est franchement accusateur vis-à-vis de Hughes : *The Death and Life of Sylvia Plath* de Ronald Hayman. L'autre est au contraire remarquable de discrimination et de jugement informé. Dans *The Haunting of Sylvia Plath*, Jacqueline Rose, universitaire quelque peu lacanienne – ce qui est malheureusement bien trop rare en Angleterre – donne un chapitre sur l'état des textes qui est absolument indispensable à qui veut essayer de comprendre la situation actuelle. D'après Olwyn cependant, Jacqueline représenterait le mal incarné et aurait besoin de traitement psychiatrique. Ce serait le sort d'ailleurs presque inévitable de ceux qui se risquent à écrire sur Sylvia Plath, toujours selon la même source – seuls les insensibles y échapperaient.

Ramasser les fils

Il convient maintenant d'essayer de ramasser les fils de cette histoire, non pas pour en tirer des conclusions mais pour resserrer les questions.

Autour de Sylvia Plath chacun manipule l'image truquée, tournant les faits tantôt dans une direction, tantôt dans une autre. Ted Hughes espère posséder les faits de sa vie et s'octroie le droit de désigner le vrai soi

20. Anne Stevenson, *Bitter Fame*, London, Viking, 1989, édition révisée, London, Penguin, 1990.

(*the real self*) de Sylvia Plath. Certes ce jugement se place sur le plan esthétique – les textes plus réussis, le vrai soi, « c'est-à-dire, le vrai poète ». Mais sous le jugement de valeur esthétique (réussite, sous-produit) perce toujours le jugement de valeur morale. « Elle montre en ceci quelque chose de violent, quelque chose de primitif, peut-être de très femelle » (on remercie du peut-être !) « une aptitude, voire même un besoin de tout sacrifier à la nouvelle naissance » (poétique, bien entendu... tout ? c'est-à-dire, mari, enfants, amis ?). Le vrai « soi » se dégage des « soi » « faux et mesquins ». L'idéalisme délibéré (*wilful*) produit l'artificiel dans son travail. « Une voix se détache, la voix décente et de toute évidence blessée de son mari, » dit David Holbrook[21]. Mais cette voix appelle justement la contradiction, comme ses jugements (et encore plus ceux de sa sœur) appellent le contre-jugement[22].

Tout suicide laisse un lourd fardeau de culpabilité aux survivants, plus que tout autre forme de deuil. Et dans le cas de Sylvia Plath, cette sorte de mise en accusation de l'acte nous vaut à la fois la censure, c'est-à-dire la répression de certains éléments de ses écrits, et, à l'inverse, la publication d'autres éléments qui n'étaient sans doute pas destinés à être livrés au public. On se trouve donc devant une œuvre à la fois enrichie et appauvrie, constituée en partie par des mécanismes de défense. Les lettres ont été publiées sous le coup de la nécessité ressentie par la mère de présenter un portrait de sa fille réussissant à vivre, face à l'échec que représente la mort. Comme le dit Alice Miller[23] cependant, cette note d'optimisme forcené, c'est justement la tragédie de Sylvia, prenant sur elle de rassurer cette mère et de la protéger contre la perception de l'abîme de sa détresse. Tout comme Aurelia cherchait à protéger ses enfants en cachant sa propre détresse au moment de la mort de leur père. Silence de l'une répondant au silence de l'autre : ce dont témoigne justement la divulgation de ces lettres. Les *Journals*, eux aussi, répondent à la fois à l'accusation portée implicitement par les lettres : un être si vivant à dû donc être détruit de l'extérieur, par un autre. Et cette fois-ci il y aura une certaine falsification par l'effacement – les omissions « diffamatoires » et la destruction ou la disparition de ce qui aurait pu mettre en scène cet autre. Cela appelle évidemment

21. David Holbrook, *Sylvia Plath, Poetry and existence*, London, Athlone, 1976, p. 279.
22. On aura remarqué que Hughes prête sa voix à Dieu pour énoncer la vérité en réponse à la question posée par le texte cité en exergue ici.
23. Alice Miller, *For your own good*, London, Virago, 1987, p. 254-260.

l'exercice des talents de détective de tout lecteur – à chacun de se constituer l'Inspecteur Ghote de ce texte[24]. Les signifiants, eux, continuent comme le furet à passer, ré-émergeant après chaque passage sous main des omissions, constituant malgré tout leurs réseaux de références. Ainsi se construit par ricochet une œuvre qui ne dépend qu'en partie de la volonté de publier de son auteur.

24. H.R.F. Keating, *The Sheriff of Bombay*, London, Century Hutchinson, 1984. "See it one way, see it another."

Hérésies, de Ferenczi à Lacan

Chawki Azouri

LE 18 MARS 1980, dans la lancée des critiques qu'il faisait aux élus du Jury d'Agrément, Lacan raconte qu'un A.E. lui demandait ce que veut dire « un A.E. à la hauteur ». Il le renvoie alors à la proposition d'octobre 1967[1] et ajoute :

> il verra que cela comporte au moins qu'on l'ouvre[2].

L'ouvrir

Il ne doit pas être si évident de s'autoriser à l'ouvrir. On peut l'ouvrir tout seul... mais il y a des risques... Essayez de parler tout seul et de vous promener dans la rue par exemple... Vous savez où cela pourrait vous mener... A Sainte-Anne par exemple... Mais vous aurez peut-être la chance de rencontrer un jeune psychiatre qui... ou alors une patiente qui...

Pour ceux que cette perspective ne réjouit guère, il y a une autre solution, plus facile celle-là... C'est de parler à deux... Cela leur évitera Sainte-Anne bien sûr, mais cela ne leur garantit en rien qu'ils ne sont pas en train de délirer à deux. C'est d'ailleurs pour éviter le risque que la psychanalyse ne devienne un autisme à deux que Lacan posait la nécessité de la transmission[3]. Parler à deux n'évite donc pas le délire à deux qui est déjà beaucoup mieux qu'un autisme à deux.

Il y aurait une troisième possibilité : c'est *d'en* parler à deux. Parler à deux et *en* parler à deux, ce n'est pas la même chose. *En* parler à

1. A.E. ou analyste de l'École. *Cf.* J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », *Scilicet* n° 1, Paris, Seuil, 1968. Voir aussi notes 10 et 12.
2. J. Lacan, *Dissolution*, séminaire du 18 mars 1980, inédit.
3. *Id.*, *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*, séminaire du 18 avril 1977, inédit.

deux implique un autre temps qui n'est pas forcément la procédure de la passe. Mais encore faut-il que celui à qui on en parle soit *prêt à entendre* et que celui qui parle soit autant que possible *hors transfert*, enfin, que cela ne reste pas *secret* entre les deux qui en ont parlé.

Secret partagé

Or, avant que Freud n'écrive en 1910 à Ferenczi qu'il a « réussi là où le paranoïaque échoue », lorsqu'il a commencé par *en* parler à Abraham, à Ferenczi et à Jung, ces conditions n'étaient pas réunies et aucun des trois n'était prêt à l'entendre. Le transfert de Jung et Ferenczi était tel qu'il ne leur permettait pas d'écouter les confidences de Freud sur sa propre analyse. Quant à Abraham, la distance transférentielle qui le séparait de Freud lui rendait les choses plus faciles. Freud n'était pas « hors transfert » comme le soutiennent beaucoup de commentateurs mais au contraire, Jung et Ferenczi ont pris la suite de Fliess. Abraham, quant à lui, n'avait pas l'amour de Freud ce qui lui facilitait encore plus la tâche. Enfin, tous les trois étaient soumis au secret absolu ce qui rendait leur position impossible.

Le résultat, nous le connaissons, Ferenczi et Jung n'ont pas été sans délirer, selon des thèmes qui rappellent ceux de Schreber[4]. Quant à Abraham, du fait de la distance transférentielle entre lui et Freud, il s'en est relativement bien tiré avec le secret. Souvenons-nous d'ailleurs de la seule lettre que Freud lui a envoyée par express en vingt ans de correspondance, lettre du 13 février 1911. Il s'agissait de le prévenir, avant qu'il ne rende visite à Fliess :

> Je suis certain que *vous ne nous trahirez pas, tous deux,* auprès de lui[5].

Quel était donc ce secret qu'Abraham ne devait pas dévoiler à Fliess au risque de trahir Freud et de se trahir lui-même ? Quelle était l'importance de ce secret pour que Freud se sente encore, en 1911, menacé ? Pour qu'il en arrive à envoyer à Abraham la seule lettre express de toute leur correspondance ?

Remarquons qu'avec la passe, Lacan a franchi un pas énorme, à savoir que précisément, *ça ne doit pas rester secret,* ça doit passer de

4. C. Azouri, *"J'ai réussi là où le paranoïaque échoue"*, Paris, Denoël, 1991, p. 163-181.
5. S. Freud, K. Abraham, *Correspondance,* Paris, Gallimard, 1969, Lettre de Freud du 13 février 1911, p. 105.

l'intime au public, ce qu'il en est de la fin de l'analyse didactique doit se savoir.

A quel prix Abraham s'en est-il bien tiré ? Sur le plan théorique, il a fallu qu'il confirme constamment la validité de la théorie freudienne sur la paranoïa. Sur le plan institutionnel, il a fallu qu'il maintienne la cohésion du Comité Secret. Or les deux avaient la même fonction, *garantir en quelque sorte à Freud que ses révélations quant à la paranoïa de Fliess étaient exactes, garantir à Freud qu'il avait bien réussi là où le paranoïaque Fliess avait échoué*[6].

Promotion du nom propre et injonction d'appartenance

En échange, Freud leur garantissait une nomination d'analyste qui s'apparentait à une promotion du nom propre, là où avec la nomination A.E., Lacan espérait nommer non pas un analyste, mais de l'analyste, ce qui laissait entrevoir un possible renoncement au Père qui nomme. Or, chez Freud, cette promotion du nom propre s'accompagnait très souvent de ce que j'appelle une injonction d'appartenance. Par exemple il dira à Abraham :

> Si mon crédit s'accroît en Allemagne, cela sera certainement fécond pour vous, et si je puis vous appeler directement mon élève et mon disciple – vous ne me semblez pas être homme à en avoir honte – alors je peux intervenir avec énergie en votre faveur[7].

Cela se passait en 1907, mais dans un contexte différent en 1914, il « récidive » avec Sabina Spielrein :

> Je vous demande de me faire savoir si vous voulez figurer sur l'en-tête de notre revue... Vous serez la bienvenue si vous restez chez nous, mais il vous faudra alors reconnaître que l'ennemi est en face[8].

Freud promeut du nom propre avec l'injonction d'appartenance. Lacan tente de nommer *de* l'analyste dans une perspective d'ouverture des murs de l'École (*cf.* la première version de la proposition d'octobre). Certes, Lacan, à son tour, a dû avoir besoin d'élèves. Mais la passe avait pour fonction de remettre en cause la promotion du nom propre et la

6. C. Azouri, *"J'ai réussi..."*, *op. cit.*, p. 156-163.
7. S. Freud-K. Abraham, *Correspondance*, *op. cit.*, Lettre du 8 octobre 1907, p. 17.
8. Sabina Spielrein, *Entre Freud et Jung*, Paris, Aubier Montaigne, Lettre de Freud du 12 juin 1914, p. 276-277.

fonction de l'appartenance groupale. De ce point de vue si la passe a échoué, la dissolution a réussi. Lacan nous a rendus pour ainsi dire *doublement illégitimes*, de l'I.P.A. et de l'E.C.F[9]. Au point où nous en sommes aujourd'hui, il me semble que, du point de vue du rapport de l'analyste à l'institution, nous n'avons le choix qu'entre recourir encore une fois aux idéaux du Père ou bien nous autoriser enfin à y renoncer.

> Le Père idéal... conditionne les limites où restera désormais le procès analytique... et obscurcit au principe ce qui est à obtenir de la psychanalyse didactique[10].

Sur quoi cette structure ipéiste pose-t-elle un voile ? Sur la scène d'où s'origine le mythe du Père idéal, c'est-à-dire ce qui touche à *l'analyse originelle* de Freud – et qui devait rester *secret*. Et dans le même mouvement, la structure ipéiste masquait la nécessité de renoncer à ce Père idéal en quoi une analyse didactique s'avère réussie. Un autre mythe se mettait ainsi en place, celui du *didacticien parfait*, qui se reproduit par scissiparité et que Lacan appelait à juste titre la « *Suffisance* ». Une sorte de « race schréberienne ».

Or, la passe devait renverser ce mythe du didacticien parfait et subvertir la filiation imaginaire des analystes en permettant à la communauté analytique d'en savoir quelque chose sur les *impasses* mêmes de l'analyste du passant, de savoir jusqu'où a été *l'analyse de l'analyste* du passant. En témoigne le souci premier de Lacan de nommer l'analyste du passant qui est lui-même nommé par le Jury d'Agrément[11]. Malheureusement, cette clause devait disparaître dans la version définitive, pour laisser la place à... une nomination A.E. de l' A.M.E. *élu* au Jury d' agrément[12] !

Comment Lacan a-t-il pu en arriver à cette proposition ? Il a fallu une avancée préalable sur la question de la fin de l'analyse, élaborée progressivement tout au long de sa pratique et de son enseignement. Et

---

9 I.P.A. (International Psychoanalytic Association) ; E.C.F. (École de la Cause Freudienne).
10. J. Lacan, *Proposition du 9 octobre 1967*, première version, *Analytica* n° 8, Paris, Lyse, 1978, p. 20.
11. *Ibid.*, p. 25
12. J. Lacan, *Proposition du 9 octobre 1967 – Principes concernant l'accession au titre de psychanalyste dans l'École freudienne de Paris*, Annuaire de l'E.F.P., Paris, Les presses artistiques, 1977, p. 20. Il faudrait remarquer ici que ces « Principes... », adoptés par l'Assemblée générale de 1969 ne sont pas signés Jacques Lacan.

pourquoi est-ce seulement en 1963 qu'il s'autorise enfin à dire qu'on pouvait aller plus loin que la butée freudienne du roc de la castration[13] ?

En soutenant que l'on peut pousser l'analyse plus loin que le roc de la castration, dont parle Freud, Lacan autorisait sans le savoir la communauté des analystes à interroger le secret sur lequel s'est bâtie l'I.P.A., à savoir la question de l'analyse originelle de Freud avec Fliess et celle qui en découle, la question de la fin de l'analyse de Ferenczi avec Freud. Autrement dit, il nous autorisait à remettre en cause la fonction du Père idéal, Père auto-engendré, se reproduisant par scissiparité, mythe institutionnel qui conforte Freud dans sa croyance qu'il a réussi là où le paranoïaque échoue.

Cette question ouverte par Lacan sur les limites de l'analyse finie avec Freud et sur l'implication de Freud dans ces limites nous amène à nous demander si Freud aurait pu accompagner Ferenczi plus loin qu'il n'a été lui-même.

Il apparaît que non, car la question de la fin de l'analyse entre Freud et Ferenczi est corrélative pour Freud de son rapport à la paranoïa de Fliess, soit de son rapport au rapport de Fliess au savoir[14]. Seulement Lacan ne s'est pas situé dans la même position que Freud quant au rapport du paranoïaque au savoir, ce qui l'a amené à une expérience de la fin de l'analyse qui a été plus loin que celle de Freud car elle ne se résumait pas à l'alternative de sublimer ou pas l'homosexualité.

La question de la fin de l'analyse entre Freud et Ferenczi

Je dis bien *entre* Freud et Ferenczi car à mon sens, toute interrogation du texte de Freud sur la fin de l'analyse qui ne tient pas compte de la théorie de Ferenczi sur la question ne peut nous mener qu'à une impasse. Le mot impasse est ici le bien venu car c'est de cela qu'il est question entre eux, soit d'une *impasse de l'expérience.* Par exemple, lorsque Safouan parle de l'impasse des analyses conduites par Freud que ce dernier décrit en 1937, il nous dit que dans ces analyses

> ... quelque chose a été laissé incontesté, quelque chose qui se laisse imaginer dans l'inconscient comme un pouvoir de combler le manque[15].

13. J. Lacan, *L'angoisse,* séminaires du 9 et du 30 janvier 1963, inédit.
14. Comme le dirait Allouch à propos du rapport de Lacan à Marguerite.
15. M. Safouan, *Le transfert et le désir de l'analyste,* Paris, Seuil, 1988, p. 81.

Entendons-le aussi pour Freud lui-même. C'est-à-dire que si les analyses menées par Freud n'ont pas été au-delà de cette impasse, ce serait parce que dans l'analyse de Freud, quelque chose aurait été « laissé incontesté » dans l'inconscient comme un « pouvoir de combler le manque ». Ce qui pose la question de savoir si l'inconscient dont parle Freud est le même que celui dont parle Lacan.

L'impasse entre Freud et Ferenczi commence pendant leur voyage en Italie en 1910, et elle conduit Freud à écrire à Ferenczi : « j'ai réussi là où le paranoïaque échoue[16] ».

Le plus étonnant est que tous ceux qui, à ma connaissance, se sont penchés sur cette question semblent avoir pris Freud à la lettre en considérant qu'il avait ainsi fini son analyse grâce à la sublimation de l'homosexualité, laquelle homosexualité, chez le paranoïaque, ne peut que réinvestir son objet en s'inversant dans le délire de persécution. Adressé à Ferenczi en 1910, cet énoncé devait réapparaître en 1937, sous d'autres formes :

> [...] l'hétérosexualité d'un homme ne supporte aucune homosexualité

ou bien

> [...] il n'y a pas de plus grand danger pour la fonction hétérosexuelle d'un homme que le fait d'être dérangé par son homosexualité latente[17].

Freud voulait-il démontrer que Ferenczi était réellement paranoïaque à ceux qui se hasarderaient à suivre l'hérésie ferenczienne, ou bien à ceux qui contesteraient le bien fondé du diagnostic de paranoïa dont Ferenczi fut stigmatisé ? L'hypothèse est probable et expliquerait le caractère énigmatiquement désuet de l'argumentation de Freud à propos du transfert négatif[18]. Explicitons : en niant avoir constaté un quelconque signe de transfert négatif chez Ferenczi, et en argumentant qu'il ne pouvait pas le provoquer par une manifestation inamicale à son égard pour pouvoir l'analyser ensuite, d'une façon très subtile et tout à fait indirecte, Freud retourne la question du transfert négatif en renvoyant Ferenczi à sa persécution. C'est comme s'il nous disait : le soi-disant transfert négatif de Ferenczi n'est que le retournement en haine de son homosexualité non sublimée,

16. S. Freud, S. Ferenczi, *Correspondance*, 1908-1914, Paris, Calmann-Lévy, 1992, Lettre du 6 octobre 1910, p. 231.
17. S. Freud, « L'analyse finie et l'analyse infinie », trad. M. L. Lauth-Wagner, S. Feitel et B. Simonnet, Paris, *La bibliothèque freudienne*, p. 37.
18. *Ibid.*, p. 10-11.

laquelle homosexualité n'a pas cessé de m'investir, mais en étant marquée du signe négatif, ce qui caractérise la paranoïa.

Cette hypothèse est d'autant plus probable qu'on la retrouve subtilement camouflée derrière l'argumentation de Jones pour démontrer à la communauté analytique la paranoïa de Ferenczi. Il ne s'agit pas pour Freud ni pour Jones, de démontrer la paranoïa de Ferenczi pour le simple fait de le faire. Il s'agit de démontrer la paranoïa de Ferenczi pour montrer que Freud a réussi là où le paranoïaque échoue et, dans le même mouvement, montrer que Freud a fini son analyse là où Ferenczi n'a pas pu le faire et enfin, qu'on ne s'éloigne pas sans raison ni impunément de l'institution.

Dès lors, la théorie de Ferenczi sur la fin de l'analyse devait être critiquée. C'est ce que Freud va s'attacher à faire dans la dernière partie de son texte de 1937 et c'est pourquoi, à mon sens, la théorie de Freud sur la fin de l'analyse allait prendre le poids d'une sorte de *testament canonique et intouchable.*

Testament canonique et intouchable

Il ne m'étonnerait pas d'apprendre un jour que Freud aurait rédigé ce texte avec Jones en place de censeur... Mais avant de nous reporter au texte de Freud, nous percevons déjà tout le caractère subversif qu'a pris la critique faite par Lacan à la théorie ipéiste de la fin de l'analyse. Nous verrons les liens entre les étapes par lesquelles cette critique est passée et le rapport de Lacan à l'institution.

Venons-en d'abord au texte de Freud et plus précisément aux deux derniers paragraphes, soit ce avec quoi Freud clôt son testament. Il fait référence à la conférence de Ferenczi de 1927 pour souligner son côté « particulièrement ambitieux » de ne considérer toute analyse comme réussie que si elle a pu surmonter les deux complexes de « l'envie du pénis » chez la femme et du refus de passivité chez l'homme[19].

Il est bien entendu que dans notre pratique, un grand nombre d'analyses s'arrêtent à ce niveau-là. Mais le problème n'est pas là. Le problème est d'autant moins là que Freud s'emmêle les pinceaux... A quoi ?... Et bien à vouloir nous convaincre justement. Et il veut nous convaincre de quoi ? *Il veut nous convaincre qu'il n'a pas réussi à convaincre... Qu'il n'a pas réussi à convaincre qui ? Qu'il n'a pas réussi*

19. S. Freud, « L'analyse finie et l'analyse infinie », *op. cit.*, p. 46.

à convaincre ses analysants et ses analysantes qu'il fallait surmonter ces deux complexes...

Cela peut paraître peu probable mais reportons-nous au texte même de Freud :

> A aucun moment du travail analytique, on ne souffre plus du sentiment accablant d'un *effort* vain et réitéré et de l'impression que l'on a *prêché dans le désert* que lorsque l'on veut *inciter* les femmes à renoncer à leur désir de pénis, en tant qu'irréalisable, ou bien lorsqu'on voudrait *convaincre* les hommes qu'une disposition passive envers les hommes n'a pas toujours la signification d'une castration[20]...

Il y a de quoi commenter : « inciter... convaincre... prêcher dans le désert... effort vain et réitéré... accablant » et qui ferait souffrir ?... Freud l'a écrit. L'enjeu devait en valoir la peine : montrer qu'il a réussi là où Ferenczi a échoué en sublimant son homosexualité là où Ferenczi n'a pas pu le faire.

La théorie de Ferenczi critiquée, Freud fait de nouveau allusion à son élève :

> L'homme ne veut pas se soumettre à un substitut du père, *il ne veut se sentir obligé à aucune reconnaissance*[21].

A mon sens, le germe de l'identification à l'analyste comme théorie de la fin de l'analyse est là, dans cette phrase de Freud. La fin :

> ... avec le désir de pénis et la protestation virile, on a pénétré à travers toutes les stratifications psychologiques pour atteindre le « socle » et on arrive avec cela à la fin de notre tâche[22].

Le refus de la féminité devient ainsi le *socle biologique* sous-jacent *indépassable* de la fin de l'analyse.

Il aura fallu attendre 1963

Il aura fallu attendre janvier 1963 pour que Lacan énonce pour la première fois que cette limite n'est pas

> une limite absolue, que c'est la limite où s'arrête l'analyse finie avec Freud.

---

20. S. Freud, « L'analyse finie et l'analyse infinie », *op. cit.*, p. 46-47. C'est moi qui souligne.
21. *Ibid.*, p. 47. C'est moi qui souligne.
22. *Ibid.*, p. 47.

C'était le 9 janvier 1963. Trois semaines plus tard, le 30

> ... pourquoi amener jusqu'à un certain point et pas au-delà l'expérience analytique, ce terme que Freud nous donne comme dernier du complexe de castration chez l'homme et du pénis-neid chez la femme, peut être mis en question, *qu'il soit dernier n'est pas nécessaire*[23].

En janvier 1963, Lacan largue les amarres. C'est l'année où il parlera le plus de la fin de l'analyse. Pourquoi ? Pourquoi est-ce le 9 janvier qu'il énonce pour la première fois que la limite désignée par Freud comme étant celle de la fin de l'analyse... « n'est pas une limite absolue, que c'est la limite où s'arrête l'analyse finie avec Freud » ?

Le 7 janvier nous dit E. Roudinesco, il écrit à S. Leclaire pour lui demander de

> persuader ses élèves de le soutenir auprès du Comité (Comité Conseil pour le Central Exécutif de l'I.P.A.) afin d'inverser le processus de rupture : [...] Durant dix ans j'ai tout fait pour de toutes pièces édifier une nouvelle formation analytique, une formation qui ne fût pas menteuse. Qui parmi nos élèves seront les forts, vous ne pouvez encore le savoir. *Mais il faut continuer l'œuvre et les maintenir ensemble*[24].

Or, Leclaire savait que Lacan se trompait et il lui répond que

> l'équilibre du comité est brisé et que la négociation est virtuellement rompue[25].

Dans la logique de ma démarche, il m'est apparu évident que la réponse de Leclaire était du 8 janvier[26]. Mon hypothèse s'est avérée être exacte. Ce n'est pas un hasard si, le 9 janvier 1963, Lacan, pour la première fois, s'autorise à dire publiquement à son séminaire que la limite signalée par Freud « est la limite où s'arrête l'analyse finie avec Freud » pour ajouter trois semaines après que l'expérience analytique peut aller « au-delà de la butée freudienne ». Il aura fallu qu'il n'y ait plus de chances de réintégrer l'I.P.A. pour que Lacan s'y autorise.

---

23. J. Lacan, *L'angoisse, op. cit.*, 9 et 30 janvier 1963. C'est moi qui souligne.
24. E. Roudinesco, *La bataille de cent ans, Histoire de la psychanalyse en France*, 2, Paris, Seuil, 1986. p. 346. C'est moi qui souligne.
25. *Ibid.*, p. 346.
26. Comme E. Roudinesco ne mentionnait pas la date de la réponse de Leclaire, je fis cette hypothèse et me suis informé directement auprès d'elle. En consultant ses archives, elle m'a en effet confirmé que la réponse de Leclaire était bien du 8 janvier 1963.

L'hérésie lacanienne

On ne peut mesurer l'importance de la chose que si on éclaire cette avancée théorique de Lacan par le poids du testament laissé par Freud et la dimension quasi canonique que ce testament a pris dans l'I.P.A. *l'hérésie lacanienne* est peut-être là, d'autant plus intense que dans la perspective des hypothèses que j'ai formulées juste avant, elle emboîte le pas à l'hérésie ferenczienne. Elle remet en question la théorie freudienne de la fin de l'analyse et sape les fondements même de l'institution.

C'est peut-être ce qui explique dans ces années cruciales un paradoxe que souligne Elisabeth Roudinesco : plus Lacan prend de la distance sur le plan théorique quant à la formation, plus il essaie de négocier pour rester dans l'I.P.A. S'il ne mesure pas assez « la puissance anonyme de l'appareil à normaliser » qu'est devenue l'internationale et « surestime le pouvoir des dignitaires... comme si ces derniers n'étaient pas eux-mêmes agis par l'appareil[27] », c'est bien parce que le pas à franchir était énorme, colossal, vertigineux.

Lacan semblait ne pas réaliser, au moins jusqu'en 1963, que sa critique de la didactique mettait en cause moins les didacticiens eux-mêmes que la structure de l'organisation mise en place pour leur reproduction – laquelle reproduction reposait donc comme on l'a vu sur le mythe d'un Père idéal auto-engendré. Car les divergences doctrinales entre les didacticiens ne dérangent pas l'I.P.A. parce qu'elles restent dans une allégeance à un système commun. En revanche, avec Lacan, il ne s'agissait pas seulement de divergences doctrinales mais d'une théorie et d'une pratique de l'inconscient et de la formation qui, transmises aux analystes par *voie didactique* ne pouvaient à terme que remettre en cause la structure même de l'appareil[28]. C'est pour cela qu'il lui a été proposé de réintégrer l'I.P.A. en gardant son enseignement mais en renonçant à ses fonctions de didacticien. En somme, avec cette théorie et cette pratique de la fin de l'analyse, le danger venait plus de la progéniture de Lacan que de Lacan lui-même.

En 1956, Lacan s'autorisait seulement à comparer l'organisation des sociétés analytiques à l'Église et à l'Armée et dans la seule perspective hiérarchique du pouvoir. Et s'il critique Freud, c'est pour son rôle dans le Comité Secret[29]. Il ne fait pas encore explicitement le lien entre la

27. E. Roudinesco, *La bataille de cent ans, op. cit.*, p. 338.
28. *Ibid.*, p. 339.
29. J. Lacan, « Situation de la psychanalyse et formation du psychanalyste en 1956 », *in Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 473-475.

structure même de l'organisation, la théorie de l'identification à l'analyste et la butée de Freud par rapport à la fin de l'analyse. Tout se passe comme si l'I.P.A. avait vu avant Lacan le danger de sa théorie de la formation.

L'excommunication

Ce n'est qu'en 1967 que Lacan met nommément en cause l'organisation des sociétés analytiques dans ce qu'il appelle le « masquage » de l'enseignement à tirer de la fin de la didactique du côté de l'analyste[30].

Entre 1956 et 1967, il aura fallu précisément « l'excommunication » pour que le 15 janvier 1964, Lacan s'autorise à énoncer publiquement que « la communauté psychanalytique *est* une Église[31] ». Je ne discute pas ici la dimension réelle ou pas de cette « excommunication[32] ». Mais ce qui me paraît le plus important, à l'image d'un Spinoza qui

> accepte et ratifie sa propre exclusion pour y marquer la condition d'une élaboration future de sa doctrine[33],

Lacan

> agit lui-même un processus d'excommunication et met en œuvre une dissidence sans possibilité de retour[34].

Et c'est ce qui va permettre à Lacan de faire un pas de plus en déclarant *que Freud a voulu ainsi*, ces sociétés psychanalytiques, sur le modèle de l'Église et de l'Armée et qu'

> à s'en tenir au modèle freudien, apparaît de façon éclatante la faveur qu'en reçoivent les identifications imaginaires[35].

Le 20 novembre 1963, c'est-à-dire le lendemain de son bannissement, Lacan parle d'une *autre borne*, celle que Freud a posée sous la forme du mythe du meurtre du père pour dire que

> si toute la théorie et la praxis de la psychanalyse nous apparaissent aujourd'hui comme en panne, *c'est pour n'avoir pas osé sur cette question, aller plus loin que Freud*[36].

---

30. J. Lacan, *L'acte psychanalytique*, séminaire du 29 novembre 1967, inédit.
31. J. Lacan, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, 15 janvier 1964, p. 9. C'est moi qui souligne.
32. Elisabeth Roudinesco nous ayant donné assez d'éléments pour ce débat.
33. E. Roudinesco, *La bataille de cent ans, op. cit.*, p. 372.
34. *Ibid.*, p. 374.
35. J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 », *Scilicet* n° 1, *op. cit.*, p. 28.
36. J. Lacan, *Les noms du père*, séminaire du 20 novembre 1963, le dernier séminaire qu'il tiendra à Sainte-Anne, le seul séminaire qu'il fera sur *Les noms du père*, inédit. C'est moi qui souligne.

L'année 1963 est une année charnière. Lacan ose affirmer qu'on peut aller plus loin que les bornes signalées par Freud, lesquelles bornes articulent la question de la fin de l'analyse, celle du mythe du Père idéal, du mythe du meurtre du père de la horde primitive, toutes ces questions étant restées dans l'ombre de la structure des organisations psychanalytiques.

Appel au témoignage

Il n'est pas encore question d'École Freudienne, ni de passe mais déjà, en juin 1964, Lacan va faire un *appel au témoignage*. Il y a un au-delà à cette identification à l'analyste promue comme la théorie de la fin de l'analyse :

> Ce franchissement du plan de l'identification est possible. Tout un chacun de ceux qui ont vécu jusqu'au bout avec moi, dans l'analyse didactique l'expérience analytique, sait que ce que je dis est vrai[37].

Resitué dans le contexte de l'époque, cet appel est pathétique. Il peut en même temps éclairer le passé récent que Lacan vient de traverser, et constituer une sorte de gage pour l'avenir. Il peut expliquer pourquoi, comme l'a remarqué Roudinesco, Lacan s'était

> acharné à être reconnu par l'I.P.A., ce qui indiquait chez lui une volonté d'éviter une fusion entre sa personne et sa position de maître, fusion qui se révélera dramatique pour l'avenir[38].

Car pour elle, s'il avait voulu opérer une complète adéquation entre sa personne, sa place de maître et un pouvoir légiférant, il aurait pu après tout refuser la négociation. En agissant ainsi, il a tout fait pour éviter de fonder une école en son nom...

Pour expliquer cela, Roudinesco va faire deux hypothèses. La première pose Lacan comme redoutant

> lui-même d'être livré sans limites à la contrainte d'un pouvoir absolu[39].

Quant à la seconde hypothèse elle met en évidence une contradiction entre l'affirmation par Lacan de son orthodoxie freudienne – orthodoxie qui le faisait rejeter toutes les déviations post-freudiennes – et « l'au-

37. J. Lacan, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse, op. cit.* p. 245.
38. É. Roudinesco, *La bataille de cent ans..., op. cit.*, p. 351-352.
39. *Ibid.*, p. 351-352.

toreconnaissance » à laquelle la création d'une école ou d'un mouvement lacanien aurait fini par le conduire[40].

J'ajouterai à ces deux hypothèses une troisième, sans quoi elles me paraissent incomplètes. Je situe l'appel au témoignage que fait Lacan en juin 1964 comme le résultat direct de l'expérience, faite par Lacan, de la fin de l'analyse didactique de certains de ses analysants. A ce point précis, un *gouffre* s'ouvre dans l'expérience de cet au-delà de la butée freudienne. Cette expérience va amener Lacan et ses analysants à *s'autoriser* plutôt qu'à une « autoreconnaissance », même si par la suite ils seront conduits en effet vers cette pente de « l'autoreconnaissance », dans un mouvement lacanien et dans une école.

Un indice déjà en 1960 : le 29 juin, dans le séminaire sur *L'éthique.* Nous pouvons en effet repérer les passages où il est question d'une expérience de la fin de l'analyse non seulement différente de celle de Freud, mais dans laquelle, surtout, analysant et analyste ne peuvent qu'être en panne. Il y est question de

> *désarroi absolu* par rapport auquel l'angoisse est déjà une protection, de *détresse* et surtout d'un rapport à lui-même qui est sa propre mort où *l'homme n'a à attendre d'aide de personne*[41].

Et bien ça, ça ne s'invente pas.

« On ne peut s'en donner les airs si on n'y est pas[42] » dira Lacan plus tard à propos du passant. Mais on peut aussi dire cela à propos de l'analyste car il n'y a rien de réjouissant à se trouver dans le désêtre et à « être réduit au signifiant quelconque[43] ». Il s'agit là, pour l'institution, de quelque chose de terrible, de radicalement subversif qui touche aux fondements mêmes du *ciment grégaire* dont elle est faite, et à la place qu'y occupent la fonction du Père idéal et celle du Maître : l'analyste n'a plus « à attendre d'aide de personne ». En octobre 1967, Lacan est conscient de l'aboutissement auquel l'amenait sa remise en cause des principes de la formation à partir de son expérience de la fin de l'analyse. Dans le texte génial qu'est la première version de la proposition, il dit clairement que cela était inaudible ailleurs :

---

40. E. Roudinesco, *La bataille de cent ans..., op. cit.*, p. 374.
41. J. Lacan, *L'éthique de la psychanalyse,* Paris, Seuil, 1986, séminaire du 20 juin 1960, p. 351. C'est moi qui souligne.
42. *Id., Proposition du 9 octobre 1967,* première version, *op. cit.* p. 19.
43. *Ibid.*, p. 16.

> Voilà-t-il pas ce que nous ne pourrions énoncer qu'entre nous ? N'est-ce pas assez pour semer la panique, l'horreur, la malédiction, voire l'attentat ? En tout cas justifier les aversions préjudicielles à l'entrée dans la psychanalyse[44] ?

Quelques années plus tard, en 1974, s'adressant aux Italiens et se rendant compte de la difficulté de l'expérience de la passe, cette fois dans son école, Lacan va encore plus loin et n'hésite pas à leur dire de

> s'en tenir à nommer ceux qui postuleront leur entrée sur le principe de la passe, prenant le risque qu'il n'y en ait pas[45].

N'y avait-il pas déjà un parfum de dissolution dans l'air ? Et ne pouvons-nous repérer les traces de ce parfum encore plus tôt, dès octobre 1967, dans les modifications mêmes que Lacan a dû faire subir à sa première version de la proposition d'octobre ?

Au point où j'en suis de cette argumentation, on peut m'objecter qu'il n'y pas à attendre 1980 et la dissolution, 1967 et la proposition d'octobre ou 1963-1964 et « l'excommunication » pour saisir à l'œuvre la subversion lacanienne de la formation.

L'hérésie ferenczienne

On peut repérer dès la première année du séminaire, en juin 1954 le premier indice de l'hérésie lacanienne lorsque Lacan s'est trouvé emboîter le pas à l'hérésie ferenczienne. Parlant de la fin de l'analyse, il la décrit comme

> ... un crépuscule, un déclin imaginaire du monde, et même dit-il, *une expérience à la limite de la dépersonnalisation*[46].

Quand on sait que Ferenczi décrivait la fin d'une didactique en termes de « chaos temporaire », de « dissolution de la structure cristalline du caractère » et surtout de « psychose temporaire » dont il dit que « ce serait une erreur de s'en alarmer[47] », on est saisi par la proximité des formulations. Si Lacan n'a pas hésité par ailleurs à louer Ferenczi dans « son authenticité », « le plus tourmenté par le problème de

---

44. J. Lacan, *Proposition du 9 octobre 1967, op. cit.*, p. 17.
45. *Id.*, Lettre aux Italiens d'avril 1974, cité par H. Chauchat, « A propos du désir de l'analyste », *in Les racines de l'expérience, Cahiers de lectures freudiennes*, n° 17, Paris, Lysimaque, 1989, p. 35.
46. J. Lacan, *Les écrits techniques de Freud*, Paris, Seuil, 1975, séminaire du 9 juin 1954, p. 258. C'est moi qui souligne.
47. S. Ferenczi, « Le problème de la fin de l'analyse », *in Ornicar ?* n° 12-13, Paris, Lyse, 1977, p. 146 et 151. C'est moi qui souligne.

l'action analytique[48] » « le plus pertinent à questionner ce qui est requis de la personne de l'analyste *et notamment pour la fin du traitement*[49] », la question est moins celle des louanges que celle d'une proximité des points de vue sur la fin de l'analyse. En faisant de la dépersonnalisation un signe de « franchissement » beaucoup plus qu'un signe de « limite » à la fin de l'analyse[50], Lacan mettait indirectement en cause la version officielle de Jones concernant la paranoïa de Ferenczi. S'il y a paranoïa chez Ferenczi, elle ne serait ainsi qu'un effet transitoire du franchissement qu'il a pu opérer dans la fin de l'analyse, et non pas comme le soutient Jones, la cause de son hostilité à l'égard de Freud, source d'une résistance que l'analyse n'a pu vaincre et cause de son errance et de sa déviation.

Dans cette même perspective, par son hommage à la paranoïa et ce depuis 1932, Lacan ne pouvait qu'être déjà potentiellement en rupture avec l'institution. Et cela, Allouch l'a montré. Grâce à Marguerite, grâce au rapport de Lacan au rapport de Marguerite au savoir, Lacan n'en est pas resté au « roc de l'aliénation », et s'apprêtait à une hérésie qui lui permettrait ultérieurement d'aller au-delà du « roc de la castration[51] ». « Avec Aimée, Lacan a tout appris[52] » n'hésite pas à dire Elisabeth Roudinesco de son côté.

On le voit, notre dette est grande à l'égard de la paranoïa. Et si notre dette est grande à l'égard de Marguerite, il ne faut pas oublier celle que nous devons à Fliess.

Fliess oublié

Et si nous oublions Fliess, curieusement, cela pourrait être moins l'œuvre de Freud que de l'institution qu'il a fondée et à laquelle il a confié la tâche d'enterrer Fliess avec lui. Cette dernière a bien réussi sa tâche en perpétuant le mythe d'un père auto-engendré, et en faisant de Schreber un texte tabou et intouchable[53]. Le tabou des textes est

48. J. Lacan, « La direction de la cure et les principes de son pouvoir », *in Écrits, op. cit.*
49. *Id.*, « Variantes de la cure type », *in Écrits, op. cit.* C'est moi qui souligne.
50. *Id.*, « Remarques sur le rapport de Daniel Lagache », *in Écrits, op. cit.* p. 680.
51. J. Allouch, *Marguerite, ou l'Aimée de Lacan,* Paris, E.P.E.L. 1990.
52. E. Roudinesco, *La bataille de cent ans, op. cit.* p. 352.
53. Avec ce qu'il a appelé « la religion du cas » à propos d'Aimée, Allouch a montré que les lacaniens n'ont pas fait mieux.

l'œuvre des institutions et « la religion est un sentiment de fils » disait Ferenczi à Freud lorsque ce dernier venait de terminer *Totem et tabou*. Et quand l'institution se donne en plus une soi-disant mission scientifique de transmission des énoncés du maître, alors elle devient une machine qui agit les élèves et les pousse à produire ce que Lacan appelle un « dieulire », superbe expression qui montre que science et religion vont très bien ensemble[54]. Dix ans auparavant, Lacan indiquait que l'étude de celui qui interrogerait la fonction du sujet supposé savoir dans l'Église et dans l'Armée irait loin[55].

Si nous lisons « L'analyse finie et l'analyse infinie », nous remarquons que Freud va laisser derrière lui quelques énigmes. Ainsi, dans le troisième paragraphe avant la fin, il fait référence à Fliess

> J'ai déjà dit *ailleurs* – écrit Freud – que c'était Wilhelm Fliess qui avait attiré mon attention sur ce point en son temps[56].

Il s'agit de l'opposition entre les deux sexes comme cause du refoulement. Et le plus étonnant encore, c'est la note en bas de page dans laquelle Freud nous renvoie à cet *ailleurs* où il aurait cité Fliess. C'est un renvoi à « On bat un enfant » (1919) où, curieusement, Fliess n'est pas cité. Quand on sait que Freud a tout fait pour éviter à ce propos de citer Fliess par le passé[57], on ne peut que rester perplexe devant cette référence à ce dernier.

Deuxième énigme : dans les dernières lignes, il reprend le terme de « protestation virile » comme un synonyme de l'angoisse de castration alors que c'est précisément sur ce terme qu'il avait tellement contesté Adler, lui collant aux « fesses », c'est le cas de le dire, le diagnostic devenu historique de paranoïaque, et ce, malgré les sages recommandations d'Abraham[58].

Il est curieux de trouver sous la plume de Freud ces passages où il s'agissait pour lui de critiquer les ambitions de Ferenczi quant à la résolution nécessaire du refus de féminité, passages où il est question

---

54. J. Lacan, *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre, op. cit.*, séminaire du 17 mai 1977.
55. J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 », *Scilicet* n° 1, *op. cit.* p. 28.
56. S. Freud, « L'analyse finie et l'analyse infinie », *op. cit.*, p. 46. C'est moi qui souligne.
57. *Cf.* C. Azouri, "*J'ai réussi...*", *op. cit.* p. 112-120
58. *Ibid.*, p. 123-128.

de « convaincre, d'inciter, de prêcher dans le désert », le même Freud qui avait abandonné l'hypnose et la suggestion.

C'est comme si Freud, tout en critiquant la théorie ferenczienne de la fin de l'analyse, reconnaissait entre les lignes sa dette envers ceux qu'il a qualifié de paranoïaques en laissant assez d'énigmes derrière lui pour nous permettre de ne pas le suivre aveuglément et de ne pas canoniser sa théorie. A qui veut bien le lire...

Ce qu'il écrit sur Schreber est de la même veine. Alors qu'il cadavérise ce pauvre Président, le découpe en morceaux et nous fait une leçon d'anatomie, il fait l'éloge de sa folie, fait de lui un « professeur de psychiatrie et un directeur d'asile[59] », adopte la « parole ailée » comme synonyme de l'association libre et la « langue fondamentale » comme équivalent de l'inconscient[60]. Enfin et avant de terminer son texte sur Schreber, il nous laisse un legs énigmatique :

> L'avenir dira si la théorie contient plus de folie que je ne le voudrais, ou la folie plus de vérité que d'autres ne sont aujourd'hui disposés à le croire[61].

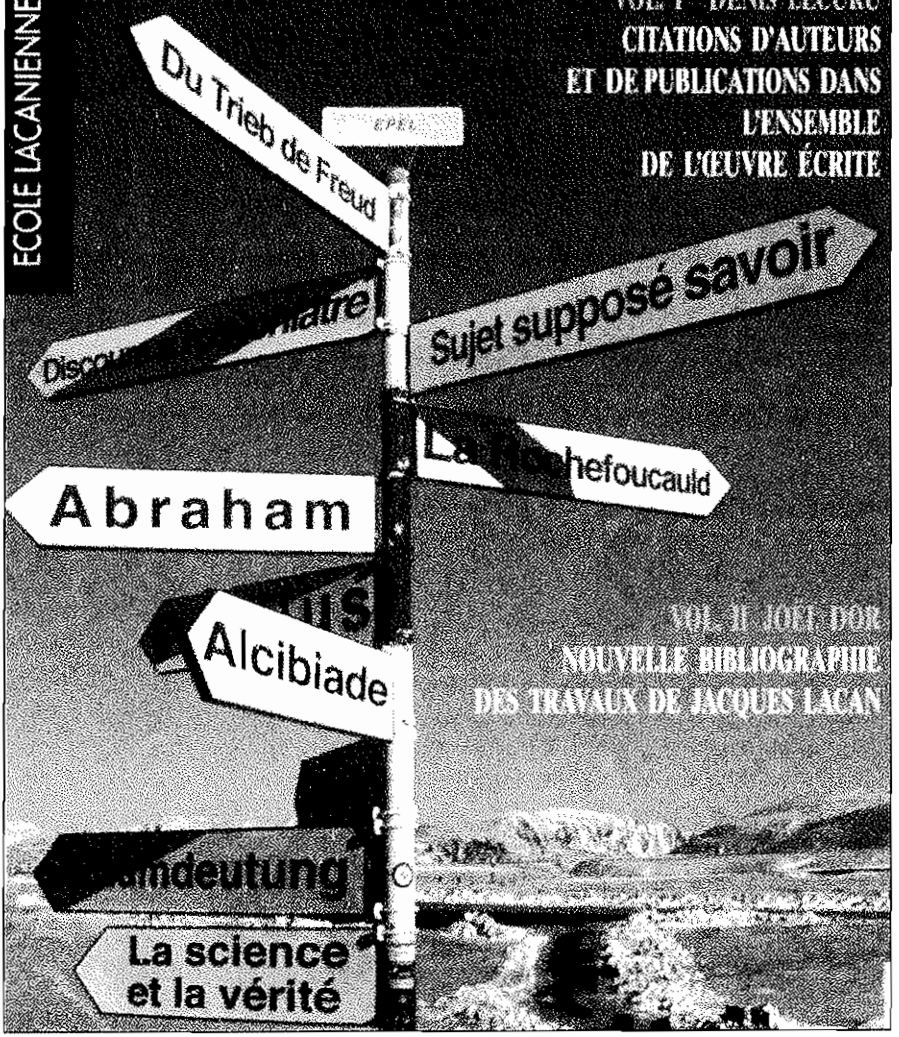
59. S. Freud, C. G. Jung, *Correspondance*, Paris, Gallimard, 1975, tome 2, p. 44.
60. *Ibid.*, p. 63.
61. S. Freud, « Le Président Schreber », *in Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1971, p. 321.

ECOLE LACANIENNE DE PSYCHANALYSE

THÉSAURUS LACAN

ÉDITIONS ET PUBLICATIONS DE L'ÉCOLE LACANIENNE PSEL, 29, RUE MABARÉ, 75016 PARIS

VOL. I DENIS LÉCURU
CITATIONS D'AUTEURS
ET DE PUBLICATIONS DANS
L'ENSEMBLE
DE L'ŒUVRE ÉCRITE



VOL. II JOËL DOR
NOUVELLE BIBLIOGRAPHIE
DES TRAVAUX DE JACQUES LACAN

Actualité

Denis Lécuru
Thésaurus Lacan, volume I, annexe.

Citations de publications de Lacan par lui-même dans l'ensemble de l'œuvre écrite

La pagination renvoie à la liste de référence des textes parue dans Denis Lécuru, *Citations d'auteurs et de publications dans l'ensemble de l'œuvre écrite*, Thésaurus Lacan, volume I, Paris, E.P.E.L., 1994.

Il m'a paru pertinent de donner les références que Lacan fait à son Séminaire dans ses écrits, bien que les transcriptions officielles ne soient pas de sa main et que la moitié de celles-ci ne soient pas encore parues.

Mode d'emploi

Le mode d'emploi de l'annexe est exactement le même que celui du *Thésaurus Lacan*, volume I. Nous en faisons un bref rappel pour les lecteurs qui ne se seraient pas encore familiarisés avec l'utilisation de ce nouvel instrument.

Chaque citation faite par Lacan est accompagnée d'une mention de texte. Cette mention de texte est sur une seule ligne à laquelle correspondent sur la droite :

Le code du texte où figure cette citation (colonne ***TEXTE***),

Les six premiers caractères du code composent la date de publication.
Exemple : ***661012EE***
texte paru le 12 octobre 1966 publié dans les *Écrits*.
La pagination dans l'édition courante (colonne ***PC***),
La pagination dans l'édition originale (colonne ***PO***).

Ces trois données renvoient à la liste des textes jointe au thésaurus. Cette liste n'est pas reprise ici, mais tout lecteur possédant les *Écrits* se rendra compte que l'indexation par les deux dernières lettres ***EE*** y renvoie, la colonne ***PC*** indique alors la page.

Pour la consultation des références indexées des lettres ***EA*** signifiant antérieur et non republié dans les *Écrits*, ou ***EP*** postérieur aux *Écrits*, d'autres précisions pourront s'avérer nécessaires, il suffira alors de se reporter au *thésaurus* lui-même, soit à la liste des références du volume I, soit au volume II, Joël Dor, *Nouvelle bibliographie des travaux de Jacques Lacan*.

CITATIONS DES PUBLICATIONS DE JACQUES LACAN PAR LUI-MÊME

A	*TEXTE*	*PC*	*PO*
agressivité en psychanalyse (L')			
idéale du Moi, la nature proprement imaginaire de la fonction du Moi dans le sujet	550630EE	345	6
Réf.		345	11
Rapport théorique... au XI[e] congrès des... Bruxelles à la mi-mai 1948	661012EE		101
Allocution prononcée pour la clôture du Congrès de l'Ecole freudienne de Paris, le 19 avril 1970 par son directeur			
Un écho : mon **discours de c....** se formulait son travail avant un changement majeur	701228EP	6	1

DISCOURS DE CLOTURE

B

	TEXTE	PC	PO
Bulletin de psychologie			
(Compte rendu Lefèvre-Pontalis J.-B. **La relation d'objet et les structures freudiennes** : 1957, t. X, nos 7, 10, 12 et 14 ; t. XI/1, nº 138. **Les formations de l'inconscient** : 1958, t. XI/4-5, nº 141-142 ; t. XII/2-3, nº 154-155 ; t. XII/4, nº 156 **Le désir et son interprétation** : 1960, t. XIII/5, nº 171 ; t. XIII/6, nº 172).			
(1) compte rendu... de notre séminaire dans le ***B. de p.***, XI, 4-5, 1er janvier 58, p. 293	580930EE	539	10
un graphe (1)... dans le compte rendu que M. J.-B. L.-P. veut bien assurer de notre			10
(1) extrait de notre séminaire, dans le ***B. de p.*** 171-XIII-5 du 5 janvier 1960	610929EE	634	196
(... Un compte rendu avec la figure donnée ici, en a paru dans le ***B. de p.*** à l'époque.)	661028EE		793

C

chose freudienne ou sens du retour à Freud en psychanalyse (La)

(1) Dans un discours en mémoire du centenaire de Freud, recueilli sous le titre : **La c. f.**	610928EE	667	130
dont le texte est celui d'un discours second, d'être de la fois où je l'avais répété	660228EE	866	19
sur quoi se termine ce texte que vous trouverez... sous le titre : ***La C. f.***		867	20
Amplification d'une conférence... à la clinique... de Vienne. Le 7 novembre 1955	661012EE		401
à Vienne d'abord, puis à Paris, en l'honneur de la ***C. f.*** pour le centenaire de Freud	700228EP		12
y compris de la **c. f.** telle que je l'ai située d'être le dit de la vérité.	730331EP		8

D

direction de la cure et les principes de son pouvoir (La)

(1) Premier rapport du Colloque... à l'invitation de la Société française de psychanalyse	661012EE		585

E

Écrits (1966)

	TEXTE	*PC*	*PO*
ce cas Aimée que nous n'inscrivons pas dans le recueil qui paraît de nos ***E.***	670115EP		70
(1) Paru dans *La Psychanalyse*, vol. 4. Repris dans mes **E.**, pp. 531-583.			69
des coordonnées de « temps logique » (*cf.* mes ***E.***, sous ce titre) qui seront motivées	680327EP		6
j'étais à Naples populaire, je ne puis voir dans le succès de mes ***E.*** plus que le signe	680329EP		40
Aucun critique... n'ayant fait son métier... à part un nommé Jean-Marie Auzias			41
comme je l'écris dans la remise en place dont j'introduis dans mes ***E.*** la recollection	680330EP		42
C'est là ce qui dans le recueil des ***E.*** est le plus reconnaissable à une critique			45
dans mes ***E.***, dans mon histoire, dans mon enseignement, retient un public au-delà			47
j'ai voulu pourtant que 1956 fixât la subjectivité dominante... qu'on n'a qu'à lire dans			48
L'ineptie exorbitante... soit signé... d'un psychanalyste... (*cf.* pages 605-606 des ***E.***)			49
(malaise que Freud en pressentait), que seront reprises par qui ? les indications de mes			50
l'entendre sur le fonds de la lecture... de... : « Situation... ». (Pages 419-486 de mes ***E.***)	680331EP		14
– terme essentiel en l'***E.***, que je tiens pour préface à cette proposition.			28
Komintern clandestin auquel il a d'abord donné son blanc-seing (*cf.* Jones, cité...)			28
donne cours en mes **é.** comme polémique, fait d'intermède en des lieux d'interstices	690115EP		151
quand ces ***E.***, ce n'est pas seulement recueillis qu'ils furent en mémoire de rebuts, mais	700228EP		9
de neuf, si je n'en profitais pour situer ce qu'elle m'apporte de mes ***E.*** comme bruit.			9
cher Paulhan... « Kant avec... » détonerait dans son bestiaire (1) (cet ***E.*** est ici absent)			10
Il n'est rien arrivé à eux, à moi seulement : me voici sujet de thèse par mes ***E.***	700930EP		9
Mes ***E.*** sont impropres à la thèse, universitaire spécialement : antithétiques de nature			10
telle... dans mon **é.** sur Schreber (p. 557 des **E.**), à savoir : (I) $\frac{S}{S'}.\frac{S'}{x} \rightarrow \left(\frac{I}{s}\right)$			16
La formule originelle... (p. 515) est : $f\left(\frac{S'}{S}\right) S \cong S(+)s$			16
			17
réfuter... (*cf.* p.889-92...), aurait suffi à arrêter sur cette pente celui qu'elle fascine	711031EP	6	4
J'y suis comme auteur moins impliqué qu'on imagine, et mes ***E.***, un titre plus ironique		7	5
que j'aie mis au titre d'un des ces morceaux que j'ai dit ***E.***..., *de la lettre l'instance*			

Écrits (1966) (suite)	TEXTE	PC	PO
ne sera pas comme mes ***E.*** dont le livre s'achète : dit-on, mais c'est pour ne pas le lire	730228EP		251
En écrivant ***E.*** sur l'enveloppe... c'est ce que j'entendais moi-même m'en promettre			251
Souvenir ici de l'impudence qu'on m'imputa pour ces ***é.*** d'avoir du mot fait ma mesure			253
dans « la question préalable » de mes ***E.***, laquelle était à lire comme la réponse	730331EP		14
que j'introduis le Nom-du-Père et qu'aux champs (dans cet **E.**, mis en graphe)			14
à mettre au chef de l'être ou avoir le phallus (*Cf.* ma *Bedeutung* des ***E.***) la fonction			14
Introduction à l'édition allemande d'un premier volume des ***E.*** (Walter Verlag).	750131EP		11
Avis au lecteur japonais. Préface à l'édition japonaise des ***E.***	811031EP		2
L'inconscient – ... lire le discours que ces E. consignent pour être celui de Rome –			3
Essai d'une logique collective (projet)			
(5) Fragment d'un ***E. d'une l. c.***	450331EE	213	42
(1) initiales d'une ***l. c.***, à laquelle se référait déjà le morceau publié dans le numéro	461229EA	8	1
F			
famille (La). Introduction. L'institution familiale. Le complexe, facteur concret de la psychologie familiale. Les complexes familiaux en pathologie			
et vous pourrez en trouver l'essentiel en quelques lignes dans mon article sur la **f.**	470328EE	185	156
que j'avais rapporté à la décadence sociale de l'*imago* paternelle dans une publication	470330EA		305
(1) de *l'Encyclopédie française* qui fait foi pour la date de ses thèses (1938)	661022EE		67
Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse. Dit aussi Rapport ou discours de Rome			
(1) *Cf.* **F. et c. de la p. et du l.**..., in *La psychanalyse*, P.U.F., vol. 1, p. 89.	570329EE	17	21
(1) la revue *Diogène*, n° 1, et notre **r. de R.**, in *La Psychanalyse*, vol. 1, p. 141-142.		19	22
(1) *Cf. La Psychanalyse*, vol. 1, p. 245-250.			23
[16] Notre **r. de R.**, 26-27 sept. 1953	610930EE	644	206

Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse. (suite)	*TEXTE*	*PC*	*PO*
corps des parois de la caverne elles-mêmes qui vivraient... c'est-à-dire après	660708EA	844	167
l'imaginaire, dont les lettres, associées à celles du symbolique et du réel... juste avant	661022EE		68
Un rien d'enthousiasme est dans un écrit la trace à laisser la plus sûre pour qu'il date	661023EE		229
est-ce « le mort » qu'évoque plus loin notre direction de la cure ou le discours de l'Autre	661024EE		363
C'est à Rome qu'en mémoire... de mon entreprise, demain je donnerai... de cet échec	680329EP		41
En 1953 mon **d.**, celui que mon entourage appelle le **d. de R.**, s'est donc tenu au lieu où	680330EP		42
recueillir un peu plus de ce qui, une fois, de la fonction comme du champ que	690630EP	25	2
on lira mon **d.** dit de **R.** en 1953, sans que puisse plus compter que j'aie été... empêché	700228EP		9
dix ans après... fit l'aventure d'un intellectuel... dans une université américaine	700930EP		9
Fiction et chant de **la p. et du l.**, pourtant n'en eussent-ils pu, garçons et filles, se	730331EP		18
L'inconscient – pour savoir ce que c'est, lire le **d.** que ces Ecrits... pour être celui de **R.**	811031EP		3

I

instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud (L')

[17] – Réf.	610930EE	644	206
Pour préciser... que j'en ai donnée dans... (1), je l'écrirai ainsi :	661030EE		890
(1) Réf., pp. 493-528 de ce vol.			890
(1) Réf., p. 506.			892
formule originelle, originale aussi, donnée dans « **l'i. de la l.** » (p. 515) est : (voir Ecrits)	700930EP		16
lettre morte que j'aie mis au titre... ***de la l. l'i.***, comme raison de l'inconscient ?	711031EP	7	5

Intervention sur le transfert

Prononcée au congrès dit des psychanalystes de langue romane, de 1951	661012EE		215
Nous en sommes ici encore à apprivoiser les oreilles au terme de sujet			215
nous anticipions ici de beaucoup sur ce que nous avons... pu énoncer depuis			215

	TEXTE	PC	PO
Introduction au commentaire de Jean Hyppolite sur la « *Verneinung* » de Freud (suite)			
à la prendre d'abord au fait que ces deux morceaux soient extraits du premier numéro	661024EE		363
Introduction théorique aux fonctions de la psychanalyse en criminologie			
communication pour la XIII[e] conférence des... (29 mai 1950)... avec Michel Cénac	661012EE		125
J			
Jeunesse de Gide ou la lettre et le désir			
(1) cet article est paru dans le numéro 131 de la revue *Critique*, d'avril 1958	661012EE		739
K			
Kant avec Sade			
devait servir de préface à La *Philosophie dans le boudoir*	661012EE		765
M			
mémoire d'Ernest Jones : Sur sa théorie du symbolisme (A la)			
(1) *Cf. La Psychanalyse*, vol. 5, p. 12.	610928EE		125
méprise du sujet supposé savoir (La)			
Non plus qu'il n'en sera de ce que j'aie donné hier à Naples une conférence sur	680330EP		46
Motifs du crime paranoïaque. Le crime des sœurs Papin			
(2) *Le problème du style* et les **M. du c. p.**, ce... oublié lors d'une reprise récente	661022EE		65

P

	TEXTE	*PC*	*PO*
Position de l'inconscient au congrès de Bonneval. Reprise de 1960 en 1964			
Henry Ey... avait réuni... sur le thème de l'**i.** freudien (30 oct. – 2 nov. 1960)	661012EE		829
*je ne peux faire en un écrit (**P. de l'i.**) que de rappeler que l'objet* a *est le pivot*	700930EP		19
principe de réalité (Au-delà du)			
(1), où vous ne vous attaquez à rien de moins qu'au statut de l'objet psychologique	470328EE	161	133
« **Au-d.** etc. » ne recule pas à paraphraser l'autre « Au-delà » que Freud assigne en 1920	661022EE		67
quoi nous n'avons pas donné à notre article sur le « **P. de R.** » la suite qu'il annonçait			69
Il suffit de reconnaître le sensible d'un **a. du p. de r.** dans le savoir de la science	680328EP		57
problème du style et la conception psychiatrique des formes paranoïaques de l'expérience (Le). Voir Motifs du crime paranoïaque			
Propos directifs pour un Congrès sur la sexualité féminine			
Colloque international... du 5 au 9 septembre 1960... Amsterdam	661012EE		725
dernier numéro de *La Psychanalyse* auquel nous ayons de notre main collaboré.			725
Ecrits deux ans avant le Congrès.			736
Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École			
un déchaînement qui... nous fait oser le reconnaître pour témoigner d'un rendez-vous	690630EP	23	2
Congrès où aboutit, frayée du mois de mai dont on parle, quoique l'ayant bien précédé	701228EP		4
l'immixtion de l'acte était le préalable à ce que ma **p.** dite **du 9 o.** parût. Est-elle acte ?	701229EP		9
Si après tout ma **p.** leur fait passion au point de les réduire au murmure			11
dans ce qu'en sa **p.** elle reste pour tous lisible au mur, sans que rien contre ne s'énonce.			12
craché dans ma **p.** « La posture se rompt, dit l'un d'eux », mais c'est de construction.			12
la propose à celui qui sous le coup d'une vapeur aussi philosophique (avant ma **p.**)			12
je décolle de ma **p.** assez pour qu'on sache que m'amuse qu'échappe sa minceur			13

Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École (suite)	*TEXTE*	*PC*	*PO*
[Qui verra donc... se forme du modèle du trait d'esprit, du rôle de la *dritte Person* (1)]			13
La **p.** n'est pas acte au second degré, mais rien de plus que l'acte psychanalytique, qui			13
Ma **p.** gîte à ce point de l'acte, par quoi s'avère qu'il ne réussit jamais si bien qu'à rater			13
n'ignore pas que le discernement qu'elle appelle, implique, de cette non-réversibilité			13
C'est là qu'un contrôle pourrait sembler n'être pas de trop, même s'il en faut plus			14
C'est bien pourquoi ma **p.** est de s'intéresser à la passe où l'acte pourrait se saisir			15
à qui nous ferons hommage... a déclaré devoir s'opposer à toute suite qui résulte de			16
il me semblait que ma **p.** ne dénonçait pas le réseau... se mettait en travers			16
à quoi ma **p.** parerait, à ranimer dans le champ de la psychanalyse ses justes suites.			17
C'est que, quand on va jusqu'à écrire que ma **p.** aurait pour but... à des non-analystes			18
« ... je les embrouille, et tu passes comme une fleur : analyste de l'Ecole selon la **p.** »			21
je m'étonne de le retrouver dans tant de bouches... que d'une destitution subjective			21
amusement que... eût imposé l'admission de Fliess à l'Internationale psychanalytique			22
Ma **p.** n'eût changé que d'un cheveu la demande de l'analyste à une fin de formation.			24
que changent ceux dont l'exercice de **la p.** dépend au titre de la nomination de passeurs			27
prirent leur temps pour y venir, ma **p.** passera haut la main un an et demi plus tard.			27
A la différence de l'Ecole où se produit ma **p.**, de ces endroits ne vient nul écho que			28
Propos sur la causalité psychique			
(1) (Rapport du 28 septembre 1946 pour les journées de Bonneval), *cf.* ici même, p. 151	580930EE	574	42
Le rapport présent a ouvert la réunion.	661012EE		151
psychanalyse et son enseignement (La)			
L'argument suivant avait été distribué... avant la communication	661012EE		437
communication... à la société française de philosophie... du 23 février 1957			437

psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité (La). Thèse. Voir aussi les citations de **Anzieu Marguerite** après 321001ET.	*TEXTE*	*PC*	*PO*
en exorde à ma **t.** sur les **p. p.**, je tentais de définir le phénomène de la personnalité	470328EE	158	130
« Num dignus eris intrare in nostro docto corpore cum isto voce : pensare ! »		162	134
Je prétends avoir suivi sa méthode dans l'analyse du cas... qui fait l'objet de ma **t.**		168	140
– soit, comme l'indique le titre de notre **t.**, dans ses rapports avec la personnalité.		170	142
ce trait significatif dans ma **t.**, quand je m'efforçais... « phénomènes élémentaires »		183	154
en cela du paranoïaque dont nous avons montré... les structures imaginaires prévalentes	560310EE	392	52
(1) Réf.		393	52
Médecin et psychiatre... sous le chef de la « connaissance paranoïaque »... est l'essai (1)	661022EE		65
Dans le cas de notre **t.**... effets littéraires, – et d'assez de mérite pour avoir été			66
(1) repose sur trente observations, bien que sa méthode y impose une monographie			65
(1) Nous avons cité ce passage en entier dans notre **t.**	661025EE		479
reprendre le fil qui nous a conduits à l'aventure freudienne. Soit cette tranchée ouverte	670115EP		70
Selon un rythme dont nous avons pris l'habitude... commença d'être lue après dix ans			71
(si peu que je rougirais de republier ma **t.**, même si elle ne relève pas de ce que...)	700228EP		9
Telle, ma **t.** de médecine a été le fil dont Tosquelles m'a dit avoir démêlé le labyrinthe	701230EP		392
elle dormait, ma belle **t.**... Pourquoi cette Belle au Bois, la ferais-je maintenant courir ?			392
à quelqu'un qui m'a fait glisser jusqu'à eux de m'avoir imposé Freud, l'Aimée de ma **t.**	780115EP		124

Q

Question préliminaire à tout traitement possible de la psychose

sur le sujet de l'hallucination verbale (1) Réf. pp. 1-5 et la suite	611231EA		249
contient le plus important de ce que nous avons donné à notre séminaire... 1955-56	661012EE		531
auquel on peut se reporter sur la... le texte de Schreber est un grand texte freudien	670115EP		69
Encore nous reste-t-il deux ans pour donner à la « **q. p.** » sa pleine suite.			71

R

	TEXTE	PC	PO
Radiophonie. (Entretien des 5, 10, 19 et 26 juin 1970 diffusé par R.T.B., repris le 7 juin 1970 par l'O.R.T.F. Transcription parue in *Scilicet*, n°2/3, Paris, Seuil, 1970)			
Mais me trompé-je à ressentir dans la **r.** une route à l'action qui s'en dispenserait ?	701228EP		4
d'autres discours. C'est à se fermer dans l'analyse (*Cf.* Ma ***R***....) que leur ronde situe	730331EP		11
Remarque sur le rapport de Daniel Lagache : « Psychanalyse et structure de la personnalité »			
Ce texte est rédigé sur un enregistrement qu'un... a privé de son exorde	661012EE		647
attestable que du moment de sa rédaction définitive... Pâques 1960			647
Réponse au commentaire de Jean Hyppolite sur la « *Verneinung* » de Freud			
la dimension de son influence... ces deux morceaux soient extraits du premier numéro	661024EE		363

S

science et la vérité (La)			
sténographie de la leçon d'ouverture... sur *L'objet de la psychanalyse*	661012EE		855
Séminaire (Le). (Lacan nomme séminaire (s) aussi bien la totalité de ce mode d'enseignement depuis son début, que l'ensemble énoncé dans une période donnée, le plus souvent			
l'année scolaire, ou encore chaque séance ou leçon).			
(En général)			
La priorité que j'accorde à nourrir mes leçons de **s.** d'un apport à chaque fois inédit	570929EE	493	47

(En général)	*TEXTE*	*PC*	*PO*
Les élèves de... se souviennent de l'odeur d'urine... d'un cas de perversion transitoire	610928EE	610	173
L'enseignement de la psychanalyse... par les voies d'un transfert de travail. Les « s. »	650331EA		6
réserve qu'inspire... de trop aisé dans cet effet de s., la résistance qu'elle comporte	660630EP	11	272
sommes toujours cru comptable d'un tel effet... prouesse secrète à chacun de nos « s. ».	660708EE	836	162
n'était pas « là où ça parle », comme il arrivait qu'on... Il suscitait *la place* d'où		838	163
l'avait retrouvé... jusqu'à s'y faire textuel, ce que nous avions dit à notre s.		838	163
Pour le lecteur... au pointage près un peu plus loin du dessein de notre s. que	661023EE		229
Les deux échantillons, qui suivent... quelque idée du dessein de notre enseignement.	661024EE		363
Les deux textes présents méritent une autre considération, d'être de la façon de notre s.			364
Pourquoi est-ce que je viens parler ici... je développe depuis quinze ans dans mon s. ?	670415EP		46
me livrer pour le contexte d'ignorantisme fabuleux où j'ai dû proférer mes premiers s.	680331EP		18
Ces s. dont quelqu'un à les relire, s'écriait devant moi... qu'il fallait que j'eusse	701229EP		22
(1) De mon cabinet professionnel à l'Ecole Normale Supérieure où mon s. se tenait			16
assez pour que le terme de s. ne soit pas trop indigne de ce que j'y porte de parole	730331EP		5
Karen, Hélène... n'importe, j'oublie maintenant, car je n'aime pas de rouvrir mes s.			20
tant... que la tentative, que je fais, au cours d'un enseignement dit de s. d'approfondir	790731EP		291
1951-1952. Première année (Inédit)			
obstacles du cas présent, comme les surprises de Freud... du commentaire que... (1)	560310EE	386	46
textes auxquels je consacre depuis quatre ans un s. de deux heures tous les mercredis	560331EE	404	227
1952-1953. (Deuxième année. Inédit)			
(Freud) en a eu d'ailleurs l'éclair, nous l'avons montré dans notre... de son expérience	560328EE	302	146
1953-1954. Livre I. Les Écrits techniques de Freud (ou De la technique psychanalytique). Transcription Miller J. A., Paris, Seuil, 1975			
poursuivre les conséquences au prochain s. ... d'« analyse du discours et analyse du moi »	560310EE	399	58
S. de t. freudienne *du 10 février 1954* (1).	560330EE	369	17

1953-1954. Livre I. Les Écrits techniques de Freud (suite)	*TEXTE*	*PC*	*PO*
(1) Il a été seulement amplifié de quelques rappels... à des leçons antérieures		369	17
à M. Jean Hyppolite, qui n'illustre pas... ce **s.** par l'intérêt qu'il veut bien lui porter		380	28
dialectique de l'intersubjectivité... les trois ans passés de notre **s.** à Sainte-Anne		53	9
la véritable gymnastique du registre intersubjectif que constituent tels des exercices		54	10
rapportée par Poe lui-même avec faveur dans l'histoire qui sera le sujet du présent **s.**		57	10
(1) que nous faisons dans ce passage que ponctuer une position, dégagée dans notre **s.**		45	2
(1) *Cf.* le *De magistro* de saint Augustin, dont j'ai commenté le chapitre... le 23 juin 54	570930EE	498	51
Verneinung, dont on sait quel éclat nous avons entendu donner à sa discussion aux	610928EE	660	123
Lagache... ignorer, à savoir du « modèle »... la première année de mon **s.** à Sainte-Anne		672	135
1954-1955. Livre II. Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse. Transcription Miller J. A., Paris, Seuil, 1978			
de la mémoire symbolique... comme je l'ai fait faire en mon **s.**, la suite symbolique	560330EE	432	248
Le **s.** sur « La lettre volée »	570329EE	11	15
L'enseignement de ce **s.** est fait pour soutenir que ces incidences imaginaires, loin de		11	15
La leçon de notre **S.** que nous donnons ici rédigée fut prononcée le 26 avril 1955.	570331EE	44	1
1955-1956. Livre III. Les (structures freudiennes dans les) psychoses. Transcription Miller J. A., Paris, Seuil, 1981.			
fait parler, à un moment donné de mon **s.** sur les p., des « points de capiton » requis (2)	570930EE	503	56
Nous l'avons fait le 6 juin 56 sur l'exemple de la première scène d'Athalie		503	56
Sa gerbe n'était pas... l'aspect duquel je présentai la métaphore au temps venu de mon **s.**		506	60
J'ai montré... que c'est dans la nécessité de redresser les effets... de cette partialité		513	66
(1) en quoi l'hallucination verbale... jusqu'ici manquée d'être inaperçue... (... 55-56).		502	56
la base d'une analyse de structure... dans notre **s.** sur **les s. f. dans les p.**	580930EE	536	6
fonction de l'inconscient distincte du refoulé... démontré ce qui fut le cœur de mon **s.**		558	26
succession symbolique des royaumes antérieurs, puis des royaumes postérieurs de Dieu		572	40
(2) le **s.** du 8 février 1956 où nous... de la vocalisation « normale » de : la paix du soir.		535	5

1955-1956. livre III. Les (structures freudiennes dans les) psychoses (suite)	*TEXTE*	*PC*	*PO*
(2) l'opinion qu'exprime l'auteur de la... anglaise de ces Mémoires, parue l'année		536	6
l'homme d'un discours sur la liberté... de délirant (nous y avons consacré un de nos s.)		576	43
le plus important de ce que nous avons donné à notre s. les deux premiers trimestres	661012EE		531
Cette traduction était attendue. Exactement depuis notre s. de l'année 1955-56.	670115EP		69
ce s. cinquième de notre enseignement et le troisième du toit de Sainte-Anne, nous			69
pourquoi ce s. qui s'intitulait de la 4e des dites cinq grandes psychanalyses de Freud			69
deux derniers s.... (27 juin – 4 juillet) nous fassions rentrer Freud dans ses droits			69
Mais laissons ce que mon s. sur Schreber a offert à ceux qui pouvaient l'entendre.	680331EP		28

1956-1957. Livre IV. La relation d'objet (et les structures freudiennes). Transcription Miller J. A., Paris, Seuil, 1994.

où se déroule actuellement dans mon s. mon commentaire de Freud, le petit Hans	580930EE	519	72
qui ont suivi... l'année 56-57 savent l'usage que nous avons fait du ternaire imaginaire		554	22
d'une conception où l'observation de l'enfant se nourrit... dans la genèse de l'objet :	610929EE	612	175
symbolique... (... s. f. : il y en a compte rendu), le démarquant par là de la frustration	730331EP		16

1957-1958. V. Les formations de l'inconscient. (Inédit, excepté un extrait de la séance du 5 mars 1956 in le *Magazine littéraire*, n° 313, 1993).

rappeler la formalisation, familière à ceux qui suivent... formule de la métaphore, ou	580930EE	557	25
(Le graphe ici produit a été construit pour notre **S.** sur les **f. de l'i.**... compte rendu...)	661028EE		793
pas... à les faire d'une libre décision écarter tout recours au graphe... (1957-1958).	700930EP		15

1958-1959. VI. Le désir et son interprétation. (Leçons 13 à 19 (Hamlet) publiées in *Ornicar ?* nos 24, 25, 26/27, 1981-1983).

(1) s., dans le *Bulletin de psychologie* 171-XIII-5 du 5 janvier 1960... Le signe losange	610929EE	634	196

	TEXTE	PC	PO
1959-1960. Livre VII. L'éthique de la psychanalyse. Transcription Miller J. A. Paris, Seuil, 1986.			
(1) Spécialement dans notre s. de cette année 1959-1960 sur l'**é. de la p.**	610928EE	647	111
(1) La Chose (*das Ding*) est ici antidatée... produite que dans notre séminaire de cette		656	119
(1) C'est de cette question que nous avons voulu faire partir notre examen de l'**E. de**		661	124
Sartre... (2) Lieu analysé dans mon **s.** sur l'***E. de la P.***, 1959-1960.	611231EA		250
introduction dans mon **s.** fut la ligne de partage pour la planche fragile de son parterre	651231EA		13
(1) référence à ce que nous avons professé... (1959-60 à paraître) sur la seconde mort	661028EE		810
1960-1961. Livre VIII. Le transfert (dans sa disparité subjective, sa prétendue situation, ses excursions techniques). Transcription Miller J. A. Paris, Seuil, 1991.			
fait qui s'étale au titre d'une année de mon **s.** (60-61) le terme de **d. s.**	680330EP		46
1961-1962. L'identification. (Inédit)			
(2) Les parenthèses ici des rajouts, épinglant des développements sur l'**i.**, postérieurs	661028EE		809
l'objet (*a*)... le reconnaît (pour ce que l'ai énoncé dès longtemps, dix ans, le **s.**...)	730331EP		30
1962-1963. X. L'angoisse. (Inédit, excepté un extrait de la séance du 19 décembre 1962, *in Ornicar ?*, nº 29).			
stécriture... oubliez pas que j'ai rendu ce mot à son sort dans mon **s.**... l'année d'avant	730228EP		253
1963. Le Nom-du-Père. (Seule existe la leçon d'ouverture du 20 novembre 1963)			
(1) mis en réserve le **S.** que nous avions annoncé pour 1963-64 sur le **N.-du-P.** après	660228EE	874	26
(1) sur notre démission de la place de Sainte-Anne où nos **s.** depuis dix ans se tenaient		874	26
N.-du-P. dans ce qui devait être ma... quand un passage à l'acte de mes collègues	680329EP		39
sans voir plus loin, de même que... j'interrompais mon **s.** à la suite dudit vote	680331EP		16
ce prodige qu'une certaine Ipépée pût interdire avec effet aux ... l'accès à mon **s.**	700930EP		12

1964. Livre XI. Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse. Transcription Miller J. A. Paris, Seuil, 1973.	*TEXTE*	*PC*	*PO*
Résumé du **s.**	650630EA	7	249
Postface (à la publication du **livre XI** du **S.**)	730228EP		251
Ainsi se lira – ce bouquin je parie.			251
– Naturellement : puisqu'ici je n'écris pas. A le faire, je posteffacerais mon **s.**			251
Préface à l'édition anglaise du s.	780115EP		124
1964-1965. XII. Problèmes cruciaux pour la psychanalyse. (Inédit)			
Résumé du **s.**	660630EA	9	270
1965-1966. XIII. L'objet de la psychanalyse. (Inédit, sauf la leçon d'ouverture. Voir « **La science et la vérité** »)			
(1) disparition de la revue *La Psychanalyse* et par notre promotion à la tribune d'où	660228EE	866	19
leçon d'ouverture à l'Ecole Normale Supérieure... au titre de chargé de conférences	661012EE		855
Résumé du **s.**	670630EP	12	211
1966-1967. XIV. La logique du fantasme. (Inédit)			
Résumé du s.	680630EP	13	189
1967-1968. XV. L'acte psychanalytique. (Inédit)			
Résumé du s.	690630EP	18	1
lemme... du passage : à l'acte, de ce **s.**, « qu'il n'y a pas de transfert du transfert »		25	2
cette semaine revenu à faire **s.**, j'ai sans plus tarder, posé l'a. p., et des trois termes	701229EP		11
à choisir pour mon **s.** telles de ces propositions discrètes que noie la littérature			23
1971-1972. XIX. ... ou pire (doublé du « **savoir du psychanalyste** » prononcé à Sainte-Anne, inédits)			
de miettes... puisque c'est de mon **s.** de cette année (à Paris I) qu'elles font relief	730331EP		5

1971-1972. XIX. ... ou pire (suite)	*TEXTE*	*PC*	*PO*
1971-1972. XIX. ... ou pire			
1971-1972. XIX. ... ou pire (doublé du « savoir du psychanalyste »			
Résumé du **s.**	730630EP		5
j'ai doublé ce **s.** d'un autre s'intitulant du « **s. du p.** », mené de l'air de sarcasme			5
1974-1975. XXII. R.S.I. Première transcription Miller J. A. *Ornicar ?* nºs 2, 3, 4, 5, Paris, Le Graphe, 1975-1976 (il manque la première leçon)			
Introduction à cette publication	750415EP		88
note en marge, comme page 97, peut être nécessitée pour compléter un circuit élidé			88
A la lecture du 17 décembre	750416EP		98
séminaire sur « La lettre volée » (Le)			
(1) *Cf.* notre introduction, p. 11.	570329EE	22	24
(1) *Cf.* notre introduction, p. 12.		29	33
Nous lui ménageons un palier dans notre style, en donnant à... le privilège d'ouvrir	661011EE		9
Il est pourtant frappant que j'ouvre ce recueil d'un article que j'isole de sa chronologie	711031EP	6	4
signification du phallus. Die Bedeutung des Phallus (La)			
chef de l'être ou avoir le phallus (*cf.* ma ***B***....) la fonction qui supplée au rapport sexuel	730331EP		14
Situation de la psychanalyse et formation du psychanalyste en 1956 (561031EE) **et Variante** (661025EE)			
Pour quelques-uns... et « à d'autres ».	661012EE		459
ce soit parmi Elles... la théorie du *moi autonome* (1) note p. 487 de l'annexe qui suit	661025EE		485
Avant de la lire, je souligne qu'il faut l'entendre sur le fonds de la lecture... de	680331EP		14
sortie discrète pour ma « **s. de la p. en 1956** », que je savais qu'une satire ne change rien ?	701229EP		27

stade du miroir comme formateur de la fonction du je, telle qu'elle nous est révélée dans l'expérience psychanalytique (Le)	*TEXTE*	*PC*	*PO*
L'identification affective est une fonction... dont la psychanalyse a établi l'originalité	380331EA	41	409
stade ainsi considéré répond au déclin du sevrage, c'est-à-dire à la fin de ces six mois		42	409
Il nous semble que notre conception du **s. du m.** peut contribuer à l'éclairer :	380331EA	93	424
comme il vaudrait mieux dire de la *phase du miroir*... au congrès de Marienbad en 1936	470328EE	184	156
« Tiens, se dit-on, cela fait penser à cette fameuse histoire de Lacan, le **s. du m.**... »		186	157
que j'ai appelé ***le st. du m.*** a l'intérêt de manifester le dynamisme affectif par où le sujet	480630EE	113	378
La conception du **s. du m.** que j'ai introduite à notre dernier congrès, il y a treize ans	491231EE	93	449
reste ouverte au morcellement fonctionnel (pour nous référer à l'apport... du ***s. du m.***)	520430EE	221	159
(... « L'agressivité en psychanalyse », 1948 et « **Le s. du m.** », 1949, articles renouvelant...)	550630EE	345	6
Réf.		345	11
Si le sujet ne retrouvait dans une régression, souvent poussée jusqu'au... l'enceinte	560328EE	282	127
la dynamique dite du... comme conséquence d'une prématuration de la naissance	560331EE	427	245
La relation spéculaire à l'autre par où nous... redonner sa position dominante dans	570331EE	53	9
la relation narcissique, dont j'ai repris l'élaboration dans le ***s. du m.***	570930EE	520	73
(1) *Cf.* notre conception du... et le fondement biologique que nous lui avons donné	600331EE	710	14
modèle pour une part recouvre la fonction de méconnaissance que notre conception du	610928EE	675	138
que nous avons articulé comme primordial du **s. du m.**, soit le garant que la synthèse		676	139
à la mémoire d'Ernst Kris... me revient du Congrès de Marienbad, où au lendemain	610929EE	600	163
si le... fut produit en 1936 (1), par nous encore aux portes de la titularisation d'usage	661022EE		67
Pour le repérer dans ... sachons d'abord y lire le paradigme... proprement imaginaire			70
dès nos premiers pas dans la psychanalyse, dans le **s. du m.** donné son statut	661027EE		723
Nous ne reprendrons pas ici la fonction de notre « **s. du m.** », point stratégique premier	661028EE		808
Non sans que, dès l'origine, le **s. du m.** n'ait été présenté comme vétille qui pourrait	680330EP		46
qu'on appelait jusqu'ici l'homme en abrégé, qui est le prototype du semblable	730331EP		24
Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien			
Au reste un article de 60 précisément : « **s. du s.** », met les points sur les i.	680330EP		46

T	*TEXTE*	*PC*	*PO*
temps logique et l'assertion de certitude anticipée (Le). Un nouveau sophisme			
(1) initiales d'une *logique collective*, à laquelle se référait déjà... sous le titre	461229EA	8	1
(1) Réf.	560329EE	241	85
aux trois temps logiques par quoi... se conclut dans le moment d'un regard (1)	570329EE	15	19
Réf. p. 32-42		15	19
fuite devant l'angoisse des origines, et ne doit rien à cette hâte dont nous avons montré	600331EE	705	8
(3) Réf.		705	8
Il nous fut demandé en mars 1945 par Christian Zervos de contribuer... un numéro	661012EE		197
en notre entreprise il nous faut surmonter des coordonnées de « **t. l.** »	680327EP		6
de rappeler à Mannoni que la scansion du **t. l.** inclut ce que j'ai appelé le moment de	680331EP		24
Répétition et hâte ayant déjà été par nous articulées au fondement d'un « **t. l.** »	680630EP	16	192
[autre scansion du **t. l.**, le moment de rater ne réussit... que... pour le comprendre (2)]	701229EP		13
V			
Variantes de la cure-type			
ce titre... nous fut imparti en 1953... un comité de psychanalystes	661012EE		323

Apostille

Encore Emma

Sur Yvette Guilbert

Regina Andrade

AU DÉBUT du mois d'août 1889, Freud, venant de Nancy, passa quelques jours à Paris pour participer au congrès international d'hypnotisme. C'était l'année de la grande exposition et de la Tour Eiffel. Conseillé par madame Charcot, il alla au café-concert, l'Eldorado pour écouter une chanteuse débutante, Yvette Guilbert.

La clientèle du café-concert était considérée comme « raffinée, élégante et de classe ». On y rencontrait essentiellement des intellectuels mondains, des chansonniers, des écrivains ou des artistes de renom mais également des représentants de la haute finance, de la noce dorée et de la politique nantie.

> Certains soirs, le vendredi surtout qui était devenu le jour chic, on voyait finalement venir des femmes de l'aristocratie, de la haute bourgeoisie, et aussi des demoiselles, des horizontales, comme on disait en ces temps verticaux. Elles se mêlaient sans vergogne aux gentilles camarades, aux charmantes muses des poètes, aux jolis modèles des peintres, aux colombines que dessinait avec tant de grâce Adolphe Willette[1].

Les chanteuses dépassaient toutes les limites de la vulgarité et le public ravi, s'amusait franchement. Située dans le 10e arrondissement, la salle de spectacle était recouverte de multiples miroirs, dorures, moulures, tentures de faux velours et de faux satin avec candélabres et tapis. Les couleurs vives dominaient : rouge clinquant, orange, jaune, blanc et rose vif.

1. Claudine Brécourt-Villars, *Yvette Guilbert – L'irrespectueuse*, Paris, Plon, 1988, chapitre VII, p. 86.

L'Eldorado fut le premier café-concert de Paris. L'entrée y était gratuite. Dès son arrivée, le client était tenu de consommer une boisson dont le prix donnait droit à un séjour d'une heure. L'ambiance tapageuse, asphyxiante et nauséabonde, obligeait les chanteurs à avoir une méthode pour se désintoxiquer. Certains traversaient la rue pour se « décrasser les oreilles » en allant écouter du Mozart aux concerts symphoniques Touche, situés juste en face de l'Eldorado.

A la sortie, ceux qui voulaient cumuler les vertus aphrodisiaques de certaines chansons avec l'idylle, pouvaient se livrer à une incursion bucolique dans les allées du bois de Boulogne. Les fiacres, ou « sapins nocturnes », attendaient les messieurs et les demoiselles qui se laissaient faire à la faveur d'une petite promenade[2].

En 1889 Yvette Guilbert était la vedette principale de l'Eldorado. Née à Paris, dans le Marais, 78, rue du Temple, le 20 janvier 1865 à 23 heures, elle s'appelait Emma, Laure, Esther. Sa mère, Albine, Hermance, Julie Lubrez avait vingt ans, et était d'origine flamande. Son père, Hippolyte, était normand et avait juste un an de plus que sa mère, il disait exercer la profession de comptable.

A sa naissance, ses parents venaient donc tout juste de débarquer de Normandie. Par manque de ressources, les Guilbert changeaient continuellement de logement, toujours dans le quartier du Marais. Hippolyte sortait tard, le soir, seul, ou en compagnie de « bohémiens » comme lui, pour fréquenter la « vie parisienne ». Il emmenait parfois Emma qui, malgré son jeune âge, aimait déjà « jouer à l'actrice ». Au dire de sa mère, ses imitations étaient irrésistibles, mais ces premiers succès ennuyaient son père qui trouvait ce goût très douteux pour une fille bien élevée. Par contre son père s'absentait régulièrement de la vie familiale et avait toujours des maîtresses. Pendant ce temps à Paris, Albine, résignée, ne cessait de coudre jour et nuit : Emma ne pouvait pas supporter sa résignation de grande amoureuse abandonnée.

Vers douze ou treize ans, elle tomba amoureuse d'un homme, ami de son père ; elle se contenta de dire par la suite que ce monsieur délicat, un certain Puech, s'était tiré d'affaire « avec tact ». A cette époque elle aidait sa mère à fabriquer à domicile tout ce qui pouvait se vendre selon les saisons en matière de confection[3]. A l'âge de seize ans elle entra

2. Claudine Brécourt-Villars, *Yvette Guilbert – L'irrespectueuse, op. cit.*, p. 68.
3. Yvette Guilbert, *Autres temps autres chants*, (posthume). Préface de Béatrix Dussane, Paris, Robert Laffont, 1946.

chez Hentennart, un couturier de la rue du 4-Septembre, comme mannequin, mais au bout de six mois elle fut contrainte de quitter la maison et se fit engager comme vendeuse aux magasins du Printemps. Elle dut quitter aussi le Printemps et décida de se charger de la livraison à domicile des commandes de sa mère.

Un jour comme elle trottait pour effectuer les livraisons, elle s'aperçut qu'elle était suivie par un homme d'une soixante d'années. C'était Charles Zidler, le directeur du Moulin Rouge ; il l'invita à être écuyère à l'Hippodrome[4]. Elle rentra à la maison et Zidler lui envoyait de temps en temps des places de théâtre. Le hasard allait jouer pour une seconde fois en sa faveur. Un soir, au théâtre Saint-Martin, où Sarah Bernhardt jouait alors *Cléopâtre*, un homme vint s'installer sur le strapontin à côté de son fauteuil et lui raconta que la Duse allait être remplacée par une autre actrice. Comme il lui tendait sa carte, elle s'aperçut qu'il s'agissait d'Edmond Stoullig, un critique dramatique alors très connu. Celui-ci lui dit, qu'elle pouvait faire du théâtre, et réussir. La version accréditée dans ses mémoires parle d'un miracle, mais il est bien évident, comme le confirma le chroniqueur C. de Néronde, que Stoullig avait été expressément envoyé par « un ami ».

A cette époque son père malade, abandonné de ses maîtresses et ruiné était reparti en Normandie, où il mourut d'épuisement et d'excès, à l'âge de quarante et un ans. Pour Yvette l'obstacle à sa carrière et à sa vie d'artiste disparaissait avec son père, car sa mère était tout à fait d'accord avec elle. Huit mois durant, elle apprit donc à rire, pleurer et à marcher correctement. Il fallait trouver un autre nom « Emma » étant trop bovaryen. « Yvette », très à la mode, à cause de la publication de la nouvelle de Maupassant parue dans *La vie populaire* de décembre 1884 à janvier 1885, fut choisi comme nom de scène. On lui confia d'abord le petit rôle de Madame de Nevers dans *La reine Margot* d'Alexandre Dumas.

Yvette ne réussit pas bien au théâtre, mais elle voulut faire une dernière tentative en entrant au Théâtre des Variétés. Lieu de prédilection de Zola, qui venait de le décrire longuement dans *Nana*, il était considéré comme l'une des salles de spectacle les plus en vogue de la capitale. On y allait pour applaudir Réjane, Judic, Jeanne Granier. Après de nombreuses figurations, Yvette joua encore dans trois ou quatre pièces, où elle continua à passer inaperçue. Ses camarades lui donnèrent un conseil : « au lieu de végéter ici, tu ferais bien mieux d'entrer

4. Yvette Guilbert, *La chanson de ma vie, (Mes mémoires)*, Paris, Grasset, 1927.

au café-concert à l'Eldorado. Tu pourrais débuter à six cents francs par mois... Tu chantes juste ». En août 1889, elle se présenta à l'Eldorado où commença alors vraiment sa carrière de chanteuse. Ce n'est qu'après 1892, qu'Yvette possèdera un bon répertoire en apprenant quelques-unes des poésies d'un jeune auteur inconnu Léon Xanrof comme *Le fiacre*, *La complainte des 4 z'étudiants*, *L'hôtel du n° 3*, *Le bain du modèle*, *C'était pour sa mère*, *La brasserie du pacha*, etc. Toulouse-Lautrec, l'a croquée plusieurs fois. Il semble qu'Yvette ait été très attirée par la personnalité de ce peintre.

Dans *La chanson de ma vie*, elle décrit ainsi son apparence physique :

> J'étais une grande jeune fille pâle, très pâle de peau. Une tête très petite, coiffée de cheveux roux très relevés sur le front, pas très haut, et noués sur la nuque en un sage chignon à la grecque. Des yeux petits et mordorés que par le maquillage, j'obtiens ronds. Mon nez gros, fit la fortune des caricaturistes. J'avais un nez très burlesque, à cause de sa petite rondeur finale qui n'était qu'un excès légèrement charnu. Le cou très mince, très long, très rond, très flexible, les épaules tombantes, très graciles, pas de seins, cinquante trois centimètre de tour de taille [...] De longs bras qu'amincissaient encore mes interminables gants noirs montant jusqu'aux épaules. Je portais des robes couleur vert Nil l'hiver et blanche l'été, un satin uni presque toujours[5].

Elle conserva cette silhouette jusqu'à la veille de la Première Guerre mondiale. « J'ai voulu surtout et avant tout paraître très distinguée, pour me permettre de tout oser dans mon répertoire [...] exprimer toutes les impudeurs, tous les excès ». Elle ne portait pas de corsage, obligatoire à l'époque mais coupait une chemise et l'enfilait par la tête, sans boutons, sans baleines, décolletée laissant le dos nu, et de long gants noirs. Quand Yvette chercha à se composer une image de femme pour la scène elle fut influencée par un souvenir d'enfance. Un jour, elle avait filtré l'encre à travers son tablier et une certaine Mademoiselle Laboualaye, qui travaillait gantée de noir jusqu'aux coudes en fut très dégoûtée. Elle enleva ses gants pour arracher la blouse de l'enfant et la poussa dans le cabinet de toilette. Mademoiselle avait des mains aux ongles corail, « des mains de Vierge Marie ». Elle lui dit : « tenez petite sale... regardez... voilà comme une petite gentille doit avoir les mains ! » Emma éclata en sanglots et se jeta au cou de Mademoiselle.

5. Yvette Guilbert, *La chanson de ma vie*, *op. cit.*

Les chroniqueurs disaient qu'elle n'était pas belle et qu'elle avait toujours un comportement arrogant et original. En 1896, elle partageait avec Sarah Bernhardt le prestige d'une renommée internationale.

En 1897, elle épousa Max Schiller, un ingénieur américain d'origine allemande, illustre dans le milieu du théâtre pour avoir été le « manager » avisé de Sarah Bernhardt, et le « public relations » d'Eleonora Duse pendant sa longue tournée aux États-Unis après qu'elle eut joué *La dame au camélias* à New York.

Leur mariage fut considéré comme idéal par Éva Rosenfeld, une nièce de Max. Ce fut par l'entremise de celle-ci qui poursuivait des études de psychologie à Vienne, où elle était amie de Anna Freud et analysante de Freud que ce dernier fit la connaissance d'Yvette. En 1926, Éva fit part à Yvette de l'admiration de Freud pour elle. Immédiatement elle lui dédicaça des portraits photographiques que Freud a toujours gardés accrochés au mur de son bureau de la Berggasse à côté de celles de Lou Andréas-Salomé et de Marie Bonaparte la princesse de Grèce.

La première fois qu'Yvette rencontra Freud c'était lors de son voyage, en 1926, à Vienne. Elle l'avait invité à prendre le thé à l'hôtel Bristol. Il vint l'écouter à ses concerts en lui faisant porter des fleurs avec sa carte et elle lui envoya des invitations. Vienne était une ville pleine de souvenirs d'enfance, pour Yvette. Quand elle était encore Emma, son père lui parlait du « goût viennois » et il faisait commerce de bronzes et de bibelots autrichiens alors très en vogue. Sa carrière internationale n'avait-elle pas commencé par une longue tournée dans les capitales roumaine, hongroise et autrichienne, à l'âge de 28 ans ? C'était là qu'elle était annoncée comme la « Duse de la chanson ».

A Bruxelles, elle avait découvert la Duse jouant *La dame aux camélias*. Une amitié réciproque s'était alors établie entre Yvette Guilbert et Eleonora Duse et avait donné lieu à une rumeur sur une « étrange ronde de six figurants changeant constamment de partenaires : Marguerite (Moreno) et Louis, Yvette et Max, la Duse et Gabrielle qui au fil des années reformaient une série de triangles amoureux[6] ».

6. *Cf.* Claudine Brécourt-Villars, *Yvette Guilbert...*, *op. cit.*, « Bettina Knapp et Myra Chipman, qui rencontrèrent quelques-uns de ses proches, alors encore vivants, notamment Éva Rosenfeld, avancèrent une autre hypothèse quant à ses véritables relations avec Eleonora Duse, mais sans, malheureusement la développer », p. 136.

Vers 1922 Yvette Guilbert avait sa collection de chansons anciennes. C'étaient les années folles, dominées par le cubisme, l'art nègre, et l'art déco. Les femmes, devenues des « garçonnes » dansaient sur les rythmes du swing, du charleston et du tango. Elle voulait imposer « son style » et « La vieille chanson de France » et incarner dès lors le bon goût, le raffinement et la tradition culturelle française qu'elle défendra avec acharnement. Un mythe et un symbole qui allaient prendre forme, grâce au talent du sculpteur Jules Dalou, qui la prit comme modèle pour représenter la statue de *La chanson* qui se trouve dans la salle à manger d'honneur de l'Hôtel de Ville de Paris.

Au mois d'août 1927 Yvette fit cadeau à Freud du premier volume de son autobiographie, *La chanson de ma vie*. Il s'agissait en réalité, d'un recueil de lettres adressées par des écrivains et des critiques célèbres, assorties de commentaires, d'anecdotes et d'un prologue où elle tentait d'analyser l'essence de son art. *La chanson de ma vie* fut suivie en 1929 de *La passante émerveillée* où elle raconte ses voyages à l'étranger et surtout son séjour en Amérique, puis d'un troisième volume intitulé *Mes lettres d'amour*.

Pendant le mois de mars 1932, Freud et Yvette Guilbert eurent une correspondance étroite. Soumettant sa préface à Freud, par lettre datée du 28 février 1931, elle voulait expliquer son succès et connaître aussi quelles avaient été les réactions du Maître à ses chansons.

> A vingt ans, mon succès était amplifié me disait-on, par mon « apparence » particulière. A soixante ans, par d'autres procédés amplificateurs, mon succès s'accroît de « ma transparence » encore, mais autrement particulière[7].

Freud lui répondit par une très longue lettre, le 8 mars 1931 lui disant son désaccord avec son idée de l'abandon de la personnalité de l'artiste et son remplacement par une personnalité imaginaire. Il pensait plutôt à un mécanisme contraire.

> [...] La personnalité de l'artiste n'est pas éliminée, mais certains éléments, par exemple des prédispositions qui ne sont pas parvenues à se développer ou des émotions de désirs réprimées, sont utilisés pour composer le personnage choisi et parviennent ainsi à s'exprimer et à lui donner un caractère d'authenticité. C'est beaucoup moins simple que la « transparence » du propre moi que vous mettez en avant. [...] En tout

7. Yvette Guilbert, *Mes lettres d'amour*, Paris, Denoël et Steele, 1933.

> cas, il ne s'agit que d'une contribution pour résoudre le beau mystère suivant : pourquoi frémit-on en entendant *La soûlarde* ou pourquoi répond-on *oui* avec tous ses sens à la question : « *Dites-moi si je suis belle*, mais on en sait si peu là-dessus[8] ».

Freud fait là allusion à deux chansons célèbres d'Yvette qui s'inscrivaient dans la tradition de François Villon et d'Aristide Bruant. Elle entamait parfois son tour de chant avec *La soûlarde* de Jules Jouy :

> Ce soir, je vous dirai des liaisons et des trahisons amoureuses. Il ne faut pas craindre le mot exact : j'ai l'intention de vous parler des chienneries de l'amour :
>
> Que j'suis heureuse, ma cher', j'en perds la tête
> Et ce n'est pas d'l'amour pour plaisanter :
> Du beau Raoul, j'ai su fair'la conquête,
> Je suis aimée, et je puis m'en vanter.
> Cet amant-là m'a déjà fait connaître
> Le désespoir, les pleurs et cetera.
> Y voulait même se jeter par la fenêtre
> Ah, quel plaisir quand on vous aime comme ça !
> Quand on vous aime comme ça !

Et si d'aventure quelque client manifestait le désir de sortir au milieu de la chanson, elle n'hésitait pas, les poings sur les hanches, avec une gouaille particulière à dire :

> Au revoir Mossieu. Bonne nuit Mossieu
> Tous les clients sont des cochons,
> La faridon don don, la faridondaine
> Et surtout les ceusses qui s'en vont[9]...

Dites-moi si je suis belle d'Eustache Deschamps, fut enregistrée en trois disques 78 tours pour Gramophone-La voix de son maître dont la réclame figurait alors sur les programmes de ses concerts parisiens. Ils furent primés à l'exposition internationale de la musique à Genève en 1927.

---

8. *Correspondance*, 1873-1939, (Lettre, Vienne le 8 mars 1931), Paris, Gallimard, 1966, p. 441-442.
9. *Cf.* Claudine Brécourt-Villars, *Yvette Guilbert...*, *op. cit.* Ceci se passait sur la scène de l'Olympia, pendant la saison 1901 avec d'autres artistes comme Loïe Fuller, dans ses danses serpentines, Émilienne d'Alençon en Marguerite de Faust, Caroline Otéro et Liane de Pougy,.., p. 21, 22, 24.

La réponse de Freud provoqua chez Yvette une réaction de révolte. Ainsi, le 14 mars, elle lui adressait une lettre fleuve :

> Merci pour votre lettre. Non, je ne crois pas que ce qui sort de moi en scène soit le surplus supprimé, car si la vie m'a fait connaître beaucoup de choses, j'en ignore encore tellement ! Et pourtant je saurais les imaginer sans les avoir ressenties. Je pourrais être la Tzarine, le Tzar, Saint-François-d'Assise. Si un texte m'est donné pour les exprimer, j'en éprouverai le côté physique, par l'habitude de transporter du cerveau à ma chair, tout ce que j'ai à faire voir à mon public [...] Je ne possède pas toutes les vertus, mais je n'ai pas non plus tous les vices[10].

A la même époque Freud préféra répondre à Max Schiller son mari en lui parlant d'autres artistes connus comme Charlie Chaplin et Léonard de Vinci. Dans cette lettre du 26 mars 1931 il écrit :

> mais je n'hésiterais pas à faire remonter tout ce répertoire aux expériences et aux conflits de ses années de jeunesse [...] Je sais que les analyses qu'on ne désirait pas sont irritantes et je ne voudrais rien faire qui puisse troubler la cordiale sympathie de nos relations[11].

Dans un article qu'Yvette publia en janvier 1938 elle écrit

> J'ai l'honneur de compter le professeur Sigmund Freud parmi mes amis. Je lui ai demandé ce qui l'intéressait en moi au point de le faire se déplacer. Étais-je un « sujet » d'études pour lui[12] ?

On ne sait pas si Freud a répondu. Mais ce que l'on connaît bien c'est sa passion pour l'hystérie. On ne connaît pas non plus l'influence d'Yvette sur la théorie psychanalytique. Selon sa nièce Éva, Yvette ne lut d'ailleurs pas un seul des ouvrages de Freud.

Ernest Jones raconte qu'à sa connaissance, « les seules personnes qui appelaient Freud par son nom de famille sans le faire précéder d'aucun titre, étaient la célèbre chanteuse Yvette Guilbert, l'ambassadeur américain W. C. Bullit et le romancier anglais H. G. Wells[13] ».

---

10. Claudine Brécourt-Villars, *Yvette Guilbert...*, *op. cit.*
11. *Cf. Correspondance* (Lettre, Vienne, le 26 mars 1931), p. 443.
12. Yvette Guilbert, « Le complexe de l'acteur », Paris, *Ce Soir*, 14 janvier 1938. « Je ne connais pas la pensée du maître dans sa profondeur. Je croyais qu'il voulait dire que la virtuosité artistique exprimait une sensibilité spéciale » ajoutait-elle.
13. Ernest Jones, *Sigmund Freud, sa vie, son œuvre*, t. III, Paris, PUF, p. 98. Yvette Guilbert est là en bonne compagnie.

Le 24 octobre 1938, Freud écrivit, de Londres pour la dernière fois sans doute à Yvette et à son mari : « Durant ces dernières années, j'ai été assez privé de n'avoir pu redevenir jeune l'espace d'une heure grâce au charme magique d'Yvette[14] ».

Lorsque Freud quitta Vienne, avec sa femme Martha et sa fille Anna, la princesse George de Grèce, Marie Bonaparte, donna en leur honneur une réception à Paris à laquelle furent invités Yvette et Max. En mai 1939, Yvette se rendit à Londres pour trois récitals avec Irène Aitoff au piano au Wigmore Hall devant un maigre public. Elle fit parvenir à Freud une photographie dédicacée : « De tout mon cœur, au grand Freud. Yvette Guilbert 6 mai 1939 ».

Pendant les années de guerre, Yvette et Max éliront domicile à Aix-en-Provence, à l'hôtel des Thermes Sextius, pensant que la proximité de Marseille leur permettrait de fuir en bateau ou en avion. Max était juif et la Gestapo perquisitionna chez les Schiller. Ce fut là qu'Yvette mourut le 3 février 1944.

14. *Cf. Correspondance,* (Lettre, Londres, le 24 octobre 1938), p. 494.

Lecture

Sándor Ferenczi
*Les Écrits de Budapest**

Valérie Plard

LES ÉCRITS DE BUDAPEST de Sándor Ferenczi qui viennent de paraître complètent enfin l'ensemble de son œuvre. Publiés en hongrois de 1899 à 1907, ces textes portent un éclairage passionnant sur le destin et les intérêts intellectuels du jeune psychiatre, préfigurant en quelque sorte son engagement dans la pratique analytique. Ainsi la préface intéressante de Wladimir Granoff situe l'importance du retour à ces textes.

La découverte de ces textes nécessita une prodigieuse recherche sur le terrain : en tout dix-sept années de ténacité. Cette recherche fut menée par Claude Lorin qui entama par la suite un important travail de traduction avec sa collaboratrice Györgyi Kurcz. Ces textes préanalytiques donnèrent tout d'abord naissance à un ouvrage intitulé *Le jeune Ferenczi*[1] paru en 1983. Dans l'introduction vivante et polémique de Claude Lorin, il semble que par la publication de ces écrits il s'agissait de « rendre hommage à l'indépendance d'un certain type de pensée » (*sic*).

C'est un jeune Ferenczi se passionnant pour la psychiatrie certes, mais aussi la philosophie, l'éthique, la vie sociale, la médecine que nous découvrons à la lecture de ses textes. C'est aussi un praticien original qui prend des positions radicales par rapport à des courants de pensée, des thérapeutiques et la nosographie de son époque.

Une critique des thérapeutiques pratiquées alors apparaît notamment dans trois textes : « De la valeur thérapeutique de l'hypnose » (1904),

---

* Préface de Wladimir Granoff, Introduction de Claude Lorin, Traduction de Györgyi Kurcz et C. Lorin, E.P.E.L., 300 pages, 2 illustrations, février 1994, 150 F.

1. Claude Lorin, *Le jeune Ferenczi*, Paris, Aubier, 1983.

« L'électricité comme facteur thérapeutique » (1904), « Du traitement par suggestion hypnotique » (1906). Surgit alors clairement son intérêt pour les phénomènes de suggestion et d'hypnose. Il souhaitait une réhabilitation de la méthode hypnotique tout en soulignant les limites, voire les dangers, de cette pratique. Par ailleurs la galvanisation (utilisée pour l'électrolyse des tissus), la faradisation (utilisée dans le traitement des paralysies), la franklinisation (application médicale d'électricité statique) et la d'arsonvalisation (ayant pour but la production de chaleur à l'intérieur du corps) sont vivement critiquées : Ferenczi montre la part de suggestion dans ce type d'interventions mais aussi l'importance de celle-ci dans toute thérapeutique.

Son engouement pour ces pratiques va de pair avec celui concernant certains phénomènes délaissés jusqu'alors par les sciences psychologiques : l'occultisme et l'amour. Dans « Spiritisme » (1899), il suggère que les sciences se mêlent d'expliquer les manifestations occultes, ce qui constituerait ainsi un enrichissement scientifique et culturel. Selon lui, ce qui nous apparaît comme occulte, résulte d'un clivage et correspond à la manifestation de ce qui est occulté : *öntudatlan*, l'inconscient en hongrois. Ainsi il conclut son texte par :

> Il est très probable, selon moi, qu'un grand nombre de phénomènes dits « spiritistes », soient ainsi l'expression de divisions psychiques, à l'occasion desquelles, une ou plusieurs parties de l'esprit s'expriment, une seule se reflétant à la conscience tandis que les autres fonctionnent automatiquement, en dehors de la conscience immédiate (p. 40).

En ce qui concerne l'amour, Ferenczi situe cet état entre le normal et le pathologique, « une sorte de zone frontalière entre l'état maladif et l'état normal de l'âme humaine » (p. 103). Il en vient même à le considérer comme un moment psychotique :

> L'amour modifie souvent et dans une large mesure, toute l'organisation psychique de l'homme. Son éclosion, ses développements, évoquent sans conteste, certaines manifestations de la psychose maniaco-dépressive (p. 103) « L'amour dans la science » 1901.

Dans une large mesure se profile au cours de ces écrits un intérêt majeur pour tout ce qui concerne la sexualité à travers les dysfonctionnements de l'appareil génital (« Utérus didelphe : gravidité dans l'un des utérus » (1899), « Un cas de rétrécissement rectal » (1899), « Un cas d'hypospadias » (malformation urétro-génitale) (1899)...).

Dans ce registre le « Nouvel essai d'explication de la menstruation » (1900) est un des textes les plus stupéfiants de ces écrits : Ferenczi réexamine le processus de menstruation qu'il considère comme « une purification », « une délivrance de substances mauvaises », les ménotoxines qui s'accumulent dans le corps et qu'il assimile à une « autointoxication », « un empoisonnement » : tout se passe comme si la femme éliminait à ce moment des « mauvais objets ». Souvenons-nous que Melanie Klein fut son analysante...

Dans « Homosexualité féminine » (1902) et « États intermédiaires » (1905), il aborde l'homosexualité du point de vue du dysfonctionnement biologique en décrivant les cas accompagnés d'un « pseudo-hermaphrodisme ». Puis il distingue des cas d'homosexualité dans lesquels interviendrait un caractère sexuel psychologique. Ferenczi nous parle déjà de bisexualité psychique. Il apparaît comme un défenseur des « Uraniens » persécutés par la société hongroise, suggérant la tolérance et plus concrètement la prise en charge sociale de leur hébergement.

Dans « Contribution à l'organisation du service hospitalier du médecin assistant » (1903) (qui est un texte de politique médicale), il se soucie des conditions matérielles qu'il juge scandaleuses des jeunes médecins au sein des hôpitaux et il va jusqu'à critiquer les positions des médecins chefs vis-à-vis de « ces cendrillons de la faculté ».

Ces préanalytiques permettent au lecteur une meilleure compréhension de la future pratique analytique de Sándor Ferenczi. Ils nous apportent aussi d'intéressants éléments contextuels de la société hongroise du début du siècle et nous éclairent sur ce que Ferenczi fut avant sa rencontre avec S. Freud le dimanche 2 février 1908.

Christian Laval
Jeremy Bentham
*Le pouvoir des fictions**

Michael A. Soubbotnik

ON CONNAÎT l'insistance de Freud puis de Lacan à caractériser l'état socio-historique dans lequel la découverte de l'inconscient fut rendue possible : une configuration, pourrait-on dire, où, dans le « malaise », chacun est enjoint de travailler « avec tous au bonheur de tous », comme l'exprimait Freud, et où, notation lacanienne cette fois, la promotion du moi vient se nouer à l'exposition des déterminations symboliques du sujet. Jeremy Bentham est sans nul doute un des penseurs exemplaires de ce tournant.

Bentham reste largement méconnu en France, faute de traductions accessibles et d'études d'ensemble. Comment, dès lors, ne pas saluer le court et dense ouvrage de Christian Laval dont la clarté et la pertinence sont exemplaires ?

Pour saisir, dans le développement de l'utilitarisme, comment la « promotion du moi » permet paradoxalement de repérer la détermination symbolique du sujet, il faut, dans l'ordre juridico-politique, comprendre ce qu'il en est de la loi comme impératif de jouissance et instance de répartition sociale de celle-ci par le moyen du langage. Le déploiement raisonné de l'enquête benthamienne sur l'acte discursif de la législation permet de tracer une série de « boucles » dans lesquelles les sujets sociaux en tant qu'êtres parlants viennent pour ainsi dire « se prendre ».

Une première boucle se dessine à la racine même de la pensée de l'utilité qui tente de mettre en rapport un principe individuel et quasi naturaliste de plaisir, scientifiquement objectivable, et un principe normatif d'utilité, la maximisation du bonheur du plus grand nombre, que

---

* Collection "Philosophies", Paris, P.U.F., 1994.

l'on doit saisir du point de vue du législateur. Cette mise en relation de la nature et de la norme fait apparaître que le moi, élevé au statut de « propriétaire » potentiel du monde parce que mis en mesure d'instrumentaliser l'ensemble des domaines normatifs dans la poursuite de ses fins propres, devient lui-même l'instrument d'une fin commune qu'il croit s'être donnée. Dans l'espace ouvert par le moderne concept de souveraineté, le moi de l'utilité vient se réfléchir dans le miroir que lui tend l'institution juridico-politique, rapport spéculaire qui, toutefois, est déjà l'œuvre du législateur.

Dans le monde désenchanté (autant dire dans l'absence de « monde » au sens propre) de la rationalité instrumentale, l'institution normative est exposée comme pur artifice. L'artifice est d'abord « calcul », calcul des sommes de plaisir et de déplaisir, par quoi se dessine une seconde boucle. Le calcul est la comptabilité privée de l'individu rationnel mais il est en même temps l'élaboration du législateur. La comptabilité individuelle qui semble devoir nous ramener à la naturalité doit incorporer la perspective des sanctions (peines et récompenses) élaborées par l'institution juridico-politique. La spécularité du principe de plaisir vient ainsi se couler dans la langue de la ratiocination législatrice sans perdre son effet de capture : « tout se passe comme si » le législateur parlait à chacun la langue de son utilité privée tandis que l'exigence normative qui est au principe du calcul lui-même énonce que chacun doit parler en fait la langue de l'utilité commune.

Or, l'artifice est la duplicité même. Le langage du calcul peut tromper sur le calcul. La capture de la maximisation privée par la maximisation publique n'est pas un effet harmonique mais s'avère effectivement être celle du grand nombre par quelques-uns qui font prévaloir leurs intérêts inavouables sur la félicité commune. L'instrument de cette tromperie est ce que Bentham nomme la *fallace*, l'ensemble des tropes de la rhétorique juridique et politique. Entreprise de dévoilement des intérêts particuliers contraires au bonheur public, la critique benthamienne de la fallace révèle en définitive la puissance qu'a le langage de créer des *fictions*. Il s'avère alors que la réforme du droit politique doit en passer par la maîtrise de la langue, maîtrise qui, à son tour, dépend de l'établissement d'une science du langage et d'une nouvelle logique de la volonté. La confection de l'instrument du législateur souverain dépend de l'accession de la logique à la souveraineté sur le savoir et sur l'éthique. L'obéissance ne devient l'instrument du bonheur qu'à condition qu'il devienne possible de rendre compte des raisons et des moda-

lités de la sujétion à une parole. Pour peu qu'elle occupe la totalité de son « champ », la logique benthamienne doit pouvoir déboucher sur une *pragmatique* qui donne à déchiffrer le lien de la parole à la contrainte et l'articulation de la grammaire à la jouissance ; soit, en termes benthamiens, comment la parole touche au corps.

La parole souveraine touche au corps parce qu'elle le vêt et le dévêt, l'« investit » et le « divestit » de ces fictions que sont les droits, les obligations, les titres, les statuts, les identités comptabilisées et les appartenances sociales, parce qu'elle classe choses et gens en les intégrant, afin de mieux savoir, de mieux voir et de mieux dire, à un tissu symbolique de fictions.

Le pouvoir de voilement du langage s'enracine ainsi dans une caractéristique plus essentielle de celui-ci, une réalité langagière *sui generis* détachée de la réalité des corps mais, par là-même, sur elle, *efficace*. La théorie des fictions est théorie des pouvoirs du langage sur la constitution des rapports de l'homme au réel. Elle inscrit de ce fait une troisième boucle. Si le langage est doté d'un tel pouvoir et s'il est en même temps, très classiquement, cet instrument de communication des états de pensée en tant qu'ils témoignent toujours d'un rapport intéressé aux choses et à autrui, alors l'analyse de tout énoncé, fût-il purement « descriptif » d'un état du monde extérieur, n'est complète que si elle a fait apparaître son « sujet réel et immédiat » : le sujet de l'énonciation. L'émergence du sujet de l'énonciation fait boucle dans l'enquête de Bentham car, partant d'une conception du langage comme expression de la pensée, la recherche, dès qu'elle s'interroge sur la pensée elle-même en tant qu'elle est objet de discours, débouche sur l'idée que la relation expressive n'est à son tour qu'une fiction issue des contraintes imposées par le langage. Fictions logiques, les états de pensée sont des *produits* du procès discursif dont l'analyse ressaisit l'instance énonciative en tant que l'énoncé l'efface.

Rendue en ce point, la théorie benthamienne peut dessiner une morale de la langue où les mots et les désirs ne sont plus extérieurs les uns aux autres, de sorte que *l'écriture* de ces mots du désir permette d'atteindre le maximum à condition que soit constituée la science des fictions logiques de l'intérêt.

Cette science de l'intérêt accomplit une quatrième boucle qui ramène à la lutte des intérêts d'abord exhibée dans la critique de la fallace. Cette fois, le terrain de cette lutte prend la figure de l'ensemble du champ socio-politique où se manifestent les effets de la domination et

les aspirations démocratiques. La boucle spéculaire du moi et de la législation prend alors la figure du cercle de la représentation démocratique et de la gestion bureaucratique de l'État moderne. Il faut en effet comprendre le « panoptisme » benthamien comme essentiellement réversible. Le pouvoir souverain ne répartit, certes, la jouissance qu'à tout voir mais tout aussi nécessairement qu'à être pleinement vu de tous, qu'à s'offrir intégralement à une opinion publique où se manifeste la portée foncièrement judiciaire du langage lui-même et du discours comme lien social dans sa dimension normative. L'ineffaçable rapport de domination viendra trouver sa régulation, le jeu des pouvoirs et contre-pouvoirs son lieu d'inscription et donc sa lisibilité, dans l'édification de codes constitutionnels régis par la grammaire d'une langue idéale. Les relations normées, maximisantes, entre les êtres parlants s'avèrent relations entre les termes des propositions du droit politique.

La série de cercles où s'inscrit la grande écriture de la légalité qui consacre l'emprise du concept sur la dimension symbolique, fournit comme une gigantesque cartographie de l'équipement symbolique des sociétés modernes. Que tombe la foi dans la capacité eudémonique des appareils de la fiction et la fabrique de la félicité se révélera fabrique du malaise dans la civilisation.

Document

Une contribution à l'analyse de la réaction thérapeutique négative[1]

Joan Rivière

Si, parmi tous les mots,
il y a un mot inauthentique,
c'est bien le mot authentique.

Maurice Blanchot
L'écriture du désastre

Présentation de Jean-Paul Bucher

Il s'agit d'une communication lue par Madame J. Riviere en 1935 devant la Société britannique de psychanalyse. Elle n'a pas fait l'objet d'un travail de réécriture. De ce fait, le travail de traduction nécessita parfois des choix dans l'établissement du texte.

Si la conception de la cure présentée par J. Riviere se donne immédiatement comme une démarche de savoir et de maîtrise, la finesse de ses remarques, le mouvement d'une pensée en recherche la débordent largement. On y trouvera une exploration intéressante de l'imaginaire.

Il y souffle un vent qui bouscule la résignation. Les questions sont remises du côté de l'analyste avec une invitation à reprendre la lecture des textes de S. Freud, à mettre la résistance du côté de l'analyste, au lieu de sommer le patient de se présenter autrement. Elle ne cesse d'in-

1. Communication lue devant la Société britannique de psychanalyse en octobre 1935, publiée pour la première fois dans *International Journal of Psycho-Analysis*, n° 17, 1936, p. 304-320 et disponible actuellement dans Joan Riviere, *The Inner World and Joan Riviere* (*Collected papers 1920-1958*), Athol Hugues (dir. publ.), Londres, Karnac Books, 1991, p. 134-158. Traduction de Jean-Paul Bucher, relue par John Simmons et Léo Rona-Beaulieu.

terroger la place de l'analyste qui, dit-elle, n'est surtout pas celle d'une des identifications idéales du « patient ».

Étayée sur les théories de M. Klein, se pose dans ce texte la question d'une conception nouvelle du moi où l'ensemble du tableau présenté par la personne n'est pas défaut d'intégration et de contrôle ou processus déficitaire et parasitaire mais l'être même à lui masqué, caché, méconnu. Elle consacre l'essentiel de son intervention à ceux qui, dans leur passion de l'être, ont disparu, sont engloutis corps et biens.

Elle situe le moi du côté du masque qui vise à faire peur, tromper, duper, lui et les autres dans un rapport de renversement dont elle n'est pas sans noter le lien avec la position paranoïaque. R. Descartes commençait ainsi ses premiers écrits réunis ultérieurement sous le titre de Cogitationes privatae *(Pensées personnelles) :* Larvatus prodeo *« Je m'avance masqué ».*

Elle envisage le narcissisme comme la série des identifications successives, le système clos de leur fonctionnement qui s'étend sur le moi lui-même. Elle étudie les identifications idéales et le déni d'appartenance allié avec la maîtrise et le contrôle omnipotent qui permettent de supporter ce désordre. Ces derniers traits sont, dit-elle, les caractéristiques essentielles de la réaction maniaque qui ne peut être en aucun cas une terminaison envisageable de l'analyse, dans le triomphe mystifié du moi qui a mis l'analyste en lieu et place de ses identifications idéales.

Il existe, pour elle, un passage fécond qui peut advenir dans la cure et être générateur de remaniements et changements : c'est la position dépressive. Par l'accent qu'elle imprime à son sujet, nous sommes loin du tracé plat de certaines cures. Elle insiste sur l'angoisse (celle du patient et celle de l'analyste) qui sert de révélateur de la marque de l'objet du désir.

*Ce texte de 1935 est un jalon dans le questionnement au sujet de la théorie du moi et dans les recherches d'une autre conception que la conception orthodoxe de l'IPA, recherches dans lesquelles, à partir de 1936 et ultérieurement s'inscrira J. Lacan : un flash de 1967 (*Proposition du 9 octobre) *où J. Lacan situe la proposition de M. Balint, décrivant une fin hypomaniaque de l'analyse, comme le dernier cri de l'identification du psychanalysant à son guide et où il continue en questionnant ce temps où s'éprouve la déchéance du sujet supposé savoir : « Qui pourrait mieux que ce psychanalysant dans la passe, y authentifier ce qu'elle a de la position dépressive ».*

DANS CETTE CONTRIBUTION*, mon projet est d'attirer l'attention sur d'importantes et récentes conclusions théoriques [concernant[2]] l'aspect pratique du problème de la réaction thérapeutique négative. Je pense aux derniers travaux de Mélanie Klein et en particulier à son intervention au Congrès de Lucerne (1934) sur la position dépressive[3].

Pour commencer, il est nécessaire de définir ce que l'on entend par réaction thérapeutique négative. Freud a nommé ainsi ce qu'il considérait comme une manifestation spécifique dans la variété de notre matériel clinique, encore qu'il dise que, dans une moindre mesure, on a à faire à ce facteur dans un très grand nombre de cas. Quand je faisais référence aux remarques de Freud sur ce point, j'étais étonnée de constater que ce n'était pas vraiment ainsi qu'on s'en souvenait et qu'on les présentait. Je dirais qu'on comprenait généralement la réaction thérapeutique négative comme étant ce qui empêche l'analyse et la rend impossible ; la phrase est constamment utilisée dans le sens d'inanalysable. Les remarques de Freud sur ce point sont presque toutes dans *Le moi et le ça* (1923), dont les dix-huit dernières pages traitent du problème du sentiment inconscient de culpabilité.

Il dit : « Certaines personnes ne peuvent supporter aucun éloge ni aucune appréciation positive dans le traitement. Toute solution partielle qui devrait aboutir et qui chez les autres aboutit à une amélioration ou à la suspension temporaire des symptômes, produit chez eux, pour un certain temps, une exacerbation ; leur état empire au lieu de s'améliorer. » Cette dernière phrase pourrait impliquer qu'ils sont inanalysables ; mais en fait ce n'est pas ce qu'il veut dire, et il parle seulement d'exacerbation « pour un certain temps ». Il dit que l'obstacle est « extrêmement difficile à surmonter », que « souvent il n'existe pas de force contraire de même intensité » et « qu'il doit honnêtement être confessé qu'il y a ici une autre restriction à l'efficacité de l'analyse », mais il ne

---

* « Une contribution à l'analyse de la réaction thérapeutique négative », *in Mondes intérieurs* de Joan Rivière à paraître en juin 1994 aux éditions des femmes-Antoinette Fouque, dans la collection « La psychanalyste ». Sont déjà parus dans cette collection: *Narcisse et Anubis* de Bela Grunberger (1989), *Les deux arbres du jardin* de Janine Chasseguet-Smirgel (1988), *Journal d'adolescence* (1987) et *Dernières conférences* de Karen Horney (1992), *Des états-limites* de Margaret Little (1991), *Délire et créativité* de Hanna Segal (1987).

2. Les mots entre crochets ont été rajoutés par le traducteur tout au long du texte.

3. Texte lu sous une forme abrégée devant le treizième Congrès international de psychanalyse à Lucerne en 1934.

parle pas d'un empêchement. En clair, ce point est seulement une question de graduation qui doit intervenir dans l'attitude générale à arrêter. Cependant, il n'est pas vraiment aussi pessimiste à ce sujet qu'on pourrait le croire et cela m'a intéressée parce qu'on ne comprend pas pourquoi une réaction doit être considérée plus inanalysable qu'une autre. Ces dix-huit pages dans *Le Moi et le Ça* (1923) sont en fait sa contribution à l'analyse de cette réaction ; et notre compréhension est maintenant très grandement facilitée par les [travaux] de Mélanie Klein.

Le titre proposé par Freud pour cette réaction n'est toutefois pas vraiment spécifique. Une réaction thérapeutique négative pourrait aussi bien décrire le cas de beaucoup de patients qui ne tirent aucun bienfait d'un traitement [analytique] et elle pourrait décrire ces patients psychotiques ou « narcissiques », que Freud considère toujours comme inaccessibles à l'analyse. Il me semble que ce qu'il décrit comme une réaction spécifique de rejet de cure ne diffère pas tellement dans son caractère de ces cas plus généraux d'échecs thérapeutiques dont j'ai parlé, et que la difficulté pourrait être due en quelque sorte à l'échec de l'analyste à comprendre le matériel et à l'interpréter suffisamment au patient. La supposition commune est que même quand l'analyste comprend et interprète pleinement le matériel, le surmoi de certains patients est assez fort pour défaire les effets de l'analyse. J'essaierai de montrer que d'autres facteurs entrent en jeu dans cette sévérité du *surmoi* qui, jusqu'à récemment, n'ont pu être pleinement compris et par conséquent n'ont pu être suffisamment ou pleinement interprétés à nos patients.

Dès lors, il sera évident que je me propose de parler en fait de l'analyse des cas particulièrement réfractaires. Je ne pense pas pouvoir aller beaucoup plus loin dans la définition de ces types de cas auxquels je fais référence, en partie parce que l'expérience des cas réfractaires de n'importe quel analyste est forcément limitée ; bien que je prévoie qu'un matériel inconscient similaire doit probablement exister dans d'autres cas difficiles que je ne n'ai pas personnellement rencontrés. Je dirais cependant que les cas auxquels je me réfère et dont j'ai tiré les plus grands profits pour de nouvelles compréhensions étaient des « cas difficiles marqués par des traits de caractère[4] ». Le surmoi dans le transfert du névrosé, il faut le rappeler, est toujours apaisé par les souffrances provenant de son sentiment de culpabilité et par ses symptômes

4. En anglais *character-cases*. Guillemets rajoutés par le traducteur.

qui sont une vraie cause d'infériorité et d'humiliation pour lui, quel que soit le bénéfice secondaire qu'il en retire ; le « cas marqué par des traits de caractère » n'a jamais apaisé son surmoi de cette façon ; il a toujours maintenu la projection que « les circonstances » ont été contre lui. Après quelques temps d'analyse, il peut penser qu'il a puni les autres toute sa vie et estimer que ce qu'il mérite maintenant n'est pas la « guérison » mais la maladie ou la punition pour lui-même et il craint inconsciemment que ce ne soit ce que l'analyse lui apportera s'il s'y astreint. Bien sûr, nous trouvons ces mobiles qui facilitent ou entravent une coopération dans tous les cas ; je suggère simplement que pour les « cas marqués par des traits de caractère », ils peuvent avoir une force particulière.

En me référant à ce problème de résistances de caractère, je vous rappellerai un article d'Abraham (1919) dans lequel il décrivait et commentait un certain type de difficulté [rencontrée] dans l'analyse, qu'en fait il nomme le « type narcissique » de résistance de caractère. Il nous dit que de telles analyses sont très longues, qu'il n'a obtenu de guérison complète d'une telle névrose dans aucun de ces cas et que c'est l'intensité de la réaction thérapeutique négative de ces [cas] qui l'a conduit à la distinguer. Brièvement, les caractéristiques narcissiques de ce type sont les suivantes : les patients font preuve d'une permanente et non simplement occasionnelle incapacité d'associer librement ; dans leurs associations ils maintiennent un flot régulier de matériel soigneusement sélectionné et arrangé, calculé de façon à faire croire à l'analyste à son caractère spontané ; ils n'offrent rien sauf une bonne [image] d'eux-mêmes ; ils sont extrêmement sensitifs et facilement mortifiés, n'acceptent rien de nouveau, rien qu'ils n'aient déjà dit eux-mêmes, tournent l'analyse en une situation agréable, ne développent aucun transfert positif authentique et délogent l'analyste de sa position en prétendant faire eux-mêmes, beaucoup mieux, son travail. Sous un masque de bienveillance polie, de rationalisations, ils sont mesquins, satisfaits d'eux-mêmes et défiants. Abraham démontre la relation entre toutes ces caractéristiques et l'omnipotence anale et souligne spécialement le *masque de complaisance* qui distingue ce type de résistance d'un transfert négatif franc et le rend plus difficile à manier que ce dernier. « Ces patients », dit-il, « ferment les yeux sur le fait que l'objectif du traitement est de guérir de leur névrose. » Soit dit en passant, (et je ne pense pas que c'était le cas d'Abraham), je pense que les analystes eux-mêmes peuvent quelquefois fermer les yeux sur le fait que, quand un patient

ne fait pas ce qu'il devrait faire, la responsabilité qui incombe toujours à l'analyste est de découvrir la cause de cette réaction. A mon avis, il est tout à fait juste que le patient déclare : « Et bien docteur, quand vous aurez écarté mes inhibitions à vous dire ce qui me traverse l'esprit, alors je vous dirai ce qui me traversera l'esprit » et la situation est semblable au regard de la guérison.

Cet article d'Abraham suggère, ce que je considère comme une proposition valable, que dans des analyses particulièrement longues et difficiles, le cœur du problème se situe dans les résistances narcissiques du patient. On suppose plus loin que ce narcissisme ne doit pas être dissocié de l'inaccessibilité au traitement « des névroses narcissiques », ainsi que Freud a appelé certaines psychoses. Il n'y a rien de vraiment nouveau ni d'immédiatement utile dans l'idée que le narcissisme est la racine du problème – car qu'est-ce que le narcissisme ? A ce propos je mentionnerai seulement deux points généraux. L'un – le plus ancien – est que, quel que soit le degré de narcissisme atteint, il présuppose un retrait de la libido des objets externes vers le moi ; et le second – plus nouveau – est que la libido du moi peut maintenant être reconnue, spécialement à la lumière des plus récents travaux de Melanie Klein, comme étant une chose extrêmement complexe. Freud parle de narcissisme secondaire dérivé des « identifications » du moi que la plupart d'entre nous ici considèrent maintenant comme incluant les *objets internes* du moi. Melitta Schmideberg (1931) suggère que l'amour pour les objets introjectés est une partie du narcissisme. L'importance des relations du moi avec ses objets internalisés montre désormais clairement que ce vaste domaine des relations d'objet à l'intérieur du moi, à l'intérieur du royaume du narcissisme lui-même, nécessite davantage de compréhension. Je suis convaincue que des recherches plus poussées dans cette direction feront plus pour expliquer ces résistances à l'analyse, jusqu'à ce jour inexpliquées, que celles d'Abraham sur le narcissisme ou celles de Freud sur le surmoi.

Le concept *d'objets* à l'intérieur du moi comme distinct des identifications est à peine discuté dans les travaux de Freud ; mais on se souviendra qu'une de ses contributions importantes sur la psychologie de la folie est presque entièrement construite sur cette idée. Je veux parler – bien sûr – de son essai *Deuil et mélancolie* (Freud, 1915), qui traite des problèmes des états *dépressifs* [graves]. Dans *Le Moi et le Ça* (Freud, 1923), son argumentation relative au sentiment inconscient de culpabilité entre-tisse très étroitement les aspects de la condition mélancolique.

Ceci m'amène à un second point. Des observations m'ont conduite à conclure que là où les résistances narcissiques sont très prononcées – engendrant le manque d'*insight* et l'absence de résultats thérapeutiques, caractéristiques évoquées plus haut dans la discussion – elles font en fait partie d'un système de défenses très organisé contre un état dépressif plus ou moins inconscient chez le patient et qu'elles opèrent comme un masque, un déguisement pour dissimuler ce dernier.

Ma contribution à la compréhension de ces cas spécialement réfractaires de type narcissique consistera dès lors en deux propositions :
a) nous devrions faire plus attention à l'analyse du monde intérieur du patient constitué par ses relations-objets internes, ce qui fait partie intégrante de son narcissisme ;
b) nous ne devrions pas être abusés par la façade positive de son narcissisme, mais devrions chercher plus loin pour découvrir la dépression sous-jacente.

Que ces deux recommandations ne soient pas sans lien pourrait être inféré à partir de l'article de Freud, qui lie les deux, et à partir des vues de Melanie Klein, qui [soutient] que, dans cette position, la situation de l'objet interne est d'une extrême importance. « La position dépressive pourrait être décrite comme un avortement de l'introjection », dit-elle, et c'est *ça* la situation d'angoisse inconsciente contre laquelle nos patients narcissiques se défendent et qui devrait être le véritable objectif de l'analyse dans de tels cas.

Or cette situation particulière d'anxiété, la dépression, a son propre mécanisme de défense, la réaction maniaque, dont Melanie Klein décrit également les grandes lignes. Le trait essentiel de l'attitude maniaque est l'omnipotence et le *déni omnipotent de la réalité psychique*, qui conduit bien évidemment à un sentiment déformé et défectueux de la réalité extérieure. Hélène Deutsch (1934) a souligné le caractère inapproprié, impraticable et fantasque de la relation maniaque à la réalité extérieure. Le *déni* se rapporte spécialement aux relations d'objet du moi et à sa *dépendance vis-à-vis de ses objets* avec ses conséquences : le mépris et la dépréciation de la valeur de ses objets en sont les traits saillants, ainsi que les tentatives désordonnées et tyranniques *du contrôle et de la maîtrise de ses objets*. On pourrait beaucoup écrire sur la défense maniaque et je souhaite qu'on le fasse, car à mon avis l'avenir de la recherche psychanalytique – et par conséquent de tout le domaine de la psychologie – dépend actuellement de notre tardive appréciation de l'immense importance de ce facteur dans la vie mentale. Il est vrai

que nous connaissons beaucoup de ses manifestations et que nous avons même un nom pour la nommer – le mot « omnipotence[5] » – mais notre connaissance et notre compréhension de ce qui constitue l'omnipotence n'ont pas encore été organisées, formulées et mises en corrélation à l'intérieur d'une unité théorique vraiment utile. L'omnipotence est un vague concept, à propos duquel on bavarde de façon décousue et confuse, en mélangeant le narcissisme ou la vie fantasmatique, alors que son sens, sa spécificité et sa fonction ne sont pas clairement établies et situées. Nous devons dès maintenant étudier cette omnipotence et plus spécialement son développement particulier et ses applications dans la défense maniaque contre les anxiétés dépressives.

Il ne sera pas difficile de voir combien sont si caractéristiques les traits les plus marquants de l'attitude maniaque : déni omnipotent et contrôle par le moi de tous les objets dans toutes les situations sont le fait de nos patients réfractaires avec résistances narcissiques. Leur inaccessibilité est une des formes de leur *déni* ; implicitement, ils dénient la valeur de tout ce que nous disons. Littéralement, ils ne nous permettent pas de faire quoi que ce soit avec eux et ils refusent de coopérer avec nous. *Ils* contrôlent l'analyse, ouvertement ou non. Si nous ne sommes pas assez rapides pour le réaliser, de tels patients s'arrangent souvent pour exercer, dans une assez large mesure, un véritable contrôle sur l'analyste et ils peuvent même le faire alors que nous en avons tout à fait conscience. Dans la mesure où, il me semble, nous ne savons pas ou que nous savons insuffisamment où exactement situer cette tendance et comment la relier au reste du contexte analytique, nous ne sommes pas capables de l'analyser. Nous avons tendance à la considérer comme un transfert négatif ou comme une expression des attitudes agressives envers l'analyste, que nous considérons comme étant des défenses contre l'anxiété sans réaliser quelle peur *particulière* se cache derrière cette façon *particulière* de parvenir à une sécurité. Je pense que toute la description d'Abraham, avec tous les détails des « résistances narcissiques » qu'il décrit, présente en fait un tableau très juste des diverses expressions de défense maniaque – le contrôle omnipotent de l'analyste et de la situation analytique par le patient – ce qui est assez souvent, comme il le souligne, très habilement masqué. Le refus conscient ou inconscient de tels patients à produire de réelles « associations libres », leur sélection et l'arrangement de ce qu'ils disent, leurs dénis implicites

5. Guillemets ajoutés par le traducteur.

ou explicites de tout ce qui peut les discréditer à leurs propres yeux, leur refus d'accepter quelque point de vue ou interprétation (excepté du bout des lèvres), leur défi, leur obstination et leur prétention à remplacer l'analyste et à le surpasser en capacité, tout cela montre leur détermination à garder la haute main et leur anxiété de maintenir leur analyste en leur pouvoir. L'association libre ferait que l'analyste les « tiendrait à sa merci » ; l'amour pour l'analyste, un transfert positif ferait de même, tout comme la reconnaissance de leurs propres défaillances. A leur sentiment d'auto-insatisfaction et leurs revendications mégalomaniaques, s'ajoutent aussi leur égotisme, leur capacité à blesser autrui et souvent une absence de la reconnaissance la plus quotidienne vis-à-vis de la générosité. Certains patients de ce type refusent spécialement toute « évidence » incontestable qui corroborerait nos interprétations. Ils nous laissent leurs rêves, leurs symboles, leur voix, leurs manières et leurs gestes ; aucun rapport, aucune mise en relation avec eux-mêmes. Nous pouvons bien dire ce que nous voulons, rien n'est prouvé – bien entendu ils acceptent l'aide qu'ils veulent obtenir mais ils refusent de nous toute aide et toute reconnaissance. Abraham interprète ce trait comme un trait de l'omnipotence anale. A part cette connexion, cela signifie surtout leur besoin de retenir et de préserver toute chose de quelque valeur, toute bonne chose pour eux-mêmes, pour des raisons variées et surtout par peur que les autres (l'analyste) puisse gagner en pouvoir en les utilisant. Par dessus tout, « l'art du brouillage[6] », le masque qui cache cette subtile tendance à tout contrôler sous des rationalisations intellectuelles, une feinte complaisance et une politesse superficielle, est caractéristique de la défense maniaque. Indubitablement, ce masque trouve son origine dans la dissimulation particulière de la paranoïa ; mais il est exploité dans la position maniaque non pas comme une défense en soi mais comme une couverture pour la défense de contrôle exclusif afin d'assurer une sécurité. A la description de ces types de patients j'ajouterai, ici, un détail supplémentaire important : ils font preuve d'une sensibilité particulière quant au ressenti conscient de l'anxiété ; il est tout à fait évident qu'ils doivent garder le contrôle pour ne pas être pris au dépourvu et pour ne pas être exposés à un moment d'anxiété. Abraham relève leur manque d'affect ; ceci, de mon point de vue, est à comprendre avant tout comme la crainte de l'affect d'*anxiété*. Mais leur complète incapacité à ressentir de la

6. Guillemets ajoutés par le traducteur.

culpabilité est également étonnante, ce qui est bien sûr un de leurs traits le plus psychotique du fait de la perte du sens de la réalité ; ils se débrouillent avec des situations culpabilisantes entièrement par projection, déni et rationalisation.

On pourrait objecter ici qu'aucun analyste consciencieux ne manquerait dans sa pratique d'interpréter souvent ces manifestations de cette façon précise, au moment voulu, et ceci est vrai bien sûr ; mais de mon point de vue il y a un monde entre ce qu'on peut appeler des interprétations uniques, isolées, si correctes et répétées qu'elles soient et la compréhension et l'interprétation de points précis faisant partie d'un *système général organisé de défense* et de résistance, avec tous ses liens et ses ramifications qui s'étendent profondément et largement dans le tableau symptomatique, dans la formation du caractère et dans les types de comportement du patient. L'analyse doit s'intéresser aux détails quotidiens car seul le détail proche et actuel a un affect et une signification pour le patient, mais l'analyste doit faire attention à ne pas trop s'investir en concevant des interprétations minutieuses ; il doit faire attention à ce que l'arbre ne cache la forêt. Il doit se fixer pour but, non seulement de comprendre chaque détail en lui-même, mais de savoir où celui-ci prend place dans le schéma général des constructions mentales du patient et dans le mouvement continu de son travail analytique. Bien sûr, ce que nous avons appelé « l'analyse instantanée » ou les interprétations spontanées ont été condamnées depuis longtemps et Ella Sharpe, par exemple, a mené campagne contre les interprétations de symbole *ad hoc*, dénuées de sens quand elles ne prennent pas place dans l'ensemble du tableau. Ce que je vous presse de faire maintenant est seulement une application plus soutenue de ce principe. Je suggère que la tendance commune que nous observons souvent chez les patients à contrôler l'analyse et l'analyste est beaucoup plus répandue que nous ne le supposons, car elle est largement masquée et déguisée par une complaisance superficielle et qu'elle prend place dans une attitude défensive générale importante – la défense maniaque – que nous devons comprendre en tant que telle.

Quelle est maintenant la relation spécifique entre cette ligne particulière de défense et la réaction thérapeutique négative ; pourquoi cette nécessité de tout contrôler s'exprime-t-elle si particulièrement dans le refus de guérir ? Certaines réponses sont évidentes ; toutes montreraient que ne pas guérir est un résultat indirect et inévitable de ces résistances. Par exemple, je viens juste de suggérer que ces tendances à

usurper tout contrôle sont à considérer chez les patients comme les expressions d'un transfert négatif et d'une hostilité envers l'analyste. Cette interprétation, d'aussi loin qu'on peut la mener, est certainement correcte ; le patient est extrêmement hostile ; mais ce n'est pas tout. Les choses ne sont pas si simples. La très grande importance accordée à l'analyse des tendances agressives a peut-être dépassé certains analystes, en a contrarié d'autres dans leurs desseins, et est devenue, en elle-même, une résistance à une plus large compréhension analytique. Rien ne conduira plus sûrement à une réaction thérapeutique négative du patient que l'incapacité à reconnaître autre chose que l'agression dans [la diversité de] son matériel.

La question « Pourquoi la défense par contrôle omnipotent conduit-elle de façon si caractéristique à la réaction thérapeutique négative ? » ne peut vraiment trouver sa réponse jusqu'à ce que nous prenions en compte la situation d'anxiété sous-jacente à cette défense ; je pense qu'il y a une connexion directe entre les deux qui doit être établie ici. En fait, il y a chez le patient une sorte de souhait de ne pas guérir et ce souhait lui-même entre pour partie dans la nature de sa défense. Il provient du désir de préserver un *statu quo*, une situation éprouvée et supportable. Il est construit sur un grand nombre de compromis ; le patient ne finit pas l'analyse mais il ne l'interrompt pas non plus. Il a trouvé un certain équilibre et n'a pas l'intention d'être dérangé. A mon avis, c'est une explication importante et générale au phénomène décrit par Freud (1923). Il dit : « Quelques mots d'éloge ou d'espoir, une interprétation produisent une nette aggravation de leur état ». Si le patient est sur le point de changer ou en train de changer, il va perdre le contrôle ; l'équilibre qu'il a établi antérieurement avec l'analyste sera dérangé, aussi doit-il revenir à son état précédent pour reprendre contrôle sur les choses. En fait, cette réaction d'anxiété à l'idée de faire des progrès disparaît-elle souvent en étant elle-même interprétée, et bien sûr non seulement interprétée de façon générale, mais aussi de façon à ce que les connexions détaillées d'une immédiate résistance à une immédiate anxiété deviennent claires. Incidemment, il y a beaucoup de traits par lesquels cet aspect de la défense par contrôle (c'est-à-dire ce qui prolonge et maintient le *statu quo*) se rapproche et fusionne avec la stratégie obsessionnelle d'étirer le temps, de préserver dans l'espace des distances certaines, de toujours maintenir une relation partielle mais jamais aboutie ou décisive. Mais la connexion entre les défenses

maniaques et les formes obsessionnelles de défense ne font pas partie ici de mon propos.

Si le patient désire laisser les choses en l'état et même sacrifier sa cure pour cette raison, ce n'est pas vraiment parce qu'il ne souhaite pas aller mieux. La raison pour laquelle il ne va pas mieux et pour laquelle il essaie de contrecarrer tout changement est que, bien qu'il puisse le souhaiter, il ne croit pas à cette possibilité d'amélioration. Ce qu'il attend vraiment, inconsciemment, n'est pas une amélioration mais une aggravation, et, qui plus est, ceci ne le concerne pas seulement lui-même mais aussi l'analyste. C'est en partie pour préserver l'analyste de telles conséquences qu'il refuse de bouger en quelque direction. Melitta Schmideberg (1931) dit quelque chose de semblable dans son article déjà cité : « L'inaccessibilité chez ces patients est due à la peur que le "pire des maux" n'arrive. » Mais quel est donc ce pire que le patient tente d'éviter en maintenant le *statu quo* et en gardant son contrôle par sa défense omnipotente ? C'est du danger de la *position dépressive* qu'il se préserve et nous préserve ; ce qu'il craint c'est que cette situation et ces anxiétés puissent s'avérer être une réalité et que cette réalité psychique puisse devenir réelle du fait de l'analyse. Derrière ses dénis omnipotents, [il croit] vraiment que les pires désastres peuvent se produire ; c'est cette vérité qu'il ne permettra pas à l'analyse de faire advenir, dont il n'autorisera la réalisation ni pour lui-même ni pour nous. Il ne souhaite pas aller mieux, changer ou finir l'analyse, parce qu'il ne croit pas possible que quelque changement ou diminution du contrôle de sa part puisse apporter quoi que ce soit sinon la réalisation de ce désastre pour tous ceux qui sont concernés. Je pourrais dire à la fois que ce qu'en fin de compte ce type de patient craint plus que tout – le noyau, comme on dit, de ses autres craintes – est son propre suicide, sa propre folie ; dénouement [qu'il imagine] inévitable, comme il l'éprouve inconsciemment, si ses anxiétés dépressives reviennent à la vie. Par le biais de son immobilisme, il réussit à les maintenir figées sinon mortes soi-disant. Les patients que j'ai analysés ressentaient cette crainte de perdre leurs défenses maniaques, très consciemment, pendant l'analyse de celles-ci, ils me menaçaient et m'imploraient tout à la fois de laisser ces défenses tranquilles et de ne pas les « enlever » tant ils entrevoyaient que leur suppression signifierait chaos, ruine pour eux-mêmes et pour moi, impulsions au meurtre et au suicide ; en d'autres termes, la dépression importante qui survient quand les défenses s'affaiblissent. Mais je n'ai même pas besoin de dire que l'analyste ne

partage pas ce désespoir, car la capacité à tolérer la dépression et l'anxiété augmente graduellement, de notables compensations l'accompagnent et la capacité à aimer commence à se libérer tandis que la manie mise au carcan libère les émotions.

Le contenu de la position dépressive (Melanie Klein, 1934) est la situation dans laquelle tous les objets d'amour *à l'intérieur* sont morts et détruits, toute la bonté est perdue, dispersée en fragments, dévastée et éparpillée par le vent ; rien ne reste *à l'intérieur*, excepté une désolation complète. L'amour apporte la tristesse et la tristesse la culpabilité ; une tension intolérable monte, il n'y a pas d'issue, on est complètement seul(e), il n'y a personne avec qui partager ou pour vous venir en aide. L'amour doit mourir parce que l'amour est mort. En outre, il n'y aurait personne qui puisse nourrir personne ; personne que l'on pourrait nourrir ni aucune nourriture au monde. De plus, il y aurait toujours des persécuteurs impérissables nantis de pouvoirs magiques qui ne peuvent jamais être exterminés – les fantômes. La mort s'ensuivrait instantanément –, et l'on préférerait choisir mourir de sa propre main avant qu'une telle issue n'advienne.

Au fur et à mesure que l'analyse avance et que s'affaiblissent les défenses par projection persécutive qui sont toujours entre-tissées avec la position de contrôle omnipotent, l'analyste commence à repérer des fantasmes qui, proches d'un cauchemar de désolation, prennent forme. Mais la forme qu'ils prennent concerne le patient ; pour être plus précis, la scène de désolation est le patient lui-même. La réalité extérieure va son train-train habituel : en *lui* habitent ces horreurs. Rien ne peut donner image précise de ce monde intérieur que l'état d'une personne en dépression, où toute relation passée ou présente, pensée ou agie, avec des personnes aimées ou haïes, existe toujours, le poursuit toujours. Son esprit est complètement et entièrement absorbé et tourné vers l'intérieur ; excepté dans la mesure où il peut projeter quelque chose de cette horreur et de cette désolation, il n'est concerné par rien en dehors de lui. Pour sauver sa propre vie, ne pas mourir de désespoir, il bande toute son énergie pour éviter ces ultimes fatalités et pour restaurer et ranimer où il peut ce qu'il peut de ce qui reste de vie et d'objets donnant la vie. Tels sont ses efforts, médiocres ou forcenés, pour faire revivre les autres à l'intérieur de lui et ainsi survivre ; évidemment le désespoir et la désespérance ne sont jamais, bien sûr, complets. Il n'est jamais vraiment certain que ses objets soient morts car cela signifierait la mort du moi ; l'anxiété s'accroît parce que la vie ne tient qu'à un

cheveu et qu'à n'importe quel moment – comble d'horreur – cela pourrait arriver.

Bien qu'il lutte autant qu'il le peut et le fait sous [la férule] de sa culpabilité inconsciente et de son anxiété pour réparer et restaurer, le patient a inconsciemment la croyance la plus mince dans la réussite d'un tel exploit. Le plus léger échec dans la réalité, la moindre soupçon de critique et sa croyance retombe à zéro : mort ou folie, la sienne et celle des autres, sont toujours dans le regard de son inconscient. Il ne peut pas régénérer et recréer toutes les pertes et destructions qu'il a occasionnées et ne pouvant payer ce prix, sa propre mort est la seule alternative.

Je pense que la peur du patient d'être amené à mourir du fait de son analyse est un des facteurs majeurs sous-jacents à ce type de cas et c'est pourquoi je l'ai mis en avant. A moins d'en tenir compte, beaucoup d'interprétations manqueront leur but. Tous ses efforts pour remettre ces choses en place ne seront *jamais* suffisants ; il peut seulement calmer ses persécuteurs intérieurs pour un temps, pour un temps les duper, les nourrir d'offrandes propitiatoires, « faire aller » ; et ainsi en « faisant aller », en maintenant le *statu quo,* il garde une sorte de croyance selon laquelle, un jour, il pourra y arriver, et *différer* la catastrophe, le jour où il faudra rendre des comptes, le jour du jugement. Un patient avait ainsi bâti son mode défensif au fil des jours : sa mort serait exigée, soit ; mais il veillerait à ce qu'elle soit différée jusqu'à ce que son espace-temps « normal[7] » se soit écoulé. Il avait une belle situation et était reconnu dans sa profession, de sorte qu'à la fin de sa vie, la rédaction de sa notice nécrologique pourrait encore lui servir de dernier et ultime déni, de dernière et ultime défense contre sa terrible anxiété et sa propre fondamentale non-croyance en sa réelle capacité de contenir quoi que ce soit de bon.

J'ai dit précédemment que la compréhension de ces cas réfractaires passe pour une part par notre reconnaissance que les résistances narcissiques et l'omnipotence masquent une position dépressive chez ces patients. Il s'agit de ma propre expérience mais je pourrais aussi l'établir théoriquement d'une façon simple. Le patient ne se guérit pas. L'analyse n'a pas d'effets sur lui (ou pas assez) parce qu'il lui résiste et qu'il résiste à ses effets. Pourquoi ? L'analyse signifie démasquer et porter au grand jour ce qui est enfoui dans sa mémoire ; et c'est aussi

7. Guillemets ajoutés par le traducteur.

vrai dans le sens de la conscience de la réalité extérieure que dans celui de la conscience de la réalité interne. Ce à quoi il résiste alors, est précisément ceci : devenir instruit consciemment de ce qui est enfoui dans sa mémoire. C'est un truisme, me direz-vous, nous tous et tous les patients font ça. C'est vrai bien sûr, seulement ces patients le font plus que les autres, pour la simple raison qu'en eux la réalité inconsciente fondamentale est plus insupportable et plus horrible que dans d'autres cas. Non que leurs fantasmes soient plus sadiques ; Glover nous a souvent rappelé que les mêmes fantasmes se retrouvent en n'importe qui. La différence est que la *position dépressive* est relativement plus forte en eux ; le sens de l'échec, de l'impuissance à y remédier est si grand et la croyance en des jours meilleurs si faible, le désespoir si proche. L'analyse signifie « la chute du masque », ce qui est, pour le patient, la manifestation dans toute sa réalité, le devenir réel, la « prise de conscience[8] » de ce désespoir, de cette désespérance, de son *sens de l'échec* qui, dans son tour d'esprit, signifie naturellement la mort pour lui. Son refus est alors parfaitement clair. Seulement il sait, avec une once d'espoir, que personne sauf un analyste ne se risquera à aborder les franges de ses problèmes ; aussi s'accroche-t-il à l'analyse comme à un mince espoir tout en n'ayant pas vraiment confiance.

L'attitude inaccessible du patient est donc l'expression de son déni de tout ce que l'analyste lui montre de ses contenus inconscients. Sa mégalomanie, son manque d'adaptation à la vie réelle et à l'analyse sont seulement des dénis superficiels de la réalité externe. Le fait de dénier sa propre *réalité interne* est ce qui, véritablement, le caractérise. Ici nous arrivons à mon second point : les relations d'objets internes qui sont parties intégrantes de son narcissisme.

Si nous regardons de plus près l'importance des objets internes dans leurs connexions, cet aspect de la situation devient clair à la lumière de ce qui a déjà été dit à propos de la position dépressive. Le but conscient du patient qui commence une analyse est de se sentir mieux ; inconsciemment ce point est relativement secondaire, en opposition avec d'autres qui eux passent au premier plan.

Ses buts inconscients sont :

1. sur une base paranoïde sous-jacente à la position dépressive, son objectif le plus urgent n'est pas d'aller mieux ; il s'agit simplement de détourner la mort imminente et la désintégration qui le menacent

8. Guillemets ajoutés par le traducteur.

constamment. C'est même plus que ça, car l'aspect paranoïde des choses n'est pas le plus intolérable ;
2. son but principal, inconsciemment est de soigner et de rendre bien portants et heureux tous ses objets aimés et haïs (tous ceux qu'il ait jamais aimés et haïs), avant de penser à lui même.

Et ces objets, maintenant, pour lui, sont à l'intérieur de lui-même. Toutes les blessures qu'il leur a jamais infligées, en pensée ou en action, proviennent de son « égoïsme », du fait d'avoir été trop avide, trop envieux à leur égard, pas assez généreux et pas assez serviable pour leur laisser ce qu'ils avaient, que ce soit à propos du plaisir oral, anal ou génital – de ne pas *les* aimer suffisamment, en fait. Dans son esprit, chacun de ces actes ou pensées d'égoïsme ou d'offense vis-à-vis des autres doit être inversé, transformé en son contraire par des sacrifices de sa part, sans qu'il puisse seulement être sûr d'avoir la vie sauve – encore moins d'être mieux et heureux lui-même. Notre offre d'analyse, pour qu'il se sente en meilleure forme et heureux, est inconsciemment une séduction directe, comme on dit, une trahison ; elle signifie, pour lui, une offre pour l'aider à abandonner sa tâche de soigner d'abord les autres, pour conspirer avec lui, pour le faire passer en premier de nouveau, pour traiter ses objets aimés comme ses ennemis, pour les négliger ou même s'en défaire et les détruire au lieu de les aider. Au niveau paranoïde, cela pourrait marcher et il ne veut rien de mieux ; mais il y a toujours quelque chose de plus que la position paranoïde ; il y a la seule bonne chose qu'il possède, ce noyau enseveli d'amour et son besoin d'enfin penser aux autres avant lui-même, de rendre les choses meilleures pour eux et ainsi se rendre meilleur lui-même. L'offre de l'analyste le concernant lui semble inconsciemment une trahison à leur égard – à l'égard de tous ceux qui méritent d'être aidés beaucoup plus que lui. En outre il ne croit pas un seul instant qu'une « personne bonne[9] » veuille réellement l'aider avant tous ces autres qui en ont si grandement besoin ; ainsi ses suspicions vis-à-vis de l'analyste, de ses pouvoirs et de ses intentions se réveillent-elles. On peut supposer qu'on pourrait peut-être dissiper ces suspicions en soulignant combien les autres bénéficieraient de sa propre cure ; mais, sur ce point technique, je dois faire ici une importante digression. Vous avez été frappés par le tableau disparate et contradictoire de ces patients : l'un de leurs buts inconscients (faire que tous leurs objets soient bien portants et heureux)

9. Guillemets ajoutés par le traducteur.

[s'oppose à] leur comportement égoïste manifeste. Cette disparité n'est bien sûr pas accidentelle ; l'énorme contraste entre l'extrême égoïsme conscient opposé à l'extrême altruisme inconscient est un des traits majeurs de la défense par déni, afin de réfuter un fragment de réalité inconsciente, on met en avant son extrême opposé. Aussi je dois vous rappeler que ses buts inconscients sont *vraiment inconscients* et que nous ne pouvons pas les utiliser directement comme levier pour aider à l'analyse. Nous ne pouvons pas dire : « Ce que vous voulez vraiment, c'est soigner et aider ces personnes, – celles que vous aimez – et non vous-même », parce que cette pensée est précisément pour lui la pensée la plus terrible au monde. Elle provoque immédiatement son désespoir et son sentiment d'échec – ses plus grandes anxiétés. Une telle imputation, si elle est clairement et directement prononcée, a pour effet immédiat de produire une résistance paranoïde comme défense car, quand vous décelez le déni, la défense maniaque tombe. Nous devons être aussi prudents en n'imputant pas directement des motifs altruistes à de tels patients qu'en n'imputant pas sadisme ou agression à un patient hystérique. Néanmoins, comme nous connaissons la situation inconsciente, nous savons nous y prendre ; même si nous ne pouvons pas user nous-mêmes de ce levier, du moins pas au long cours, nous savons qu'il est là et pouvons apporter dans le jeu quelques indications de son existence de façon subtile, graduelle et indirecte pour ne pas faire surgir des résistances immédiates et ingérables.

Cette difficulté – que le patient se sente inconsciemment complètement indigne de l'aide analytique et de plus traître en acceptant l'analyse, à son seul bon côté, à cette part de lui-même qui se consacre à rendre heureux ceux qu'il aime – peut être surmontée d'une seule façon, à savoir que l'analyse pourra, en le rendant meilleur, le rendre capable d'accomplir enfin sa mission envers les autres – ceux qu'il aime. Son *véritable* but est inversé : les rendre d'abord meilleurs et ainsi devenir bien et bon lui-même ; mais cela est bien sûr impossible, aussi bien à l'extérieur qu'à l'intérieur : son sadisme est encore non-négociable. Ce souhait le plus intime est ce renversement, un compromis (se guérir lui-même pour guérir les autres), [nous tombons] de nouveau sur une suite de contradictions. C'est seulement sur la base de cet accord tacite inconscient – comme nous disons – et en rendant pleinement responsable son analyste, que de tels patients acceptent pleinement l'analyse et je pense que cet espoir, et cet espoir seulement, est à l'origine du temps infini, des souffrances et des efforts auxquels ils consentent pour

continuer l'analyse. Nous devons reconnaître qu'ils en font beaucoup même s'ils ne vont pas mieux. Le pourquoi de leur action n'a pas été, jusqu'ici, pleinement compris. Ce seul moteur inconscient, être soigné pour devenir enfin capables d'accomplir leur tâche pour les autres (et non dans leur propre intérêt), est l'unique fil positif ténu par lequel l'analyse tient. On peut voir tout de suite à quel point ce motif peut rester impuissant, s'affaiblir, encombré, miné d'innombrables forces neutralisantes. Car d'une part le patient n'y croit pas un seul instant, la crainte de son propre « ça », de ses désirs incontrôlés et de son agressivité est telle qu'il ne ressent en aucune façon la sécurité qui lui permettrait enfin d'utiliser les bénéfices de l'analyse pour le bien de ses objets Il sait très bien, pourrait-on dire, qu'il répétera simplement ses délits et dès lors utilise l'analyste pour sa propre satisfaction et l'ajoute [ainsi] à la liste de ceux qu'il a spoliés et ruinés. Une de ses plus grandes anxiétés inconscientes est que l'analyste soit abusé sur ce point précis et qu'il se soit laissé berner. Il nous prévient continuellement, de façon déguisée, de sa propre dangerosité.

Au-dessus de cette anxiété d'accepter l'analyse sous de faux prétextes, de duper et trahir de nouveau ses bons objets à cause d'elle, règne une peur encore plus grande, une peur qui concerne son propre moi et qui est liée à la peur inconsciente de la mort, si forte en lui. C'est la crainte que, si nous le guérissons pleinement et véritablement par l'analyse et si nous le rendons enfin capable d'affronter les réparations qu'exigent de lui tous ceux qu'il aime et à qui il a fait du mal, que l'ampleur de la tâche n'absorbe alors tout son moi, chaque atome de toutes ses ressources, toutes ses forces physiques et mentales, aussi longtemps qu'il vivra, chaque respiration, chaque battement de cœur, chaque goutte de sang, chaque pensée, chaque instant, tous ses biens, tout son argent, la moindre parcelle de ses capacités, au dernier degré d'un esclavage et d'une automutilation qui dépassent l'entendement. Voilà ce que guérir signifie pour lui, du point de vue de sa position dépressive inconsciente, et le *statu quo* sans guérison, dans l'inachèvement de l'analyse, est clairement préférable à une telle conception de la cure – si grandiose et magnifique que puisse être cette mission dans un certain sens.

J'espère que, alors que je parlais du but inconscient du patient de rendre les autres bien portants et heureux avant lui-même, vous avez gardé à l'esprit que les autres auxquels je me réfère sont toujours ses objets d'amour *dans son monde intérieur* et que ces objets d'amour sont

aussi, dans le même temps, ceux vers qui sont dirigés toute sa haine, sa vindicte et ses impulsions meurtrières ! Son attitude d'égoïsme intéressé correspond assez exactement à un versant des choses dans son inconscient : le côté de la haine, de la cruauté et de l'absence de pitié – et elle représente la peur pour son propre moi si l'amour pour ses objets devenait trop fort. Nous craignons tous dans une certaine mesure, d'être dépendants de l'amour.

J'ai aussi parlé du contraste et de la dissonance entre son amour, son besoin de sauver et son égoïsme, sa tyrannie, son absence de sentiment pour autrui. Cet égoïsme *est* son manque du sens de la réalité car ses relations d'objets ne s'adressent pas à de réelles personnes, elles sont toutes à l'intérieur de lui-même. Son monde intérieur est le monde *entier* pour lui. Tout ce qu'il imagine faire pour ses objets, il le ferait aussi pour lui-même, si seulement il le pouvait ; et pendant *les [épisodes] maniaques* il imagine qu'il le *peut.* Aussi c'est l'accablante importance du monde intérieur de ses relations émotionnelles qui le rend, dans la vie réelle, si égocentrique, asocial, égoïste – si bizarre !

L'attitude inconsciente d'amour et d'anxiété du patient pour les autres n'est pas identique au sentiment inconscient de culpabilité [présenté] par Freud, encore que l'impression de ne pas mériter d'être aidé jusqu'à ce que les [objets] d'amour aient reçu leur pleine mesure y ressemble. Cette indignité trouve son rachat – comme dit Freud – dans la maladie, mais seulement partiellement ; la maladie comme une analyse longue sont des compromis.

Pour moi, c'est *l'amour pour ses objets internes* qui en arrière-plan produit cette culpabilité et cette peine insupportables, le besoin de sacrifier sa vie pour eux et aussi la présence imminente de la mort, qui rend cette résistance si opiniâtre ! Et nous pouvons seulement contrer cette résistance en exhumant cet amour et la culpabilité qui l'accompagne. Pour ces patients-là, sinon pour tous, l'analyste représente un objet interne. Aussi devons-nous amener les patients à réaliser un transfert positif : c'est ce à quoi ils résistent par dessus tout, alors même qu'ils font étalage d'un faux semblant d'amitié qu'ils déclarent normal et sain, dans le but de nous satisfaire en n'étant pas névrosés. Ils clament que leur transfert est résolu avant même qu'il n'ait commencé. Nous serions dupés si nous acceptions ça. Ce qui est au-dessous est un *amour* [particulier] (le désir irrésistible d'une félicité absolue en complète union avec un objet parfait, pour jamais et à jamais) ; et cet amour est lié à une fureur incontrôlable et insupportable suscitée tant

par le désappointement que par une anxiété dans les relations d'amour [courantes].

Dans ses remarques sur les difficultés [liées] à la réaction thérapeutique négative, Freud a écrit une note de bas de page qui, dans ce contexte, est extrêmement intéressante[10]. Il dit que ce sentiment inconscient de culpabilité est parfois un sentiment « emprunté », adopté d'une autre personne qui a été jadis un objet d'amour et qui est maintenant une des identifications du moi. « Si l'on peut, derrière le sentiment inconscient de culpabilité démasquer cette relation d'objet antérieure, le succès est souvent brillant. » C'est juste ce que je viens d'exposer : l'amour pour l'objet interne doit être trouvé derrière la culpabilité (seulement Freud regarde cet amour comme passé et fini). De plus, il établit également un lien avec le transfert positif : « Le succès dépend peut-être aussi de la personnalité de l'analyste qui permettra qu'elle soit mise à la place de l'idéal du moi [du patient] ». Mais Freud, en suggérant que la culpabilité est « adoptée » d'un objet maintenant interne nous indique que ce brillant succès repose sur une *projection* (ou localisation) *de la culpabilité vers un objet* via *l'objet interne.* C'est une caractéristique extrêmement commune de la défense maniaque (qui

10. « L'analyste livre un combat qui n'est pas facile contre l'obstacle du sentiment inconscient de culpabilité. Directement, on ne peut rien contre lui, et indirectement rien d'autre que dévoiler lentement ses fondements inconscients refoulés de sorte qu'il se transforme peu à peu en sentiment de culpabilité conscient. On a une chance particulière d'agir sur lui quand ce sentiment ics de culpabilité est un sentiment emprunté c'est-à-dire quand il est le résultat d'une identification à une autre personne qui fut jadis l'objet d'un investissement érotique. Une telle prise en charge du sentiment de culpabilité est souvent le seul reste, difficile à reconnaître, de la relation amoureuse abandonnée. On ne peut pas méconnaître la ressemblance de ce processus avec celui de la mélancolie. Si l'on peut découvrir cet ancien investissement d'objet derrière le sentiment ics de culpabilité, la tâche thérapeutique est alors souvent brillamment résolue ; sinon, l'issue de l'effort thérapeutique n'est en rien garantie. Elle dépend en premier lieu de l'intensité du sentiment de culpabilité à laquelle la thérapie ne peut souvent opposer aucune force contraire de même grandeur. L'issue dépend peut-être aussi d'un autre facteur : la personne de l'analyste permet-elle au malade de le mettre à la place de son idéal du moi ; à cela est liée la tentation pour le médecin de jouer vis-à-vis du malade le rôle d'un prophète, d'un sauveur des âmes, d'un messie. Comme les règles de l'analyse s'opposent résolument à une telle utilisation de la personnalité du médecin, il faut reconnaître honnêtement qu'il y a là une nouvelle barrière à l'effet de l'analyse ; la tâche de celle-ci n'est pas de rendre impossibles les réactions morbides, mais d'offrir au moi du malade la liberté de se décider pour ceci ou pour cela ».

peut être bien sûr établie à partir de quelques données de l'expérience). Et en suggérant que la personnalité de l'analyste détermine si oui ou non il jouera le rôle de l'idéal du moi, il révèle que la conscience et les circonstances externes peuvent brouiller les cartes, exactement comme un patient maniaque s'y emploie s'il le peut. Pour ces patients, l'analyste était déjà inconsciemment l'idéal du moi ou son prototype ; s'ils peuvent rationaliser ainsi leur amour dominateur et l'idéaliser, alors ils peuvent le réaliser partiellement en se passant de l'analyse ; et ceci dans [le champ de] la réparation. Le caractère véritablement agressif de leur amour ainsi que leur culpabilité inconsciente seront toujours déniés. Freud reconnaît que c'est là une « méthode artificieuse » que l'analyste ne peut utiliser. Mais le patient fait tout son possible pour nous mystifier ainsi. A mon avis, beaucoup des succès thérapeutiques de ces dernières années ont reposé ou reposent encore sur ce mécanisme sans que nous l'ayons compris. Le patient nous utilise à sa façon au lieu d'être pleinement analysé ; et son amélioration est basée sur un système de défenses maniaques. Même si ce n'était pas le cas auparavant, aujourd'hui je trouve cette éventualité dangereuse ; car l'analyse de l'agression primitive réveille des anxiétés sévères, alors que la reconnaissance et les encouragements par l'analyste des efforts du patient pour réparer (dans la vie réelle) les apaisent, simplement en utilisant cette méthode omnipotente qui consiste à farder et à dénier sa réalité dépressive interne et son sentiment d'échec. Le résultat est que le patient peut développer un système défensif maniaque – un déni de sa maladie et de son anxiété – au lieu d'une cure, car la situation dépressive et le ratage n'ont jamais été révélés. Dans mon expérience, l'analyse effective de l'amour et de la culpabilité liées à la situation d'anxiété dépressive, parce qu'ils sont si profondément enfouis, est de loin la tâche la plus difficile à laquelle nous avons à faire ; les cas de réussite cités par Freud semblent la toute dernière mouture [des possibilités] d'évitement par des tactiques de projection et de déni choisis par les patients.

La caractéristique la plus importante qu'on peut souligner dans ces cas est leur degré de duplicité et de tromperie inconscientes. C'est ce dont Abraham (1919) traite ; sans cependant relier le problème au sentiment inconscient de culpabilité. Pour nous autres analystes, des transferts complètement authentiques, positifs ou négatifs, sont difficiles à supporter, mais le transfert *simulé*, quand les sentiments du patient à notre égard sont peu sincères ou qu'ils ne sont en rien des sentiments,

quand le *moi* et le *ça* s'accordent à nous tromper, semble être une chose que l'analyste ne peut percer que difficilement – Un transfert simulé et fallacieux de la part de nos patients porte un tel coup à notre narcissisme, empoisonne et paralyse tellement notre capacité d'intervenir à bon escient (de comprendre l'inconscient du patient), qu'il tend à réveiller une forte anxiété dépressive en nous-mêmes. C'est ainsi que la duplicité du patient rejoint assez souvent notre propre déni, passe donc inaperçue et demeure inanalysée.

Références et notes bibliographiques

K. ABRAHAM, 1919. "A particular form of neurotic resistance against the psychoanalytic", trad. D. Byron et A. Strachey, dans *Selected papers of Karl Abraham,* Londres, The Hogarth Press Ltd, 1954, p. 303-311.
H. DEUTSCH, 1937. "Don Quixote and Don Quixotism", dans *Neuroses and character types,* New York, International Universities Press, 1965, p. 218-225.
S. FREUD, 1915. « Deuil et mélancolie », dans *Metapsychologie,* Paris, Gallimard (N.R.F, coll. « Idée »), 1969, p. 147-174.
S. FREUD, 1923. "Das Ich und das Es", *Gesammelte Werke,* tome XIII, p. 255-289. Trad. française dans *Essais de psychanalyse,* Paris, Payot, 1981, p. 219-275.
M. KLEIN, 1934. « Contribution à l'étude de la psychogenèse des états maniaco-dépressifs », dans *Essai de psychanalyse,* Paris, Payot, coll. « Sciences de l'Homme », 1976, p. 311-340.
M. SCHMIDEBERG, 1931. "A contribution to the psychology of persecutory ideas and delusions", *International Journal of Psychoanalysis,* n° 12, p. 311-367.

Résumés
Resúmenes *(traducidos por Rodrigo Toscano)*
Abstracts *(translated by Catherine Béziat)*

Françoise Jandrot-Louka.

« Voix de Daniel Paul Schreber, une nosologie ? »

Dans ses *Mémoires...* Daniel Paul Schreber s'est fait le clinicien de son expérience délirante. Il présente dans une analyse rigoureuse les phénomènes des **voix** et nous place dans la position de **témoin**. Nous le suivons pas à pas dans sa distinction des voix et des **bruits**, dans son repérage des localisations, ou encore au niveau de l'écriture dans la mise en jeu de **guillemets**.

« Voces de Daniel Paul Schreber ¿una nosología? »

En sus *Memorias...* Daniel Paul Schreber se volvió el clínico de su experiencia delirante. Presenta en un análisis riguroso los fenómenos de las **voces** y nos sitúa en la posición de **testigo**. Le seguimos paso a paso en su distinción de las voces y de los **ruidos**, en su reconocimiento de las localizaciones, o incluso, a nivel de la escritura, en la puesta en juego de **comillas**.

"The voices of Daniel Paul Schreber, a form of nosology"

In his *Memoirs...* Daniel Paul Schreber made himself the clinical observer of his own delirious experience. He provided a thorough analysis of the phenomenon of **voices**, placing us in the position of **witness**. We have followed him step by step in the distinctions he draws between voices and **noises**, in the way he locates them, and in his style, particularly his use of **quotes**.

Marie-Magdeleine Chatel.

« De père en fils, une mission Schreber »

« Nous travaillons pour la **postérité** » serait la formule de la **mission** chrétienne qui aurait fonctionné sur quatre générations dans la lignée masculine des ascendants de Daniel Paul Schreber. Cette mission réunissait les exigences de faire **œuvre publique** et d'avoir une **descendance**, elle était indexée par la présence de Gott dans les prénoms. Cette mission fut cassée en ses deux composantes au XVIII^{e} siècle, elle fut accomplie avec Moritz, achevée avec Daniel Paul. Une telle mission est-elle à situer comme « **père-version** » dans la transmission du nom ?

« De padre en hijo, una misión Schreber »

« Trabajamos para la **posteridad** », sería la fórmula de la **misión** cristiana que habría funcionado para cuatro generaciones en la progenie masculina de los ascendientes de Daniel Paul Schreber. Esta misión conjuntaba las exigencias de hacer **obra pública** y de crear una **descendencia** que quedaba designada por la presencia de Gott en los

nombres. Esta misión fue interrumpida en sus dos componentes en el siglo XVIII, fue llevada a cabo con Moritz, terminada con Daniel Paul. Puede una misión tal localizarse como « **père-version** » en la transmisión del nombre?

"From father to son: the Schreber Mission"

"We work for **posterity**" could have been the motto of the **mission**, transmitted from father to son, that worked for four generations of men in Daniel Paul Schreber's lineage. This mission, inspired by christian values, combined two requirements: that of working for the **public** good and that of producing **descendants**. The mission was marked by the inclusion of the word "Gott" in the first names. The two components of this mission were divided in the XVIIIth century, accomplished by Moritz and completed by Daniel Paul. We ask the following question: whether this mission can be identified as a perversion transmitted by the father (literally "**pèreversion**") through the transmission of the name.

Janine Germond.

« Qui après tout connaît le docteur Schreber ? »

Cet article tente de repérer le rôle qu'ont pu avoir les **femmes** de l'entourage de Schreber dans le déclenchement de ses épisodes délirants. Ceci après avoir mis en relief la fluctuation de son **prénom**, **Daniel Paul** ou **Paul**, le premier réservé notamment à des démarches administratives, le second privé utilisé surtout par les femmes, sauf exceptions.

« ¿Quién, despues de todo, conoce al Doctor Schreber? »

Este artículo intenta situar el rol que pudieron haber tenido las **mujeres** del entorno de Schreber en el desencadenamiento de sus episodios delirantes. Todo esto luego de haber puesto de relieve la fluctuación de su **nombre**, **Daniel Paul** o **Paul**, el primero reservado principalmente para los asuntos administrativos, el segundo, privado, utilisado sobretodo (salvo excepciones) por las mujeres.

"After all, who knows Doctor Schreber?"

We have attempted to identify the role played by the **women** in Schreber's life in triggering his periods of delirium. We first note the use of different **first names**: **Daniel Paul**, notably in his dealings with the administration, and just **Paul** in his private life, used mostly by women, with a few exceptions.

Roland Léthier.

« La fabrique du Nom-du-Père »

Après la thèse de 1932, Lacan réaborde la question des **psychoses** dans le séminaire de 1955-1956 : *Les structures freudiennes dans les psychoses*. Une partie de ce séminaire sera reprise par **écrit** dans l'article « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose ». Une hypothèse est développée concernant ce que Lacan n'a pas déposé par écrit : « le troisième restant excepté ». Le **Nom-du-Père** a été promu à la place de signifiant primordial dont la **forclusion** serait à la base de la structure psychotique. Lacan va faire travailler littéralement ce signifiant en lui enlevant progressivement sa fonction fondatrice.

« La fábrica del Nombre-del-Padre. »

Lacan, luego de la tesis de 1932, vuelve a aborbar el asunto de las **psicosis** en el seminario de 1955-1956: *Las estructuras freudianas en las psicosis*. Una parte de ese, seminario será retomada por **escrito** en el artículo « De una cuestión preliminar a todo tratamiento posible de la psicosis ». Aquí se desarrolla una hipótesis concerniente a eso que Lacan no consignó por escrito: « el tercero quedando exceptuado ». El **Nombre-del-Padre** fue promovido al lugar de significante primordial cuya **forclusión** estaría en la base de la estructura psicótica. Lacan va, literalmente, a hacer trabajar ese significante quitándole progresivamente su función fundadora.

"The workshop of the Name-of-the-Father"

After his thesis published in 1932, Lacan returned to the field of **psychoses** in his 1955-1956 seminar, called *Freudian Structures In Psychoses*. Part of this seminar was later put in **writing** in an article entitled "Of a question preliminary to any possible treatment of psychosis." We develop a hypothesis concerning what Lacan did not enter in writing, i.e., the "the third remaining excepted". The **Name-of-the-Father** was promoted to the position of prime signifier, the **forclusion** of which is thought to form the basis of psychotic structure. Lacan worked this signifier literally, gradually removing its founding function.

Jean Paira Pemberton.

« La fidélité infidèle »

L'objet écrit, de par sa nature même, est susceptible de devenir un objet d'**échange commercial**. Dissociables, la substance matérielle (**manuscrit, inédit, lettre** et le contenu sont tous deux monnayables, s'achètent, peuvent se donner en héritage. Le sort des écrits de **Sylvia Plath** illustrera ces propos.

« La fidelidad infidel »

El objeto escrito, de por su misma naturaleza, es susceptible de tranformarse en un objeto de **intercambio comercial**. Disociables, la substancia material (**manuscrito, inédito, cartas**) y el contenido, pasan a ser comercialisables, se compran, pueden legarse. El destino de los escritos de **Sylvia Plath** ilustrará lo que decimos.

"Keeping faith unfaithfully"

The written object, by definition, may be commercialised, bought and sold. The material object (**unpublished work, manuscripts, letters,**) may be separated from the contents; separately they may become part of a **commercial exchange** or an inheritance. The post-humous life of **Sylvia Plath's** writings illustrates some of the problems which may arise.

Regina Andrade.

« Encore Emma. Sur Yvette Guilbert »

Freud, lors de ses premiers séjours parisiens, admira la célèbre chanteuse **Yvette Guilbert**. Cet intérêt produisit plus tard quelques échanges de **correspondance**. Cependant, Yvette ne permit pas au « grand Freud » de dire qui elle était.

« Una vez más Emma. Acerca de Yvette Guilbert »

Freud, en los momentos de sus primeras estancias parisianas, admira la celebre cantante **Yvette Guilbert**. Este interés produciría mas tarde algunos intercambios **epistolares**. Sin embargo Yvette no permitió decir al « grand Freud » quién era ella.

"Emma again: Yvette Guilbert"

During his early stay in Paris, **Freud** admired the famous singer **Yvette Guilbert**. This interest later led to a **correspondence**. But Yvette never allowed the "great Freud" to say who she was.

Chawki Azouri

« Hérésies, de Ferenczi à Lacan ? »

A partir de 1963, Lacan peut oser mettre en question la conception freudienne de la **fin de l'analyse**, liée au mythe du **Père idéal** autoengendré. Il vient alors de rompre avec l'organisation de l'I.P.A., basée sur la hiérarchie et **l'identification** à ce Père idéal. **L'hérésie** lacanienne emboîte en partie le pas de Ferenczi. Avec la « Proposition d'octobre 1967 » sur la passe, Lacan, en promouvant le **témoignage** à la fin de l'analyse didactique subvertit toute notion de filiation.

« Herejías, de Ferenczi a Lacan »

A partir de 1963 Lacan pudo permitirse cuestionar la concepción freudiana del **fin del análisis**, ligada al mito del **Padre ideal** autoengendrado. Acababa entonces de romper con la organisación de la IPA basada en la jerarquía y en la **identificación** a ese padre ideal. La **herejía** lacaniana le sigue, en parte, el paso à Ferenczi. Con la *Proposición de octubre de 1967* sobre el pase (la passe), Lacan subvierte cualquier noción de filiación al promover el **testimonio** del fin del análisis didáctico.

"Heresies, from Ferenczi to Lacan"

As of 1963, Lacan was able to call into question the Freudian conception of the **end of analysis**, linked to the myth of a self-generated, **ideal Father**. Lacan had just broken with the IPA, an organization based on hierarchy and on the **identification** with an ideal Father. To a certain extent, Lacanian **heresy** took over where Ferenczi left off. Through his October 1967 Proposal, concerning the analyst's pass, Lacan subverted the notion of a filial relation by advocating a **testimony** to mark the end of the analyst's didactic analysis.

Littoral a publié

Blasons de la phobie

n° 1 juin 1981

La visite, *C. Misrahi, P. Thèves.* Du déplacement au symptôme phobique, *E. Porge.* Le lieu-dit, *G. Le Gaufey.* Difficultés des théories de l'angoisse chez Freud, *N. Kress-Rosen.* Le pas-de-barre phobique, *J. Allouch.* La vérité parle, le savoir écrit, *P. Julien.* A propos de deux portraits de saint Jérôme lisant, *J. Hébrard.* Une présentation de la coupure : le nœud borroméen généralisé, *M. Viltard. Traduction* : La lettre 52 de S. Freud à W. Fließ.

La main du rêve

n° 2 octobre 1981

Peindre les sons et parler aux yeux, *S. Hart.* Jeux d'écriture dans la civilisation pharaonique, *P. Vernus.* Le trait de la lettre dans les figures du rêve, *M. Viltard.* Les procédés de figuration du rêve, *M. Safouan.* Un concept de Freud : *Die Rücksicht auf Darstellbarkeit, D. Arnoux.* Quand... «la plupart des rêves vont plus vite que l'analyse», *F. Biégelmann-Barroux.* La vérité parle, le savoir écrit II, *P. Julien.* Le regard suspendu, *D. Chauvelot.* L'invention de la lettre, *D.-G. Laporte.* Freud avec Börne, *J. Fourton. Traductions* : Quelques suppléments à l'ensemble de l'interprétation des rêves, *S. Freud.* Note sur la préhistoire de la technique psychanalytique, *S. Freud.* L'art de devenir un écrivain original en trois jours, *L. Börne.*

L'assertitude paranoïaque

n° 3/4 février 1982 (épuisé)

Le «règne de la parole» de Brisset et l'étymologie spéculative, *F. Nef.* Sur la théorie médiévale de la *suppositio, A. de Libera.* Abord de l'hallucination, *E. Porge.* Spinoza en épigraphe de Lacan, *R. Misrahi.* Du discord paranoïaque, *J. Allouch.* La folie à deux, *Dossier.* Du schéma R au plan projectif, *J. Lafont.* Ce que le paranoïaque ne réussit pas, *G. Le Gaufey.* Un lieu commun à la paranoïa et à la psychanalyse, *P. Alerini.* Jean-Jacques ou Jean-Baptiste, *B. Saint Girons.* «Des trésors aveuglants d'authenticité», *C. Amirault.*

Abords topologiques

n° 5 juin 1982

Une écriture de contours, *J.-C. Terrasson.* Note sur la Trinité, *P. Julien.* De l'écriture nodale, *E. Porge.* Séances mathématiques, *P. Soury.* Lire autrement que quiconque, *M. Viltard.* Du discord paranoïaque II, *J. Allouch.* L'écriture de l'araignée divinatrice, *C.-H. Pradelles de Latour.* Comment j'ai lu certains de mes livres, *F. Wilder.* La structure comme lieu de forçage symbolique, *J. Bourdiau.* Un nom propre pour la psychanalyse, *J. Poulain-Colombier.* G. Ifrah : «Histoire universelle des chiffres», *L. Bazin.* P.-L. Assoun : «Introduction à l'épistémologie freudienne», *G. Le Gaufey.*

Intension et extension de la psychanalyse

n° 6 octobre 1982

Kant avec Sade ?, *T. Marchaisse.* Du discord paranoïaque III, *J. Allouch.* Remarques sur *Das Ding* dans l'«Esquisse», *J.-P. Dreyfuss.* Séances mathématiques II, *P. Soury.* J.-M. Olivier : «Lautréamont le texte du vampire», *R. Brossart.* Didi Huberman : «L'invention de l'hystérie».

L'instance de la lettre

n° 7/8 février 1983

La «conjecture de Lacan» sur l'origine de l'écriture, *J. Allouch*. Écriture du rêve et écriture hiéroglyphique, *P. Vernus*. Le nom propre et la lettre, *P. Julien*. ... d'une syntaxe sociale, *S. Stoïanoff*. Effet de surprise et ponctuation, *J. Poulain-Colombier*. Freud et la ville éternelle, *S. Sésé-Léger*. Le nom brille, *M. Guibal*. ... auteur non identifié, *A. Fontaine*. Les écritures volantes, *B. Saint Girons*. Divination et persécution à Bangoua, *C.-H. Pradelles de Latour*. Écriture et divination chez Vico, *A. Pons*. Littéralement et dans tous les sens, *B. Cassin*. Une phobie de la lettre : la dyslexie comme symptôme, *E. Porge*. La *vis* de la lettre, *F. Wilder*. Un trou de mémoire, *G. Le Gaufey*. Le sujet de l'écriture ou le partenaire silencieux, *A.-M. Christin*. Bien écrire, *M. Viltard*. La lettre interdite, *J. Bourdiau*.

La discursivité

n° 9 juin 1983

Qu'est-ce qu'un auteur *?* *M. Foucault*. Les trois petits points du «retour à...», *J. Allouch*. Le discours mystique. Histoire et méthode, *A. de Libera, F. Nef*. La feinte mystique, *G. Le Gaufey*. Y a-t-il un discours de la mystique ? *P. Julien*. Exorbitantes sœurs Papin, *Dossier*. Spinoza contre les herméneutes, *A. Comte-Sponville*. Les silences de la lettre, *A. Fontaine*.

La sensure

n° 10 octobre 1983

La censure du rêve, *S. Freud*. L'E.S., *Erik Porge*. Un nom dans la kabbale, *C.-H. Drouot*. Du Matamore au Cid : schéma d'une crise de l'autorité, *C. Poletto*. La cible du transfert, *G. Le Gaufey*. Visite à Fossier, *J.-Y. Pouilloux*. Poursuite et statue, *M. Loeb*. La moitié de Poulet, *J. Macé*. Le tore et la mise en jeu de la dissymétrie, *A.-M. Ringenbach*.

Du père

n° 11/12 février 1984

Religion et paternité, *J. Moingt*. Y a-t-il un irréductible du sinthome ?, *M.-M. Chatel*. Père, ne vois-tu donc pas que tu brûles ?, *G. Le Gaufey*. Du père incorporé au sinthome, *J.-J. Moscovitz*. Double filiation et identités, *M.-L. Pradelles de Latour*. Pas l'Un sans l'Autre, ou : la jouissance qu'il ne fallait pas, *I. Diamantis*. A propos d'adoption, *J. Attal*. L'amour de Fromm, *M.-F. Sosa*. Une femme a dû le taire, *J. Allouch*. Ainsi, *issit* le père, *J. Bril*. La parenté trobriandaise reconsidérée, *C.-H. Pradelles de Latour*. D'où nous revient la théorie psychanalytique ? Du père ? *C. Dorner*. L'amour du père chez Freud, *P. Julien*. D'un qui dit que non, *B. Casanova*. Un cas de mélancolie, *J.-P. Dreyfuss*. Version du père et publication, *C. Toutin*. L'autre et le lieu, *A.-M. Christin*. Transcrire sa père-version : Bruno Schulz, *P. Hassoun*. Comme est dit du père, *E. Porge*. Imaginaire de la procréation et insémination artificielle, *D. David*. Les mécomptes du Père Noël ou le complexe d'Enoch, *J.-J. Rassial*. Remarques concernant le langage dans les perversions, *D. Cromphout*. «Jean-Jacques, aime ton pays», *B. Saint Girons*. L'artiste peintre et la question du père, *J. Fourton*. Père dans le réel – père symbolique – père réel, *A. Didier-Weill*. Mémoire(s), *C. Simatos*.

Traduction de Freud, transcription de Lacan

n° 13 juin 1984

Über der Gegensinn der Urvorte. Sur le sens antinomique des mots primitifs, *S. Freud*. A propos du *Gegensinn*, *E. Legroux*. Marie Bonaparte, une femme entre trois langues, *M. Viltard*. A travers les langues, *C. Toutin*. Au-dessus des fragments d'un langage plus grand, *M. Cresta*. L'édition des *Écrits* en espagnol, *M. Pasternac*. Sur la transcription, *D. Arnoux*. La place du lecteur, *D. Cerf-Bruneval*. Transcription et ponctuation, *D. Hébrard*. Lacan censuré, *J. Allouch*. Quelques

problèmes de l'établissement des séminaires de J. Lacan, *G. Taillandier*. Fabrique du cas I. Fabrique du cas II. Récréations topologiques, *D. Arnoux*.

Freud Lacan : quelle articulation ?

n° 14 novembre 1984 (réimpression 1992)

Freud déplacé, *J. Allouch*. Lacan, Freud : une rencontre manquée, *P. Julien*. L'étrange altérité de l'expérience, *D. Lévy*. Représentation freudienne et signifiant lacanien, *G. Le Gaufey*. M. Duras ou le ravissement du réel, *J.-L. Sous*. De l'amitié, *A. Mizubayashi*. Premiers pas, *J.-Y. Pouilloux*. Amae sans complexe, *F. Davoine*. Le plan projectif, *S. Barr*. La dissymétrie, le spéculaire et l'objet *(a)*, *A.-M. Ringenbach*.

L'hainamoration de transfert

n° 15/16 mars 1985

Hainamoration et réalité psychique, *P. Julien*. Le modèle scientiste : Empédocle chez Freud, *J. Bollack*. So what ?, *J. Allouch*. L'amour entre savoir et ignorance, *D. Arnoux*. Deuil et passion : un art de perdre, *D. Cromphout*. Stratégie de la rencontre, *I. Diamantis*. Lacan et son camp, *C. Simatos*. L'objet perdu ne manque pas, *M.F. Sosa*. Sur la «liquidation» du transfert, *M. Viltard*. L'amour Tristan ... amour pointilleux des langues, *M. Cresta*. Les deux haines, *A. Didier-Weill*. La pulsion et l'écart, *P. Hassoun*. Le dés(a)ïr, *G. Le Gaufey*. Dé-supposer le savoir, *J. Poulain-Colombier*. Dire la haine ? *M.-C. Boons*. Le transfert, quand il fait signe à l'éthique, *B. Casanova*. A propos d'Hélène, *B. Cassin*. Comment ça s'écrit ?, *H. Debray*. La certitude anticipée du perdurable, *E. Porge*. Allogène, *J.-L. Sous*. «Mésalliance» et amour de transfert, *C. Toutin*.

Action du public dans la psychanalyse

n° 17 septembre 1985

Les publics de Freud, *M. Viltard*. L'apparence et l'apparition, *A. Didier-Weill*. La présentation de malades, *E. Porge*. Après la dernière séance, *J. Poulain-Colombier*. L'institution de la psychanalyse en sa publicité, *P. Julien*. Sur le temps logique et ses incidences techniques, *J. Félician*. Encombré du Beau, *C. Simatos*. La grande surprise de Psyché, *A. Porge*. Dialoguer avec Lacan, *J. Allouch*. Note complémentaire à l'établissement du séminaire de Jacques Lacan, *G. Taillandier*.Du plan projectif au cross-cap, *J.-P. Georgin*.

L'enfant et le psychanalyste

n° 18 janvier 1986

Le transfert à la cantonade, *E. Porge*. Historique des concepts et des techniques, *J. Poulain-Colombier*. Avec un enfant, un analysant passe, *M. Gauthron*. La tare et le symbole, *A.-M. Deutsch*. Transfert et fin d'analyse avec l'enfant, *J. Attal*. La vie n'est pas un songe, *M. Viltard*. Analyse d'une névrose obsessionnelle infantile, *E. Sokolnika*. La croix et le mot, *R. Brossart*. Anagrammes et isotopies anagrammatiques, *J. Mayer*. Le trou du savoir, *G. Le Gaufey*. Recouvrements et incompatibilités entre René Thom et Jacques Lacan, *L. Mottron*. Chronique du séminaire, *G. Taillandier* (III). Le lien borroméen, *E. Porge*.

Quand l'inconscient se fait savoir

n° 19/20 avril 1986

Réminiscences sans rappel, *L. Bataille*. L'imbroglio de la faute, *E. Porge*. Le savoir occulte, *H. Picot*. Freud ou quand l'inconscient s'affole, *J. Allouch*. En passe de savoir, *C. Simatos*. Une mémoire sans histoire, *G. Zimra*. Au commencement était l'hypnose : certitude et objection, *I. Dia-*

mantis. La sorcellerie et le savoir, *C.-H. Pradelles de Latour*. Savoir clinique et clinique du savoir, *P. Alerini*. Il sait que (je sais qu'(il sait que (je sais))), *A. Didier-Weill*. Descartes déplacé : entre savoir et vérité : le sujet..., *J.-P. Abribat*. – ( ), *S. Hajlblum*. «Celui qui se gouverne soi-même est gouverné par un grand sot», *F. Wilder*. Le savoir, il s'invente, *M.-M. Chatel*. Qui sait ?, *G. Le Gaufey*. La parole envolée de Jacques Lacan, *D. Arnoux*. De la chose, *P. Padovani*. *The grounds are excellent*, *J. Allouch*. Le contenu fatal, *C. Bouazis*.

Identité psychotique

n° 21 octobre 1986

Lacan et la psychose, *P. Julien*. Revers de rêve : un acting-out, *G. Zimra*. Avatars du corps et de son enveloppe, *A.-M. Ringenbach*. L'illusion des «Sosies», *J. Capgras et J. Reboul-Lachaux*. Endosser son corps, *E. Porge*. Il y a un transfert psychotique, *J. Allouch*. L'incorruptible Palio, *M.-M. Chatel* et *A. Lessana*. La seconde mort chez saint Augustin, *J.-M. Lamarre*. Point de vue sur l'identification, *M. Viltard*. C. Lévi-Strauss : La potière jalouse, *C.-H. Pradelles de Latour*.

De *S.I.R.*

n° 22 avril 1987

Introduction, *J. Allouch*. S.I.R. : une ouverture que rien ne laissait prévoir ?, *J.-P. Dreyfuss*. Qu'il n'y a pas de psychogenèse, *B. Casanova*. Une esthétique non transcendantale, *J.-P. Abribat*. Une présence sans qualités, *G. Le Gaufey*. De l'objection comme construction d'objet, *I. Diamantis*. Le fantasme, un nouage h(a)té, *E. Porge*. *Tres faciunt insaniam*, *J. Allouch*. Chiffonner le mot, *M. Viltard*. Entretien sur *La bataille de cent ans*, *E. Roudinesco*. La littérature lacanienne en Argentine, *S. Glasman*, *L. Gusman*, *J. Jinkins*, *M. Levin et J.-B. Ritvo*. Chronique du Séminaire de J. Lacan (IV), *G. Taillandier*. Lacan, de l'équivoque à l'impasse, de François Roustang, *J. Allouch*.

La déclaration de sexe

n° 23/24 octobre 1987

Un sexe ou l'autre, *J. Allouch*. Entre l'homme et la femme il y a l'*a*-mur, *P. Julien*. De l'albur, *R. Toscano*. Brefs aperçus sur l'hypothèse de la bisexualité chez Freud, *G. Le Gaufey*. Masculin et féminin, *W. Fließ*. Pour une lecture de Louis Wolfson, *A. Fontaine*. Crux Logicorum, *M. Grangeon*. La prise «en passant» de *La lettre volée*, *R. Brossart*. Chronique du séminaire de J. Lacan (V), *G. Taillandier*. Sur la compatibilité de la bande de Mœbius et du tore, *A.-M. Ringenbach*. L'art de l'enveloppement au Japon.

Il court il court, le sujet

n° 25 avril 1988

Une journée dans la quête du sujet cartésien, *J.-M. Beyssade*. Mais quoi, ce sont des fous, *B. Casanova*. Pinel, Esquirol, Freud, Lacan, *P. Julien*. Une forme du sujet : la subjectivation. D'après *Le temps logique*, *E. Porge*. Penser/Classer : le sujet, *M. Cresta*. Du littoral au littéral, *M.-C. Boons*. Pli et repli, *G. Le Gaufey*. La drôlerie du réel, *J.-P. Abribat*. De la souplesse des revenants-en-corps, *M. Viltard*. Questionner la dénégation, *K. Movallali*.

Clinique du psychanalyste

n° 26 novembre 1988

L'analyste dans l'histoire et dans la structure du sujet comme Vélasquez dans *Les Ménines*, *E. Porge*. De et en quoi Marguerite Yourcenar fait-elle cas ?, *C. Dorner*. Y a-t-il une clinique du singulier ?, *G.-H. Melenotte*. Perturbation dans pernépsy, *J. Allouch*. De l'efficience de l'acte : causalité mentale ou loterie, *A. Soulez*. Chronique du séminaire de J. Lacan (VI), *G. Taillandier*. Changer de point de vue, *A.-M. Ringenbach*, *M. Viltard*. La psychologie du moi et les psychoses : Paul Federn, *A. Fontaine*. Nouveaux fondements pour la psychanalyse : J. Laplanche, *J.-P. Abribat*.

Exercices du désir

n° 27/28 avril 1989

L'exercice de *La chose freudienne*, *M. Viltard*. A propos de l'histoire médicale des passions, *J. Pigeaud*. Cicéron, Kant, Freud : trois réponses à la folie des passions, *P. Julien*. Le traitement moral de la folie et ses avatars, *G. Lanteri-Laura*. Sur la toute toute première bascule doctrinale de Jacques Lacan, *J. Allouch*. Se disposer à choisir selon le désir, *F. Courel*. «Soi-même» dans le narcissisme et la mélancolie, *C. Toutin-Thélier*. Le regard conjuré, *C.-H. Pradelles de Latour*. Des passions à responsabilité limitée..., *G. Zimra*. Historique du cas de Marguerite, *J. Allouch*, *D. Arnoux*. Le corps, *textes de Jacques Lacan*, *L. de la Robertie*. Lacan «corrigé et augmenté»... en espagnol, *M. Pasternac*. La genèse de l'homme, *L. Bolk*. Jacques Lacan : un étudiant curieux, *P. Verret*. Du caractère matérialiste de la psychanalyse, *J. Audard*. Du jardin d'Épicure aux «Jardiniers de la folie», *J.-P. Abribat*. La formation des psychanalystes selon A. Green, *M. Safouan*.

L'assentiment à la psychanalyse

n° 29 novembre 1989

Sujet inconscient et sujet de l'assentiment, *P.-L. Assoun*. Le rêve à l'épreuve du griffonnage, *J. Allouch*. Comme quelqu'un qui dit : non, *D. Arnoux*. Refus et assentiments en psychanalyse, *P. Julien*. Philosophie et psychanalyse, *A. Badiou*. Être le premier venu, *G. Le Gaufey*. Freud et Tausk, *A. Fontaine*. Au-dessus de l'horizon il n'y a pas le ciel, *J.-P. Georgin et E. Porge*.

Nouvelle série
Revue du Littoral

La frérocité

n° 30 octobre 1990

Pour introduire à la frérocité, *M.-M. Chatel*. Un écran à l'envie, *E. Porge*. Frère semblant, *J. Attal*. Les germains patri- et matrilinéaires : une comparaison, *C.-H. Pradelles de Latour*. Quelques difficultés de l'intrusion du vivant dans l'image, *A.-M. Ringenbach*. L'autopunition : une solution à l'impasse imaginaire du transfert chez Dora, *M. Viltard*. La métamorphose d'une sœur, *R. Galvagno*. »*Physiologie und Psychoanalyse in Leben und Werk Josef Breuers*«. Albrecht Hirschmüller, *G.-H. Melenotte*. Quelques données biographiques sur Dora, *M. Viltard*. Science du sujet, science du réel. Lacan à partir d'Hintikka, et Wittgenstein, *A. Soulez*. Commentaire de deux dessins du séminaire du 15 février 1977, *A.-M. Ringenbach*. L'espace du regard en peinture, *J. Lis*.

La connaissance paranoïaque

n° 31-32 avril 1991

La langue du voyant, *C. Zissmann*. Interprétation et illumination, *J. Allouch*. Freud, Fließ et sa belle paranoïa, *E. Porge*. L'union sacrée de la droite et de la gauche, *S. Aouillé*. Ducasse, Duchamp, Dali..., *R. Brossart*. Hérésies, *L. Favard*. Du bon usage des antécédents..., *J.-P. Abribat*. De la frérocité du pacte, *G. Le Gaufey*. SIGmund et Julius Freud, *O. Millot*. See-saw, *P. Mieli*. *Marguerite, ou l'Aimée de Lacan*, J. Allouch, *M. Viltard*, *M. Ayme*, *J. Oury*, *T. Trémine*. Six lettres inédites de K. Abraham à W. Fließ, *E. Porge*.

Lettres silencieuses

n° 33 novembre 1991

Un graphème indécryptable de Georges Perec, *G.-H. Melenotte*. Beckett : une tache sur le silence, *D. de Liège*. Une théologie de l'histoire inversée chez Maurice Blan-

chot, *P. Krejbich*. Qui est l'auteur de *Corrections* de Thomas Bernhard ?, *F. Jandrot-Louka*. Transmission orale, consigne écrite, *J. Paira-Pemberton*. Femmes et sciences : un dialogue, *M.-C. Boons-Grafé*. Sexe, famille et loi, *M. Safouan*. *L'œil du silence*, Maria Tasinato, *J. Allouch*. *Ethnopsychanalyse en pays bamiléké*, Charles-Henry Pradelles de Latour, *M. Abélès*. *La vocation de l'écrivain*, Catherine Millot, *R. Brossart*. aimée par Joë Bousquet, *D. Arnoux*.

La part du secrétaire

n°34-35 avril 1992

La parole confisquée : le secrétaire dans l'Italie des XVI[e] et XVII[e] siècles, *M. Blanc-Sanchez*. La fonction secrétaire, élément de la méthode freudienne, *J. Allouch*. « La personne de moi-même ». Les destinées d'une observation clinique dans l'histoire de la psychiatrie, *T. Trémine*. Jean-Pierre Falret et le problème de la sténographie des malades, *G. Lanteri-Laura*. Le médecin n'est pas un secrétaire, *L. Favard*. Le secrétaire et ses mystiques, *J.-N. Vuarnet*. La passion d'être deux, *G. Zimra*. Lou Andréas-Salomé et Rilke, *C. Maillet*. Max Graf, *gobetween* entre Freud et Hans, *M. Gauthron*. Otto et son double. Trio dans un salon, *P. Koeppel*, *G.-H. Melenotte*. Alors la science ?, *A. Lessana*. *Penser au Moyen Age*. Alain de Libera, *G. Zimra*. L'« abandon » de la théorie de la séduction chez Freud – (I) *G. Le Gaufey*. Conversation sur le tabac. Wilhelm Stekel, *trad. de P. Koeppel*, *G.-H. Melenotte*.

Écritures lacaniennes

n° 36 octobre 1992

Écritures lacaniennes. La division du sujet et le retour de la vérité, *E Porge*. « L'action de la formule » : une contribution à la lecture de la quatrième question de « Radiophonie », *P. Soulez*. Variations sur le thème tragique dans *L'éthique de la psychanalyse*, *M. Hatzfeld*. Le tissu de la fiction : approche de Bentham, *M. Soubbotnik*. Aristote et la question du réel dans l'éthique, *V. Micheli-Rechtman*. Logiques de la négation, *P. Julien*. Écritures logiques : des fondements aristotéliciens des quanteurs de la sexuation, *M. Grangeon*. L'ancrage du logique ou le retour de Lacan à la dyade platonicienne, *A. Soulez*. De la déchéance, le tragique « moderne », *M.-M. Chatel*. André Leroi-Gourhan, Jacques Lacan, une nette différence, *G. Moralès*. « J'ai réussi là où le paranoïaque échoue ». Chawki Azouri, *F. Jandrot-Louka*. *La fabrique du sexe*. Thomas Laqueur, *G. Le Gaufey*. *La phénoménologie de l'esprit*. Hegel, *B. Casanova*. *L'« abandon » de la théorie de la séduction chez Freud (II)*, *G. Le Gaufey*. Sigmund Freud sans barbe, *Ernst Federn*.

Une folie d'après Lacan

n° 37 avril 1993

Faute de ravage, une folie de la publication, *M.-M. Chatel*. L'incision comptable de Marguerite Anzieu, *G.-H. Melenotte*. Nous sommes tous des « schizophrères », *C. Azouri*. Le livre volé, *F. Davoine*. La rupture entre Jacques Lacan et Gaëtan Gatian de Clérambault, *D. Arnoux*. La lettre au corps, à propos de Joë Bousquet, *A. Freixe*, *F. Beddock*. *L'incomplétude du symbolique*, Guy Le Gaufey, *M. Safouan*. *Le messager des étoiles (sidereus nuncius)*, Galilée, *Lucien Favard*. *Freud sur le front des névroses de guerre*, Kurt R Eissler, *C. Simatos*. *Les farfadets* ou *Tous les démons ne sont pas de l'autre monde*, Berbiguier de Terre Neuve du Thym, *G. Zimra*. *Penser la folie*, *Essais sur Michel Foucault*, *B. Casanova*. *Présentation du Thésaurus Jacques Lacan*, (T.1) *D. Lécuru*. Historique du cas de Marguerite : suppléments, corrections, lecture, J. *Allouch*, *D. Arnoux*.

Fous à lire

n° 38 novembre 1993

Mise en écriture et mise en scène de la folie au Moyen Age, *J.-M. Fritz*. On n'est jamais assez bon avec Queneau, *D. de Liège*. John Clare : nom et renom, *J. Paira-Pemberton*. Du délire à lire, *L. Cornaz*. Jean-Jacques Rousseau : rêver l'oubli. La démémoration, *E. Porge*. Le fléau des farfadets, *J. Lechner*. Mille et plus lettres en souffrance sur la couche de Jacques

Lacan ?, *J. Allouch*. Un Jacques Lacan, sans guère d'objet ni d'expérience (à propos de l'ouvrage d'Elisabeth Roudinesco, *Jacques Lacan. Esquisse d'une vie, histoire d'un système de pensée*), *J. Allouch*. L'allemand de Lacan ou « désir » dans un texte de Freud, *N. Haas. Freud et puis Lacan.* Jean Allouch, *F. Jandrot-Louka. La folie Wittgenstein.* Françoise Davoine, *D. de Liège.* Des principes de Hughlings Jackson à la psychopathologie d'Eugen Bleuler, *H. Ey.*

Pléthore de sens

n° 39 février 1994

Sens ou effet de sens, *M.-M. Chatel.* La dictée de Jung, *G.-H Melenotte.* La méditation de Dora, *C. Dorner.* Les origines du mal dans la mythologie africaine, *C.-H. Pradelles de Latour.* Giordano Bruno, l'expérience tragique de l'insensé, *L. Favard.* D'un cas de paranoïa qui résiste à la théorie freudienne, *G. Pelland,. Écrits sur la psychanalyse.* Louis Althusser, *B. Casanova. La main du prince.* Michele Benvenga, Tomaso Costo, *T. Negri. La parole ou la mort.* Moustapha Safouan, *P. Julien, Naître à la folie.* Henri Grivois, *D. Arnoux. Louis II de Bavière selon Ernst Wagner, paranoïaque dramaturge.* Anne-Marie Vindras, *J. M. Cano López. Malaise dans la procréation.* Marie-Magdeleine Chatel, *M. Safouan.* Écrits d'aliénés, *G. Ferdière.*

Publications E.P.E.L.

Jean ALLOUCH, *Lettre pour lettre*. Transcrire, traduire, translittérer, Toulouse, Érès, 1984, 334 p., 9 ill.

Jean ALLOUCH, Erik PORGE et Mayette VILTARD, *La « solution » du passage à l'acte*. Le double crime des sœurs Papin, Toulouse, Érès, 1984, 270 p., 12 ill. (livre signé de l'hétéronyme Francis DUPRÉ).

John P. MULLER, William J. RICHARDSON, *Ouvrir les Écrits de Jacques Lacan*, Toulouse, Érès, 1987, 200 p. (adaptation de Philippe JULIEN)

Jean ALLOUCH, *132 bons mots avec Jacques Lacan*, Toulouse, Érès, 1988, 176 p., 6 ill.

Erik PORGE, *Se compter trois*. Le temps logique de Lacan, Toulouse, Érès, 1989, 224 p., 7 ill.

Jean ALLOUCH, *Marguerite, ou l'Aimée de Lacan*, Paris, E.P.E.L., 1990, 568 p., 13 ill., 12 dessins (Postface de Didier ANZIEU).

Philippe JULIEN, *Le retour à Freud de Jacques Lacan*. L'application au miroir, Paris, E.P.E.L., 1990, 246 p., 2 ill. (1re éd. Toulouse, Érès, coll. « Littoral », 1985)

Guy LE GAUFEY, *L'incomplétude du symbolique*. De René Descartes à Jacques Lacan, Paris, E.P.E.L., 1991, 250 p.

Charles-Henry PRADELLES DE LATOUR, *Ethnopsychanalyse en pays bamiléké*, Paris, E.P.E.L., 1991, 260 p., 20 fig., 7 planches, 7 tableaux.

e.l.p., *Le transfert dans tous ses errata*, suivi de *Pour une transcription critique des séminaires de Jacques Lacan*, Paris, E.P.E.L., 1991, 312 p.

Georges LANTERI-LAURA, Martine GROS, *Essai sur la discordance dans la psychiatrie contemporaine*, Paris, E.P.E.L., 1992, 150 p. (suivi de *Quelques mots sur la psychologie de la mathématique pure*, de Philippe CHASLIN).

Michele BENVENGA, Tomaso COSTO, *La main du prince*, Paris, E.P.E.L., 1992, 80 p. (Préface de S. S. NIGRO, traduction de M. BLANC-SANCHEZ).

Françoise DAVOINE, *La folie Wittgenstein*, Paris, E.P.E.L., 1992, 232 p.

Jean ALLOUCH, *Louis Althusser récit divan*, Paris, E.P.E.L., 1993, 64 p.

Jean ALLOUCH, *Freud, et puis Lacan*, Paris, E.P.E.L., 1993, 144 p.

Anne-Maris VINDRAS, *Louis II de Bavière selon Ernst Wagner paranoïaque dramaturge*, Paris, E.P.E.L., 1993, 184 p.

Ian DOWBIGGIN, *La folie héréditaire*, ou comment la psychiatrie française s'est constituée en un corps de savoir et de pouvoir

dans la seconde moitié du XIX^e siècle, Paris, E.P.E.L., 1993, 240 p. (Préface de Georges LANTERI-LAURA, traduit de l'américain par Guy LE GAUFEY, notes établies par Xavier LECONTE).

Eugen BLEULER, Dementia praecox *ou groupe des schizophrénies*, coédition E.P.E.L./G.R.E.C., 1993, 672 p. (suivi de *La conception d'Eugen Bleuler*, de Henri EY).

Sándor FERENCZI, *Les Écrits de Budapest*, Paris, E.P.E.L., février 1994, 312 p. (traduction de Györgyi KURCZ et Claude LORIN, préface de Wladimir GRANOFF).

Vient de paraître

Denis LÉCURU, *Citations d'auteurs et de publications dans l'ensemble de l'œuvre écrite*. (*Thésaurus Lacan*, volume I).

Le *Thesaurus* Lacan (vol. I) donne les occurrences précises des auteurs, environ 800, et des publications cités par Jacques Lacan dans la centaine de textes qui constituent, de 1931 à 1979, l'ensemble indiscutable de son œuvre écrite, thèse incluse. Plus qu'un index ou un dictionnaire, le *thésaurus* use d'une contrainte oulipienne : cerner en une ligne la lettre du propos.

Joël DOR, *Nouvelle bibliographie des travaux de Jacques Lacan* (*Thésaurus Lacan*, volume II).

Nouvelle version corrigée et considérablement supplémentée de l'indispensable ouvrage dont Joël Dor donnait une première version il y a dix ans.

Revues

L'UNEBÉVUE n° 1, « Freud ou la raison depuis Lacan », Paris, E.P.E.L., automne 1992, 130 p.

L'UNEBÉVUE n° 2, « L'élangue », Paris, E.P.E.L., printemps 1993, 182 p.

L'UNEBÉVUE n° 3, « L'artifice psychanalytique », Paris, E.P.E.L., été 1993, 150 p.

L'UNEBÉVUE n° 4, « Une discipline du nom », Paris, E.P.E.L., automne/hiver 1993, 150 p.

Suppléments réservés aux abonnés de L'UNEBÉVUE

Texte bilingue établi à partir de l'édition originale

Sigmund FREUD, *L'inconscient* / Das Unbewußte, Paris, E.P.E.L., automne 1992. (Traduction : Éric Legroux, Christine Toutin-Thélier, Mayette Viltard).

Sigmund FREUD, *Remarques psychanalytiques sur un cas de paranoïa* (Dementia paranoides) *décrit autobiographiquement* / Psychoanalytische Bemerkungen über einen autobiographisch

beschriebenen Fall von Paranoia (*Dementia paranoides*), Paris, E.P.E.L., printemps 1993. (Traduction : Éric Legroux, Christine Toutin-Thélier, Mayette Viltard).

Sigmund FREUD, Personnages psychopathiques sur la scène / Psychopathische Personen auf der Bühne, Paris, E.P.E.L., automne 1993. (Suivi de Max GRAF *Réminiscences du Professeur Sigmund Freud*. Traduction : Éric Legroux, Christine Toutin-Thélier, Mayette Viltard).

Sigmund FREUD, *Dostoïevski et la mise à mort du père* / Dostojewski und die Vatertötung, Paris, E.P.E.L., automne-hiver 1993, (traduction : Éric Legroux, Christine Toutin-Thélier, Mayette Viltard).

C.G. JUNG, *De l'importance du père dans le destin de l'individu*, Paris, E.P.E.L., automne-hiver 1993.

Suppléments à L'UNEBÉVUE *diffusés en librairie*

J. DAMOURETTE et E. PICHON, *Grammaire et inconscient*, Paris, E.P.E.L., printemps 1993, 72 p.

Herbert GRAF, *Mémoires d'un homme invisible*, Paris, E.P.E.L., été 1993, 64 p.

Anne-Marie RINGENBACH, Éric LEGROUX, François SAMSON, *La bouteille de Klein*. Cahier de dessins, Paris, E.P.E.L., été 1993, 56 p.

Écrits inspirés et langue fondamentale. Dossier préparé par Béatrice HÉROUARD, présentation par Béatrice HÉROUARD, Françoise JANDROT-LOUKA, Mayette VILTARD, Paris, E.P.E.L., automne-hiver 1993, 164 p.

Distribution : Distique
5, rue de la Taye, BP 65, 28112 Lucé cedex

A PARAÎTRE

L'UNEBÉVUE

N° 5 printemps 1994

PARLER AUX MURS

Supplément réservé aux abonnés

Pour introduire le narcissisme
Zur Einführung des Narcißmus

S. Freud

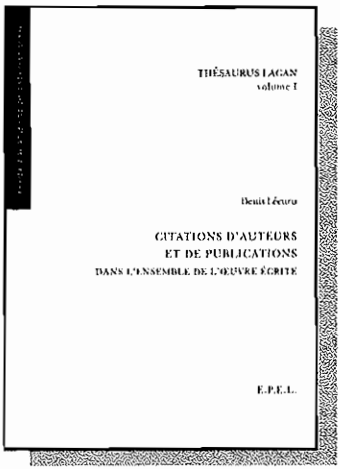
Supplément en librairie

Gottlob Frege – Bertrand Russell
Correspondance
juin 1902 – décembre 1904
mars-juin 1912

Texte bilingue
Traduction et introduction de Catherine Webern

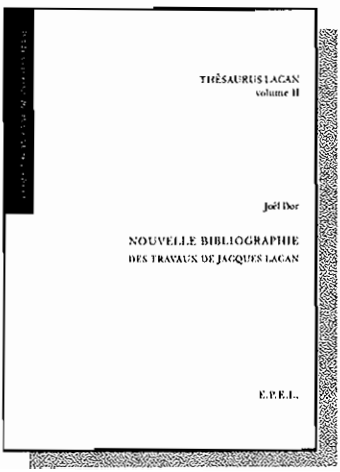
Vient de paraître aux éditions E.P.E.L.

Le *Thésaurus Lacan* (vol. I) donne les occurrences précises des auteurs, environ 800, et des publications cités par Jacques Lacan dans la centaine de textes qui constituent, de 1931 à 1979, l'ensemble de son œuvre écrite, thèse incluse. Plus qu'un index ou un dictionnaire, le *thésaurus* use d'une contrainte oulipienne : cerner en une ligne la lettre du propos.



Mars 1994
un volume 18,5 x 23,5
264 p. ~ 160 F
Éditions E.P.E.L.

Nouvelle version corrigée et considérablement supplémentée de l'ouvrage dont Joël Dor donnait une première version il y a dix ans.



Mars 1994
un volume 18,5 x 23,5
284 p. ~ 160 F
Éditions E.P.E.L.

A Paris

L'Arbre à Lettres	2, rue E-Quenu, 75005 Paris
L'Arbre Voyageur	53, rue Mouffetard, 75005 Paris
Le Bateleur	63, rue Raymond-Losserand, 75014 Paris
Byblos	4, rue Descartes, 75005 Paris
Clair de Plume	78 bis, rue J. de Maistre, 75018 Paris
Les Cahiers de Colette	12, rue Rambuteau, 75003 Paris
Cluny-Sorbonne-Compagnie	58, rue des Écoles, 75005 Paris
Le Divan	37, rue Bonaparte, 75006 Paris
FNAC Forum	1/7, rue Pierre Lescot, 75001 Paris
FNAC Montparnasse	136, rue de Rennes, 75006 Paris
Gallimard	15, bd Raspail, 75007 Paris
Garnier Thierry	41, rue de Vaugirard, 75006 Paris
Interférences	33, rue Linné, 75005 Paris
Joseph Gibert	26, bd Saint Michel, 75006 Paris
La Hune	170, bd Saint Germain, 75006 Paris
La Terrasse de Gutemberg	9, rue Emilio-Castelar, 75012 Paris
La 25e Heure	8, place du Général Beuret 75015 Paris
Librairie H	2, square Dunois 75013 Paris
Librairie Michèle Ignazi	17, rue Joug, 75004 Paris
Lipsy	25, rue des Écoles, 75005 Paris
Lire/Elire-Palimpseste	16, rue de Santeuil, 75005 Paris
La Procure	3, rue Mézières, 75006 Paris
Magnard – Le François	122, bd Saint-Germain, 75006 Paris
PUF	49, bd Saint-Michel, 75005 Paris
Tschann	125, bd du Montparnasse, 75006 Paris
Virgin Stores	52/60, avenue des Champs-Elysées, 75008 Paris
Librairie de Paris S.A.	7-9-11, place Clichy, 75017 Paris
Librairie parisienne de la radio	43, rue de Dunkerque, 75010 Paris

En province

Vents du Sud	7, rue Maréchal Foch, 13100 Aix-en-Provence
Contact 49	3, rue Lenepveu, 49000 Angers
Les Sandales d'Empedocle	138, Grande Rue, 25000 Besançon
S. E. Librairie Mollat	83-91, rue Porte-Dijeaux, 33080 Bordeaux cedex
La Machine à lire	13, rue de la Devise, 33000 Bordeaux
Les Volcans-L631	80, boulevard Gergovia, 63000 Clermont-Ferrand
Passerelle	5, rue de la Sous-Préfecture, 39000 Dole
La Galerne	129, rue Louis Brindeau, 76600 Le Havre
Des Nouveautés	26, place Bellecour, 69000 Lyon
FNAC Lyon-Presqu'île	35, rue de la République, 69002 Lyon cedex 02 69214
L'Odeur du Temps	35, rue Pavillon, 13001 Marseille
Virgin Stores-Marseille	75, rue Ferreol, 13006 Marseille
Sauramps-sodilig SA	Le Triange, 34967 Montpellier cedex 2
Hall du Livre-54	38, rue Saint Dizier, 54000 Nancy
Vent d'Ouest	5, place du Bon Pasteur, 44000 Nantes
Flammarion 2 (Bellecour)	45, rue Voltaire, 69310 Pierre-Benite
FNAC Rennes	Centre Colombia, 35000 Rennes
L'armitière	5, rue des Basnages, 76000 Rouen
Des Facultés-67	2-12, rue de Rome, 67000 Strasbourg-Esplanade
Kleber	1, rue des Francs-Bourgeois, 67000 Strasbourg
Quai des Brumes	35, quai des Bateliers, 67000 Strasbourg
Le Livre	46, rue du Grand-Marché, 37000 Tours
La Boîte à livres	9, rue des Halles, 37000 Tours

A l'étranger

La Licorne	36, rue Xavier De Bue, 1180 Bruxelles

La revue est distribuée par DISTIQUE

Sommaires et index peuvent être consultés par minitel : 3615-Œdipe

école lacanienne de psychanalyse

Revue du
Littoral

Je souhaite compléter ma collection*

1	*Blasons de la phobie*	120 F	19/20	*Quand l'inconscient se fait savoir*	160 F
2	*La main du rêve*	120 F	21	*Identité psychotique*	120 F
3/4	*L'assertitude paranoïaque* (épuisé)		22	*De S. I. R.*	120 F
5	*Abords topologiques*	120 F	23/24	*La déclaration de sexe*	160 F
6	*Intension et extension de la psychanalyse*	120 F	25	*Il court il court, le sujet*	120 F
7/8	*L'instance de la lettre*	160 F	26	*Clinique du psychanalyste*	120 F
9	*La discursivité*	120 F	27/28	*Exercices du désir*	160 F
10	*La sensure*	120 F	29	*L'assentiment à la psychanalyse*	120 F
11/12	*Du père*	160 F	30	*La Frérocité*	130 F
13	*Traduction de Freud, transcription de Lacan*	120 F	31/32	*La connaissance paranoïaque*	165 F
14	*Freud Lacan, quelle articulation ?*	130 F	33	*Lettres silencieuses*	130 F
15/16	*L'hainamoration de transfert*	160 F	34/35	*La part du secrétaire*	165 F
17	*Action du public dans la psychanalyse*	120 F	36	*Écritures lacaniennes*	130 F
18	*L'enfant et le psychanalyste*	120 F	37	*Une folie d'après Lacan*	140 F
			38	*Fous à lire*	140 F
			39	*Pléthore de sens*	140 F

* Souligner les titres choisis
Ci-joint un chèque de ..... F à l'ordre de Revue du *Littoral*

BULLETIN D'ABONNEMENT

à retourner à la revue du *Littoral*, 29, rue Madame, 75006 Paris

Nom : .....
Prénom : .....
Adresse : .....
.....
Code postal : ..... Ville : .....
Pays : .....

☐ France ..... 260 F ☐ Étranger ..... 360 F (envoi par avion)

• Abonnement annuel pour 1994 (nos 40-41)

☐ Ci-joint chèque de ..... F, à l'ordre de Revue du *Littoral*

☐ Veuillez me faire parvenir un reçu

Revue du *Littoral*
29, rue Madame, 75006 Paris ☎ 45 49 29 36

Fabrication : SA TRANSFAIRE, F-04250 TURRIERS

Impression et façonnage : imprimerie France Quercy – Cahors
Dépôt légal 40 698 FF – mai 1994

TÉMOIN SCHREBER

Voix de Daniel Paul Schreber, une nosologie ?
De père en fils, une mission Schreber
Qui après tout connaît le docteur Schreber ?
La fabrique du Nom-du-Père
La fidélité infidèle
Hérésies, de Ferenczi à Lacan

ACTUALITÉ

Citations de publications de Lacan par lui-même dans l'ensemble de l'œuvre écrite

APOSTILLE

Encore Emma. Sur Yvette Guilbert

LECTURE

Les écrits de Budapest
Sándor Ferenczi

Jeremy Bentham, le pouvoir des fictions
Christian Laval

DOCUMENT

Une contribution à l'analyse de la réaction thérapeutique négative
Joan Rivière

ISSN 1152-8400

Prix 140 F